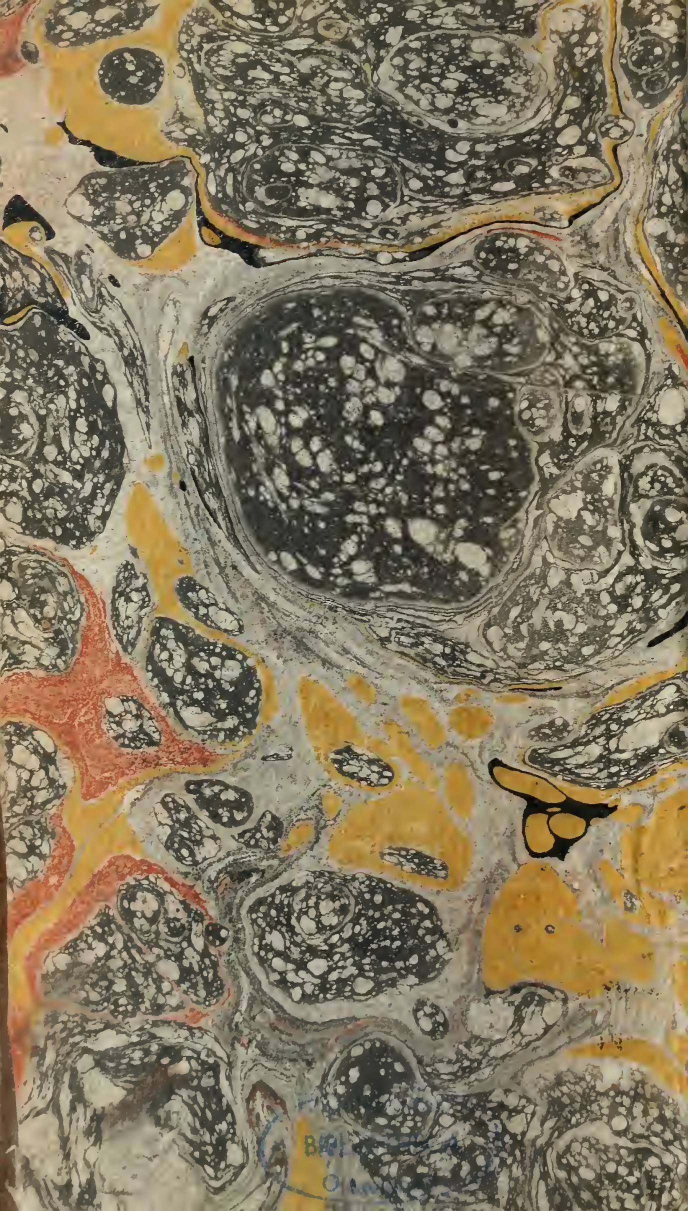
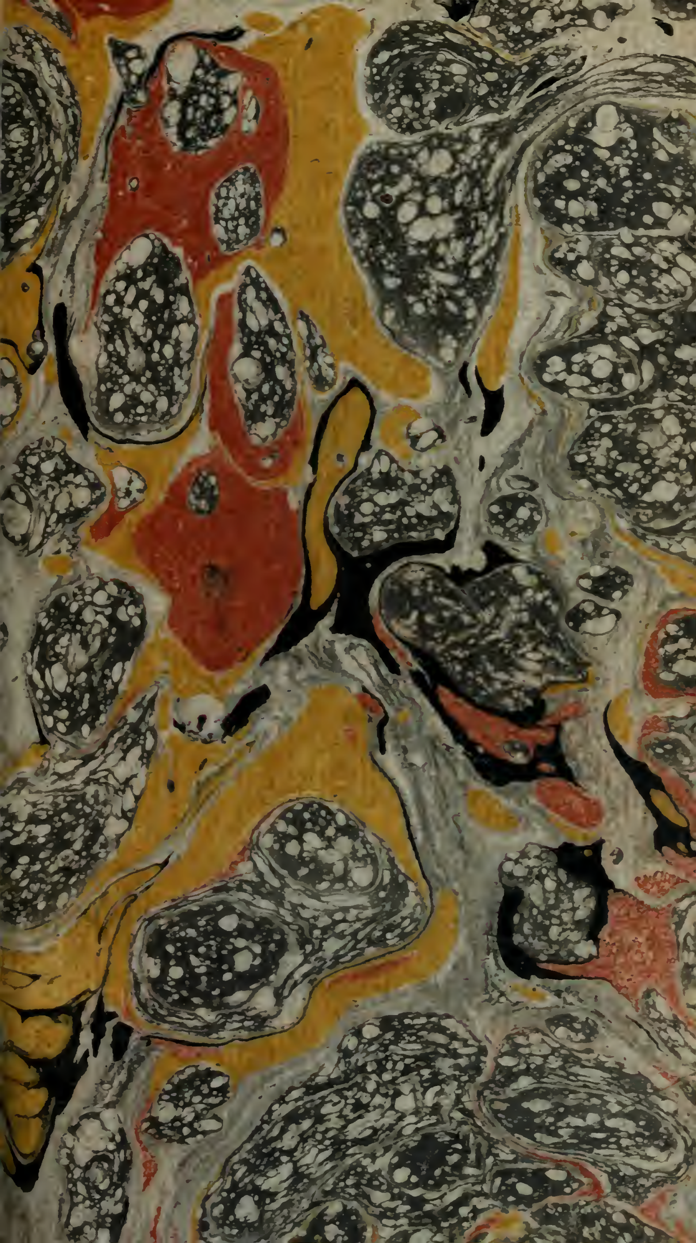








HISTOIRE
DE
GIL BLAS
DE SANTILLANE.

TOME TROISIEME.

HISTOIRE DE GIL BLAS DE SANTILLANE.

Par M. LE SAGE.

Derniere Edition, revue & corrigée.

TOME TROISIEME.

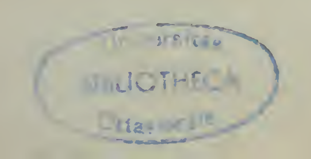


A PARIS,

Par les Libraires Aſſociés.

M. DCC. LVII.

Avec Approbation & Privilége du Roy.





HISTOIRE DE GIL BLAS DE SANTILLANE.

LIVRE SEPTIÉME.

CHAPITRE PREMIER.

Des amours de Gil Blas & de la Dame Lorença Séphora.

J'ALLAI donc à Xelva porter au bon Samuel-Simon les trois mille ducats que nous lui avions volés. J'avouerai franchement que je fus tenté sur la route de m'aproprier

cet argent pour commencer mon Intendance ſous d'heureux auſpices. Je pouvois faire ce coup impunément, je n'avois qu'à voyager cinq ou ſix jour, & m'en retourner enſuite, comme ſi je me fuſſe acquitté de ma commiſſion. Don Alphonſe & ſon pere étoient trop prévenus en ma faveur, pour ſoupçonner ma fidélité. Tout me favoriſoit. Je ne ſuccombai pourtant point à la tentation, je puis même dire que je la ſurmontai en garçon d'honneur. Ce qui n'étoit pas peu louable dans un jeune homme qui avoit fréquenté de grands fripons. Bien des perſonnes qui ne voyent que d'honnêtes gens, ne ſont pas ſi ſcrupuleuſes ; celles ſur-tout à qui l'on a confié des dépôts qu'elles peuvent retenir ſans intéreſſer leur réputation, pourroient en dire des nouvelles.

Après avoir fait la reſtitution au Marchand, qui ne s'y étoit nullement attendu, je revins au Château de Leyva ; le Comte de Polan n'y étoit plus, il avoit repris le chemin de Tolède avec Julie & Don Fernand. Je trouvai mon nouveau Maître plus épris que jamais de ſa Séraphine, ſa Séraphie enchantée de lui, & Don Céſar charmé de les poſſé-

der tous deux. Je m'attachai à gagner l'amitié de ce tendre pere, & j'y reussis. Je devins l'Intendant de la Maison; c'étoit moi qui réglois tout; je recevois l'argent des Fermiers; je faisois la dépense, & j'avois sur les valets un empire despotique; mais, contre l'ordinaire de mes pareils, je n'abusois point de mon pouvoir. Je ne chassois pas les domestiques qui me déplaisoient, ni n'exigeois pas des autres qu'ils me fussent entiérement dévoués : s'ils s'adressoient directement à Don César ou à son fils, pour leur demander des graces, bien loin de les traverser, je parlois en leur faveur. D'ailleurs, les marques d'affection que mes deux Maîtres me donnoient à toute heure, m'inspiroient un zèle pur pour leur service, je n'avois en vue que leur intérêt. Aucun tour de passe-passe dans mon administration. J'étois un Intendant comme on n'en voit point.

Pendant que je m'aplaudissois du bonheur de ma condition, l'Amour, comme s'il eût été jaloux de ce que la Fortune faisoit pour moi, voulut aussi que j'eusse quelques graces à lui rendre; il fit naître dans le cœur de la Dame Lorença Séphora, premiére femme de Séraphine,

une inclination violente pour Monſieur l'Intendant. Ma conquête, pour dire les choſes en fidèle Hiſtorien, faiſoit la cinquantaine. Cependant un air de fraîcheur, un viſage agréable & deux beaux yeux, dont elle ſçavoit habilement ſe ſervir, pouvoient la faire encore paſſer pour une eſpéce de bonne fortune. Je lui aurois ſouhaité ſeulement un teint plus vermeil; car elle étoit fort pâle. Ce que je ne manquai pas d'attribuer à l'auſtérité du célibat.

La Dame m'agaça long-tems par des regards où ſon amour étoit peint; mais au lieu de répondre à ſes œillades, je fis d'abord ſemblant de ne pas m'apercevoir de ſon deſſein: Par-là je lui parus un galant tout neuf, ce qui ne lui déplut point. S'imaginant donc ne devoir pas s'en tenir au langage des yeux avec un jeune homme qu'elle croyoit moins éclairé qu'il ne l'étoit, dès le premier entretien que nous eûmes enſemble, elle me déclara ſes ſentimens en termes formels, afin que je n'en ignoraſſe. Elle s'y prit en femme qui avoit de l'école. Elle feignit d'être déconcertée en me parlant, & après m'avoir dit à bon compte tout ce qu'elle vouloit me dire,

elle se cacha le visage pour me faire croire qu'elle avoit honte de me laisser voir sa foiblesse. Il fallut bien me rendre ; & quoique la vanité me déterminât plus que le sentiment, je me montrai fort sensible à ces marques d'affection. J'affectai même d'être pressant, & je fis si bien le passionné que je m'attirai des reproches. Lorença me reprit avec tant de douceur, qu'en me recommandant d'avoir de la retenue, elle ne paroissoit pas fâchée que j'en eusse manqué. J'aurois poussé les choses encore plus loin, si l'objet aimé n'eût pas craint de me donner mauvaise opinion de sa vertu, en m'accordant une victoire trop facile. Ainsi nous nous séparâmes jusqu'à une nouvelle entrevûe, Séphora persuadée que sa fausse résistance la faisoit passer pour une Vestale dans mon esprit, & moi, plein de la douce espérance de mettre bien-tôt cette aventure à fin.

Mes affaires étoient dans cette heureuse disposition, lorsqu'un Laquais de Don César m'aprit une nouvelle qui modéra ma joye. Ce garçon étoit un de ces Domestiques curieux qui s'apliquent à découvrir ce qui se passe dans une maison. Comme il me faisoit assiduement sa

cour, & qu'il me régaloit de quelque nouveauté tous les jours, il me vint dire un matin qu'il avoit fait une plaisante découverte, qu'il vouloit m'en faire part, à condition que je garderois le ſecret, attendu que cela regardoit la Dame Lorença Séphora, dont il craignoit, diſoit-il, de s'attirer le reſſentiment. J'avois trop d'envie d'aprendre ce qu'il avoit à me dire, pour ne pas lui promettre d'être diſcret; mais ſans paroître y prendre le moindre intérêt, je lui demandai le plus froidement qu'il me fût poſſible ce que c'étoit que la découverte dont il me faiſoit fête. Lorença, me dit-il, fait ſecrettement entrer tous les ſoirs dans ſon apartement le Chirurgien du Village, qui eſt un jeune homme des mieux bâtis, & le drôle y demeure aſſez long-tems. Je veux croire, ajoûta-t-il d'un air malin, que cela peut fort bien être innocent; mais vous conviendrez qu'un garçon qui ſe gliſſe myſtérieuſement dans la chambre d'une fille, diſpoſe à mal juger d'elle.

Quoique ce raport me fît autant de peine que ſi j'euſſe été véritablement amoureux, je me gardai bien de le faire connoître. Je me contraignis juſqu'à rire

de cette nouvelle qui me perçoit l'ame ; mais je me dédommageai de cette contrainte dès que je me vis ſans témoins. Je peſtai, je jurai, je rêvai au parti que je prendrois. Tantôt mépriſant Lorença, je me propoſois de l'abandonner, ſans daigner ſeulement m'éclaircir avec la coquette ; & tantôt m'imaginant qu'il y alloit de mon honneur de donner la chaſſe au Chirurgien, je formois le deſſein de l'apeller en duel. Cette derniere réſolution prévalut. Je me mis en embuſcade ſur le ſoir, & je vis effectivement mon homme entrer d'un air myſtérieux dans l'apartement de ma Duégne. Il falloit cela pour entretenir ma fureur, qui ſe feroit peut-être rallentie. Je ſortis du Château & m'allai poſter ſur le chemin par où le galant devoit s'en retourner. Je l'attendois de pied ferme, & chaque moment irritoit l'envie que j'avois de me battre. Enfin, mon ennemi parut, je fis quelques pas en Matamore pour l'aller joindre, mais je ne ſçais comment diable cela ſe fit, je me ſentis tout à coup ſaiſir, comme un héros d'Homere, d'un mouvement de crainte qui m'arrêta. Je demeurai auſſi troublé que Pâris, quand il ſe préſenta pour

combattre Ménélas. Je me mis à considerer mon homme, qui sembla fort & vigoureux; & je trouvai son épée d'une longueur excessive. Tout cela faisoit sur moi son effet. Néanmoins, par point d'honneur ou autrement, quoique je visse le péril avec des yeux qui le grossissoient encore, & malgré la nature qui s'opiniâtroit à m'en détourner, j'eus l'assurance de m'avancer vers le Chirurgien, & de mettre flamberge au vent.

Mon action le surprit. Qu'y a-t-il donc, Seigneur Gil Blas, s'écria-t-il? Pourquoi ces démonstrations de Chevalier errant? vous voulez rire aparemment. Non, Monsieur le Barbier, lui répondis-je, non. Rien n'est plus sérieux. Je veux sçavoir si vous êtes aussi brave que galant. N'esperez pas que je vous laisse posséder tranquillement les bonnes graces de la Dame que vous venez de voir en secret au Château. Par Saint Côme, reprit le Chirurgien en faisant un éclat de rire, voici une plaisante aventure! vive Dieu, les aparences sont bien trompeuses! A ces mots, m'imaginant qu'il n'avoit pas plus d'envie que moi de se battre, j'en devins plus insolent. A d'autres, interrompis-je, mon

ami, à d'autres. Ne penſez pas que je me paye d'une ſimple négative. Je vois bien, repliqua-t-il, que je ſerai obligé de parler pour prévenir le malheur qui arriveroit à vous ou à moi. Je vais donc vous révéler un ſecret, quoique les hommes de notre profeſſion ne puiſſent pas être trop diſcrets. Si la Dame Lorença me fait entrer à la ſourdine dans ſon appartement, c'eſt pour cacher aux Domeſtiques la connoiſſance de ſon mal. Elle a au dos un cancer invéteré que je vais penſer tous les ſoirs. Voilà le ſujet de ces viſites qui vous alarment. Ayez donc déſormais l'eſprit en repos là-deſſus. Mais, pourſuivit-il, ſi vous n'êtes pas ſatisfait de cet éclairciſſement, & que vous vouliez que nous en venions abſolument aux mains, vous n'avez qu'à parler, je ne ſuis pas homme à refuſer le collet. En diſant ces paroles, il tira ſa longue rapiere qui me fit frémir; & ſe mit en garde d'un air qui ne me promettoit rien de bon. C'eſt aſſez, lui dis-je, en rengaînant mon épée; je ne ſuis pas un brutal à n'écouter aucune raiſon; après ce que vous venez de m'apprendre vous n'êtes plus mon ennemi. Embraſſons-nous. A ce diſcours, qui lui

fit aſſez connoître que je n'étois pas ſi méchant que j'avois paru d'abord, il remit en riant ſa flamberge, me tendit les bras, & enſuite nous nous ſéparâmes les meilleurs amis du monde.

Depuis ce moment-là Séphora ne s'offrit plus que déſagréablement à ma penſée. J'éludai toutes les occaſions qu'elle me donna de l'entretenir en particulier. Ce que je fis avec tant de ſoin & d'affectation qu'elle s'en aperçût. Etonnée d'un ſi grand changement, elle en voulut ſçavoir la cauſe; & trouvant enfin moyen de me parler à l'écart: Monſieur l'Intendant, me dit-elle, aprenez-moi, de grace, pourquoi vous fuyez juſqu'à mes regards; au lieu de chercher comme auparavant l'occaſion de m'entretenir, vous prenez ſoin de m'éviter. Il eſt vrai que j'ai fait les avances, mais vous y avez répondu. Rapellez-vous, s'il vous plaît, la converſation que nous avons eue enſemble; vous étiez tout de feu, vous êtes à préſent tout de glace: Qu'eſt-ce que cela ſignifie? La queſtion n'étoit pas peu délicate pour un homme naturel. Auſſi je fus fort embarraſſé. Je ne me ſouviens plus de la réponſe que je fis à la Dame; je me ſouviens ſeulement


m III
P 10



qu'elle lui deplut infiniment. Séphora, quoiqu'à ſon air doux & modeſte on l'eût priſe pour un Agneau, étoit un Tigre quand la colere la dominoit. Je croyois, me dit-elle, en me lançant un regard plein de dépit & de rage, je croyois faire beaucoup d'honneur à un petit homme comme vous, en lui découvrant des ſentimens que de nobles Cavaliers feroient gloire d'exciter. Je ſuis bien punie de m'être indignement abaiſſée juſqu'à un malheureux aventurier.

Elle n'en demeura pas là. J'en aurois été quitte à trop bon marché. Sa langue cédant à la fureur, me donna cent épithétes qui enchériſſoient les unes ſur les autres. Je ſçai bien que j'aurois dû les recevoir de ſang froid, & faire réfléxion qu'en dédaignant le triomphe d'une vertu que j'avois tentée, je commettois un crime que les femmes ne pardonnent point. Mais j'étois trop vif pour ſouffrir des injures dont un homme ſenſé n'auroit fait que rire à ma place, & la patience m'échapa. Madame, lui disje, ne mépriſons perſonne; ſi ces nobles Cavaliers dont vous parlez vous avoient vû le dos, je ſuis ſûr qu'ils borneroient

là leur curiosité. Je n'eus pas si-tôt lancé ce trait que la furieuse Duegne m'apliqua le plus rude soufflet qu'ait jamais donné femme outragée. Je n'en attendis pas un second, & j'évitai par une prompte fuite une grêle de coups qui seroient tombés sur moi.

Je rendois graces au Ciel de me voir hors de ce mauvais pas, & je m'imaginois n'avoir plus rien à craindre, puisque la Dame s'étoit vengée. Il me sembloit que pour son honneur elle devoit taire l'aventure : effectivement quinze jours s'écoulérent sans que j'en entendisse parler. Je commençois moi-même à l'oublier quand j'apris que Séphora étoit malade. Je fus assez bon pour m'affliger de cette nouvelle. J'eus pitié de la Dame. Je pensai que ne pouvant vaincre un amour si mal payé, cette malheureuse amante y avoit succombé. Je me représentois avec douleur que j'étois la cause de sa maladie, & je plaignois du moins la Duegne, si je ne pouvois l'aimer. Que je jugeois mal d'elle ! Sa tendresse changée en haine, ne songeoit alors qu'à me nuire.

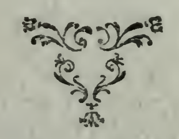
Un matin que j'étois avec Don Alphonse, je trouvai ce jeune Cavalier triste &

rêveur. Je lui demandai respectueusement ce qu'il avoit. Je suis chagrin, me dit-il, de voir Séraphine foible, injuste, ingrate. Cela vous étonne, ajoûta-t-il, en remarquant que je l'écoutois avec surprise. Cependant rien n'est plus véritable. J'ignore quel sujet vous avez pû donner à la Dame Lorença de vous haïr, mais je puis vous assurer que vous lui êtes devenu odieux à un point que si vous ne sortez au plus vite de ce Château, sa mort, dit-elle, est certaine. Vous ne devez pas douter que Séraphine à qui vous êtes cher, ne se soit d'abord révoltée contre une haine qu'elle ne peut servir sans injustice & sans ingratitude; mais enfin, c'est une femme; elle aime tendrement Séphora qui l'a élevée. C'est pour elle une mere que cette Gouvernante, dont elle croiroit avoir le trépas à se reprocher, si elle n'avoit la foiblesse de la satisfaire. Pour moi, quelque amour qui m'attache à Séraphine, je n'aurai jamais la lâche complaisance d'adhérer à ses sentimens là-dessus. Périssent toutes les Duégnes d'Espagne avant que je consente à l'éloignement d'un garçon que je regarde plûtôt comme un frere que comme un domestique.

Lorſque Don Alphonſe eût ainſi parlé, je lui dis : Seigneur, je ſuis né pour être le jouet de la Fortune. J'avois compté qu'elle ceſſeroit de me perſécuter chez vous, où tout me promettoit des jours heureux & tranquilles, il faut pourtant me réſoudre à m'en bannir, quelque agrément que j'y trouve. Non, non, s'écria le généreux fils de Don Céſar. Laiſſez-moi faire entendre raiſon à Séraphine. Il ne ſera pas dit que vous aurez été ſacrifié aux caprices d'une Duégne, pour qui d'ailleurs on n'a que trop de conſidération. Vous ne ferez, lui répliquai-je, Seigneur, qu'aigrir Séraphine, en réſiſtant à ſes volontés. J'aime mieux me retirer, que de m'expoſer par un plus long ſéjour ici à mettre la diviſion entre deux époux ſi parfaits. Ce ſeroit un malheur dont je ne me conſolerois de ma vie.

Don Alphonſe me défendit de prendre ce parti, & je le vis ſi ferme dans le deſſein de me ſoutenir, qu'indubitablement Lorença en auroit eu le démenti, ſi j'euſſe voulu tenir bon. Ce que j'aurois fait, ſi je n'euſſe écouté que mon reſſentiment. Il y avoit des momens où piqué contre la Duégne, j'étois tenté

de ne la point ménager ; mais quand je venois à confidérer qu'en révélant fa honte, ce feroit poignarder une pauvre créature dont je caufois tout le malheur, & que deux maux fans reméde conduifoient vifiblement au tombeau, je ne me fentois plus que de la compaffion pour elle. Je jugeai, puifque j'étois un mortel fi dangereux, que je devois en confcience rétablir par ma retraite la tranquillité dans le Château. Ce que j'exécutai dès le lendemain, avant le jour, fans dire adieu à mes deux Maîtres, de peur qu'ils ne s'oppofaffent à mon départ par amitié pour moi. Je me contentai de laiffer dans ma chambre un écrit qui contenoit un compte exact que je leur rendois de mon adminiftration.



CHAPITRE II.

Ce que devient Gil Blas après sa sortie du Château de Leyva, & des heureuses suites qu'eut le mauvais succès de ses amours.

J'ETOIS monté sur un bon cheval qui m'apartenoit, & je portois dans ma valise deux cens pistoles, dont la meilleure partie me venoit des Bandis tués, & des 3000 ducats volés à Samuel Simon; car Don Alphonse, sans me faire rendre ce que j'avois touché, avoit généreusement restitué cette somme entiére de ses propres deniers. Ainsi, regardant mes effets comme un bien devenu légitime par cette restitution, j'en jouissois sans scrupule. Je possédois donc un fonds qui ne me permettoit pas de m'embarrasser de l'avenir, outre la confiance qu'on a toujours en son mérite, à l'âge que j'avois. D'ailleurs, Tolède m'offroit un azile agréable. Je ne doutois point que le Comte de Polan ne se fit un plaisir de bien recevoir un de ses libérateurs,

bérateurs, & de lui donner un logement dans sa maison. Mais j'envisageois ce Seigneur comme mon pis aller, & je résolus avant que d'avoir recours à lui, de dépenser une partie de mon argent à voyager dans les Royaumes de Murcie & de Grenade, que j'avois particuliérement envie de voir. Dans ce dessein, je pris le chemin d'Almansa, d'où poursuivant ma route, j'allai de Ville en Ville jusqu'à celle de Grenade, sans qu'il m'arrivât aucune mauvaise aventure. Il sembloit que la Fortune satisfaite de tant de tours qu'elle m'avoit joués, voulût enfin me laisser en repos. Mais la traîtresse m'en préparoit bien d'autres, comme on le verra dans la suite.

Une des premieres personnes que je rencontrai dans les rues de Grenade, fut le Seigneur Don Fernand de Leyva, Gendre ainsi que Don Alphonse, du Comte de Polan. Nous fûmes également surpris l'un & l'autre de nous trouver là. Comment donc, Gil Blas, s'écria-t-il, vous dans cette ville ? qui vous amene ici ? Seigneur, lui dis-je, si vous êtes étonné de me voir en ce pays-ci, vous le serez bien davantage quand vous sçaurez pourquoi j'ai quitté le service du Seigneur

Don César & de son fils. Alors je lui contai tout ce qui s'étoit passé entre Séphora & moi sans lui rien déguiser. Il en rit de bon cœur ; puis reprenant son sérieux : Mon ami , me dit-il , je vous offre ma médiation dans cette affaire. Je vais écrire à ma Belle-Sœur ... Non , non Seigneur , interrompis-je , ne lui écrivez point , je vous prie. Je ne suis pas sorti du Château de Leyva pour y retourner. Faites , s'il vous plaît , un autre usage de la bonté que vous avez pour moi. Si quelqu'un de vos amis a besoin d'un Sécrétaire ou d'un Intendant , je vous conjure de lui parler en ma faveur. J'ose vous assurer qu'il ne vous reprochera pas de lui avoir donné un mauvais sujet. Très-volontiers , répondit-il , je ferai ce que vous souhaitez. Je suis venu à Grenade pour voir une vieille tante malade , j'y serai encore trois semaines : après quoi je partirai pour me rendre à mon Château de Lorqui , où j'ai laissé Julie. Je demeure dans cette maison , poursuivit-il en me montrant un Hôtel qui étoit à cent pas de nous ; venez me trouver dans quelques jours, je vous aurai peut-être déja déterré un poste convenable.

Effectivement , dès la premiére fois que

nous nous revîmes, il me dit : Monſieur l'Archevêque de Grenade mon parent & mon ami, voudroit avoir près de lui un homme qui eût de la littérature, & une bonne main, pour mettre au net ſes écrits ; car c'eſt un grand Auteur. Il a compoſé je ne ſçai combien d'Homélies, & il en fait encore tous les jours, qu'il prononce avec aplaudiſſement. Comme je vous crois ſon fait, je vous ai propoſé, & il m'a promis de vous prendre ; allez vous preſenter à lui de ma part. Vous jugerez par la réception qu'il vous fera, ſi je lui ai parlé de vous avantageuſement.

La condition me ſembla telle que je la pouvois déſirer. Ainſi m'étant préparé de mon mieux à paroître devant le Prélat, je me rendis un matin à l'Archevêché. Si j'imitois les faiſeurs de Romans, je ferois une pompeuſe deſcription du Palais Epiſcopal de Grenade. Je m'étendrois ſur la ſtructure du bâtiment. Je vanterois la richeſſe des meubles. Je parlerois des ſtatues & des tableaux qui y étoient. Je ne ferois pas grace au Lecteur de la moindre des hiſtoires qu'ils repreſentoient : mais je me contenterai

de dire qu'il égaloit en magnificence le Palais de nos Rois.

Je trouvai dans les apartemens un Peuple d'Ecléſiaſtiques, & de Gens d'épée, dont la plupart étoit des Officiers de Monſeigneur, ſes Aumôniers, ſes Gentilhommes, ſes Ecuyers, ou ſes Valets de chambre. Les Laïques avoient tous des habits ſuperbes. On les auroit plûtôt pris pour des Seigneurs que pour des Domeſtiques. Ils étoient fiers, & faiſoient les hommes de conſéquence. Je ne pus m'empêcher de rire en les conſidérant, & de m'en moquer en moi-même. Parbleu, diſois-je, ces gens-ci ſont bienheureux de porter le joug de la ſervitude ſans le ſentir ; car enfin s'ils le ſentoient, il me ſemble qu'ils auroient des maniéres moins orgueilleuſes. Je m'adreſſai à un grave & gros perſonnage qui ſe tenoit à la porte du cabinet de l'Archevêque, pour l'ouvrir & la fermer quand il le falloit. Je lui demandai civilement s'il n'y avoit pas moyen de parler à Monſeigneur. Attendez, me dit-il, d'un air ſec, ſa Grandeur va ſortir pour aller entendre la Meſſe, elle vous donnera en paſſant un moment d'audience. Je ne ré-



pondis pas un mot. Je m'armai de patience, & je m'avisai de vouloir lier conversation avec quelques-uns des Officiers; mais ils commencérent à m'examiner depuis les pieds jusqu'à la tête sans daigner me répondre une syllabe. Après quoi ils se regardérent les uns les autres, en souriant avec orgueil de la liberté que j'avois prise de me mêler à leur entretien.

Je demeurai, je l'avoue, tout déconcerté de me voir traiter ainsi par des valets. Je n'étois pas encore bien remis de ma confusion quand la porte du cabinet s'ouvrit. L'Archevêque parut; il se fit aussi-tôt un profond silence parmi ses Officiers, qui quittérent tout à coup leur maintien insolent pour en prendre un respectueux devant leur Maître. Ce Prélat étoit dans sa soixante-neuviéme année, fait à peu près comme mon Oncle le Chanoine Gil Perez, c'est-à-dire, gros & court. Il avoit par dessus le marché les jambes fort tournées en-dedans, & il étoit si chauve qu'il ne lui restoit qu'un toupet de cheveux par derriére. Ce qui l'obligeoit d'emboëter sa tête dans un bonnet de laine fine à longues oreilles. Malgré tout cela, je lui trouvois l'air

d'un homme de qualité ſans doute parce que je ſçavois qu'il en étoit un. Nous autres perſonnes du commun, nous regardons les grands Seigneurs avec une prévention qui leur prête ſouvent un air de grandeur que la nature leur a refuſé.

L'Archevêque s'avança vers moi d'abord, & me demanda d'un ton de voix plein de douceur ce que je ſouhaitois. Je lui dis que j'étois le jeune homme dont le Seigneur Don Fernand de Leyva lui avoit parlé. Il ne me donna pas le tems de lui en dire davantage. Ah! c'eſt vous, s'écria-t-il, c'eſt vous dont il m'a fait un ſi bel éloge? je vous retiens à mon ſervice. Vous êtes une bonne acquiſition pour moi; vous n'avez qu'à demeurer ici. A ces mots il s'apuya ſur deux Ecuyers, & ſortit après avoir écouté des Eccléſiaſtiques qui avoient quelque choſe à lui communiquer. A peine fut-il hors de la chambre où nous étions, que les mêmes Officiers qui avoient dédaigné ma converſation, vinrent la rechercher. Les voilà qui m'environnent, qui me gracieuſent, & me témoignent de la joie de me voir devenir commençal de l'Archevêché. Ils avoient entendu les paroles

que leur Maître m'avoit dites, & ils mouroient d'envie de ſçavoir ſur quel pied j'allois être auprès de lui; mais j'eus la malice de ne pas contenter leur curioſité, pour me venger de leurs mépris.

Monſeigneur ne tarda guére à revenir. Il me fit entrer dans ſon cabinet, pour m'entretenir en particulier. Je jugeai bien qu'il avoit deſſein de tâter mon eſprit. Je me tins ſur mes gardes & me préparai à meſurer tous mes mots. Il m'interrogea d'abord ſur les Humanités. Je ne répondis point mal à ſes queſtions. Il vit que je connoiſſois aſſez les Auteurs Grecs & Latins. Il me mit enſuite ſur la Dialectique. C'eſt où je l'attendois. Il me trouva là-deſſus ferré à glace. Votre éducation, me dit-il, avec quelque ſorte de ſurpriſe, n'a point été négligée. Voyons préſentement votre écriture. J'en tirai de ma poche une feuille que j'avois aportée exprès. Mon Prélat n'en fut pas mal ſatisfait. Je ſuis content de votre main, s'écria-til, & plus encore de votre eſprit. Je remercirai mon neveu Don Fernand de m'avoir donné un ſi joli Garçon. C'eſt un vrai préſent qu'il m'a fait.

Nous fûmes interrompus par l'arrivée de quelques Seigneurs Grenadins, qui

venoient dîner avec l'Archevêque. Je les laissai ensemble, & me retirai parmi les Officiers qui me prodiguérent alors les honnêtetés. J'allai manger avec eux quand il en fut tems, & s'ils m'observerent pendant le repas, je les examinai bien aussi. Quelle sagesse il y avoit dans l'extérieur des Ecclésiastiques! Ils me parurent de saints personnages, tant le lieu où j'étois tenoit mon esprit en respect. Il ne me vint pas seulement en pensée que c'étoit de la fausse monnoye; comme si l'on n'en pouvoit pas voir chez les Princes de l'Eglise.

J'étois assis auprès d'un vieux valet de chambre, nommé Melchior de la Ronda. Il prenoit soin de me servir de bons morceaux. L'attention qu'il avoit pour moi m'en donna pour lui, & ma politesse le charma. Seigneur Cavalier, me dit-il tout bas après le dîné, je voudrois bien avoir une conversation particuliere avec vous. En même-tems, il me mena dans un endroit du Palais où personne ne pouvoit nous entendre. Et là, il me tint ce discours: mon fils, dès le premier instant que je vous ai vû, je me suis senti pour vous de l'inclination. Je veux vous en donner une marque certaine, en vous faisant

ſant une confidence qui vous ſera d'une grande utilité. Vous êtes ici dans une Maiſon, où les vrais & les faux Dévots vivent pêle-mêle. Il vous faudroit un tems infini pour connoître le terrein. Je vais vous épargner une ſi longue & ſi déſagréable étude, en vous découvrant les caractéres des uns & des autres; après cela, vous pourrez facilement vous conduire.

Je commencerai, pourſuivit-il, par Monſeigneur. C'eſt un Prélat fort pieux, qui s'occupe ſans ceſſe à édifier le Peuple, à le porter à la vertu par des Sermons pleins d'une morale excellente, qu'il compoſe lui-même. Il a depuis vingt années quitté la Cour pour s'abandonner entiérement au zéle qu'il a pour ſon Troupeau: c'eſt un ſçavant perſonnage, un grand Orateur. Il met tout ſon plaiſir à prêcher, & ſes Auditeurs ſont ravis de l'entendre. Peut-être y a-t-il un peu de vanité dans ſon fait; mais outre que ce n'eſt point aux hommes à pénétrer les cœurs, il me ſiéroit mal d'éplucher les défauts d'une perſonne dont je mange le pain. S'il m'étoit permis de reprendre quelque choſe dans mon Maître, je blâmerois ſa ſévérité; au lieu d'avoir de l'indul-

gence pour les foibles Eccléſiaſtiques, il les punit avec trop de rigueur. Il perſécute ſur-tout ſans miſéricorde ceux qui, comptant ſur leur innocence, entreprennent de ſe juſtifier juridiquement au mépris de ſon autorité. Je lui trouve encore un autre défaut, qui lui eſt commun avec bien des perſonnes de qualité. Quoiqu'il aime ſes domeſtiques, il ne fait aucune attention à leurs ſervices. Il les laiſſera vieillir dans ſa maiſon, ſans ſonger à leur procurer quelque établiſſement. Si quelquefois il leur fait des gratifications, ils ne les doivent qu'à la bonté de quelqu'un qui aura parlé pour eux. Il ne s'aviſeroit jamais de lui-même de leur faire le moindre bien.

Voilà ce que le vieux valet de chambre me dit de ſon Maître; il me dit après cela ce qu'il penſoit des Eccléſiaſtiques avec qui nous avions dîné; il m'en fit des portraits qui ne s'accordoient gueres avec leur maintien. Il ne me les donna pas à la vérité pour des malhonnêtes gens, mais ſeulement pour d'aſſez mauvais Prêtres. Il en excepta pourtant quelques-uns dont il me vanta fort la vertu. Je ne fus plus embarraſſé de ma contenance avec ces Meſſieurs. Dès le ſoir

même en ſoupant, je me parai comme eux d'un dehors ſage. Cela ne coute rien. Il ne faut pas s'étonner s'il y a tant d'hypocrites.

CHAPITRE III.

Gil Blas devient Favori de l'Archevêque de Grenade, & le canal de ſes graces.

J'AVOIS été dans l'après-diné chercher mes hardes & mon cheval à l'hôtellerie où j'étois logé, après quoi j'étois revenu ſouper à l'Archevêché, où l'on m'avoit préparé une chambre fort propre & un lit de duvet. Le jour ſuivant, Monſeigneur me fit appeller de bon matin. C'étoit pour me donner une Homélie à tranſcrie; mais il me recommanda de la copier avec toute l'exactitude poſſible. Je n'y manquai pas. Je n'oubliai ni accent, ni point, ni virgule. Auſſi la joye qu'il en témoigna, fut mêlée de ſurpriſe. Pere éternel, s'écria-t-il, avec tranſport, lorſqu'il eût parcouru des yeux tous les feuillets de ma copie! vit-

on jamais rien de plus correct ? Vous êtes trop bon Copiste, pour n'être pas Grammairien. Parlez-moi confidemment, mon ami. N'avez-vous rien trouvé en écrivant qui vous ait choqué ? Quelque négligence dans le stile, ou quelque terme impropre : cela peut fort bien m'être échapé dans le feu de la composition. Oh ! Monseigneur, lui répondis-je d'un air modeste, je ne suis point assez éclairé pour faire des observations critiques ; & quand je le serois, je suis persuadé que les Ouvrages de Votre Grandeur braveroient ma censure. Le Prélat soûrit de ma réponse. Il ne répliqua point ; mais il me laissa voir au travers de toute sa piété qu'il n'étoit pas auteur impunément.

J'achevai de gagner ses bonnes graces par cette flâterie. Je lui devins plus cher de jour en jour, & j'apris enfin de Don Fernand, qui le venoit voir très-souvent, que j'en étois aimé de maniere que je pouvois compter ma fortune faite. Cela me fut confirmé peu de tems après par mon Maître même, & voici à quelle occasion. Un soir il répéta devant moi avec enthousiasme dans son cabinet une homélie qu'il devoit prononcer le lendemain dans la

Cathédrale. Il ne se contenta pas de me demander ce que j'en pensois en général; il m'obligea de lui dire les endroits qui m'avoient le plus frapé. J'eûs le bonheur de lui citer ceux qu'il estimoit davantage, ses morceaux favoris. Par-là, je passai dans son esprit pour un homme qui avoit une connoissance délicate des vraies beautés d'un ouvrage. Voilà, s'écria-t-il, ce qu'on appelle avoir du goût & du sentiment. Va, mon ami, tu n'as pas, je t'assure, l'oreille Béotienne. En un mot, il fut si content de moi, qu'il me dit avec vivacité: Sois, Gil Blas, sois désormais sans inquiétude sur ton sort. Je me charge de t'en faire un des plus agréables. Je t'aime; & pour te le prouver, je te fais mon confident.

Je n'eus pas si-tôt entendu ces paroles, que je tombai aux pieds de sa Grandeur tout pénétré de reconnoissance. J'embrassai de bon cœur ses jambes cagneuses, & je me regardai comme un homme qui étoit en train de s'enrichir. Oui, mon enfant, reprit l'Archevêque, dont mon action avoit interrompu le discours, je veux te rendre dépositaire de mes plus secrettes pensées. Ecoute avec attention ce que je vais te dire. Je me plais à prê-

cher. Le Seigneur benit mes Homélies. Elles touchent les pécheurs, les font rentrer en eux-mêmes, & recourir à la pénitence. J'ai la ſatisfaction de voir un avare effrayé des images que je préſente à ſa cupidité, ouvrir ſes treſors, & les répandre d'une prodigue main : d'arracher un voluptueux aux plaiſirs ; de remplir d'ambitieux les hermitages, d'affermir dans ſon devoir une épouſe ébranlée par un amant ſéducteur. Ces converſions, qui ſont fréquentes, devroient toutes ſeules m'exciter au travail. Néanmoins je t'avouerai ma foibleſſe, je me propoſe encore un autre prix ; un prix que la délicateſſe de ma vertu me reproche inutilement ; c'eſt l'eſtime que le monde a pour les écrits fins & limés. L'honneur de paſſer pour un parfait Orateur a des charmes pour moi. On trouve mes ouvrages également forts & délicats ; mais je voudrois bien éviter le défaut des bons Auteurs, qui écrivent trop long-tems, & me ſauver avec toute ma réputation.

Ainſi, mon cher Gil Blas, continua le Prélat, j'exige une choſe de ton zéle ; quand tu t'apercevras que ma plume ſentira la vieilleſſe ; lorſque tu me verras baiſſer, ne manque pas de m'en avertir.

Je ne me fie point à moi là-dessus. Mon amour propre pourroit me séduire. Cette remarque demande un esprit desintéressé. Je fais choix du tien, que je connois bon. Je m'en raporterai à ton jugement. Graces au Ciel, lui dis-je, Monseigneur, vous êtes encore fort éloigné de ce tems-là. De plus, un esprit de la trempe de celui de votre Grandeur se conservera beaucoup mieux qu'un autre ; ou pour parler plus juste, vous serez toujours le même. Je vous regarde comme un autre Cardinal Ximenés, dont le génie supérieur, au lieu de s'affoiblir par les années, sembloit en recevoir de nouvelles forces. Point de flâterie, interrompit-il, mon ami ; je sçai que je puis tomber tout d'un coup. A mon âge, on commence à sentir les infirmités, & les infirmités du corps altérent l'esprit. Je te le répéte, Gil Blas, dès que tu jugeras que ma tête s'affoiblira, donne-m'en aussi-tôt avis. Ne crains pas d'être franc & sincére ; je recevrai cet avertissement comme une marque d'affection pour moi. D'ailleurs, il y va de ton intérêt. Si par malheur pour toi, il me revenoit qu'on dît dans la Ville que mes discours

n'ont plus leur force ordinaire, & que je devrois me reposer, je te le déclare tout net, tu perdrois avec mon amitié la fortune que je t'ai promise. Tel seroit le fruit de ta sotte discrétion.

Le Patron cessa de parler en cet endroit pour entendre ma réponse, qui fut une promesse de faire ce qu'il souhaitoit. Depuis ce moment-là, il n'eut plus rien de caché pour moi. Je devins son favori. Tous les Domestiques, excepté Melchior de la Ronda, ne s'en aperçurent pas sans envie. C'étoit une chose à voir que la maniere dont les Gentilhommes & les Ecuyers vivoient alors avec le confident de Monseigneur. Ils n'avoient pas honte de faire des bassesses pour captiver ma bienveillance. Je ne pouvois croire qu'ils fussent Espagnols Je ne laissai pas de leur rendre service, sans être la dupe de leurs politesses intéressées. Monsieur l'Archevêque, à ma priere, s'employa pour eux. Il fit donner à l'un une Compagnie, & le mit en état de faire figure dans les Troupes. Il en envoya un autre au Méxique remplir un emploi considérable qu'il lui fit avoir; & j'obtins pour mon ami Melchior une bonne gratification. J'éprouvai

par-là que si le Prélat ne prévenoit pas, du moins il refusoit rarement ce qu'on lui demandoit.

Mais ce que je fis pour un Prêtre, me paroit mériter un détail. Un jour, certain Licentié, apellé Louis Garcias, homme jeune encore & de très-bonne mine, me fut présenté par notre Maître d'Hôtel, qui me dit : Seigneur Gil Blas, vous voyez un de mes meilleurs amis dans cet honnête Ecclésiastique. Il a été Aumônier chez des Religieuses. La médisance n'a point épargné sa vertu. On l'a noirci dans l'esprit de Monseigneur, qui l'a interdit, & qui par malheur est si prévenu contre lui qu'il ne veut écouter aucune sollicitation en sa faveur. Nous avons inutilement employé les premiéres personnes de Grenade, pour le faire réhabiliter. Notre Maitre est inflexible.

Messieurs, leur dis-je, voilà une affaire bien gâtée. Il vaudroit mieux qu'on n'eût point sollicité pour le Seigneur Licentié. On lui a rendu un mauvais office en voulant le servir. Je connois Monseigneur ; les prieres & les recommandations ne font qu'aggraver dans son esprit la faute d'un Ecclésiastique. Il n'y a pas long-tems que je lui ai oui dire à lui-mê-

me : Plus, difoit-il, un Prêtre qui eſt tombé dans l'irrégularité engage de perſonnes à me parler pour lui, plus il augmente le ſcandale, & plus j'ai de ſévérité. Cela eſt fâcheux, reprit le maître d'Hôtel; & mon ami ſeroit bien embarraſſé, s'il n'avoit pas une bonne main. Heureuſement il écrit à ravir, & il ſe tire d'intrigue par ce talent. Je fus curieux de voir ſi l'écriture qu'on me vantoit valoit mieux que la mienne. Le Licentié qui en avoit ſur lui, m'en montra une page, que j'admirai; il ſembloit que ce fût un exemple de Maître Ecrivain. En conſidérant une ſi belle écriture, il me vint une idée. Je priai Garcias de me laiſſer ce papier, en lui diſant que j'en pourrois faire quelque choſe qui lui ſeroit utile; Que je ne m'expliquois pas dans ce moment, mais que le lendemain je lui en dirois davantage. Le Licentié à qui le Maître d'Hôtel avoit aparemment fait l'éloge de mon eſprit, ſe retira auſſi content que s'il eût déja été remis dans ſes fonctions.

J'avois véritablement envie qu'il le fût; & dès le jour même j'y travaillai de la maniere que je vais le dire. J'étois ſeul avec l'Archevêque. Je lui fis voir l'écriture de Garcias. Mon Patron en parut char-

mé. Alors profitant de l'occaſion : Monſeigneur, puiſque vous ne voulez pas faire imprimer vos Homélies, je ſouhaiterois du moins qu'elles fuſſent écrites comme cela.

Je ſuis ſatisfait de ton écriture, me répondit le Prélat ; mais je t'avoue que je ne ſerois pas fâché d'avoir de cette main-là une copie de mes ouvrages. Votre Grandeur, lui répliquai-je, n'a qu'à parler. L'homme qui peint ſi bien, eſt un Licentié de ma connoiſſance. Il ſera d'autant plus ravi de vous faire ce plaiſir, qu'il pourra par ce moyen intéreſſer votre clémence à le tirer de la triſte ſituation où il a le malheur de ſe trouver préſentement.

Le Prélat ne manqua pas de demander comment ſe nommoit ce Licentié. Il s'apelle, lui dis-je, Louis Garcias. Il eſt au déſeſpoir de s'être attiré votre diſgrace. Ce Garcias, interrompit-il, a, ſi je ne me trompe, été Aumônier dans un Couvent de filles ; il a encouru les Cenſures Eccléſiaſtiques. Je me ſouviens encore des mémoires qui m'ont été donnés contre lui. Ses mœurs ne ſont pas fort bonnes. Monſeigneur, interrompis-je à mon tour, je n'entreprendrai point de le juſtifier, mais

je ſçais qu'il a des ennemis. Il prétend que les Auteurs des Mémoires que vous avez vûs, ſe ſont plus attachés à lui rendre de mauvais offices, qu'à dire la vérité. Cela peut être, reprit l'Archevêque. Il y a dans le monde des eſprits bien dangereux. D'ailleurs, je veux que ſa conduite n'ait pas toujours été irréprochable, il peut s'en être repenti; enfin, à tout péché miſéricorde. Amene-moi ce Licentié, je leve l'interdiction.

C'eſt ainſi que les hommes les plus ſéveres rabattent de leur ſévérité, quand leur plus cher intérêt s'y opoſe. L'Archevêque accorda ſans peine, au vain plaiſir d'avoir ſes œuvres bien écrites, ce qu'il avoit refuſé aux plus puiſſantes ſollicitations. Je portai promptement cette nouvelle au Maître d'Hôtel, qui la fit ſçavoir à ſon ami Garcias. Ce Licentié dès le jour ſuivant, vint me faire des remerciemens proportionnés à la grace obtenue. Je le préſentai à mon Maître, qui ſe contenta de lui faire une légere réprimande, & lui donna des homélies à mettre au net. Garcias s'en acquitta ſi bien qu'il fut rétabli dans ſon Miniſtere. Il obtint même la Cure de Gabie, gros Bourg aux environs de Grenade. Ce qui

prouve bien que les bénéfices ne se donnent pas toujours à la vertu.

CHAPITRE IV.

L'Archevêque tombe en apoplexie. De l'embarras où se trouve Gil Blas, & de quelle façon il en sort.

TANDIS que je rendois ainsi service aux uns & aux autres, D. Fernand de Leyva se disposoit à quitter Grenade. J'allai voir ce Seigneur avant son départ, pour le remercier de nouveau de l'excellent poste qu'il m'avoit procuré. Je lui en parus si satisfait, qu'il me dit: Mon cher Gil Blas, je suis ravi que vous soyez content de mon oncle l'Archevêque. Je suis charmé de ce grand Prélat, lui répondis-je, & je dois l'être. Outre que c'est un Seigneur fort aimable, il a pour moi des bontés que je ne puis assez reconnoître. Il ne m'en falloit pas moins pour me consoler de n'être plus auprès de Seigneur Don César & de son fils. Je suis persuadé, reprit-il, qu'ils sont aussi tous deux mortifiés de vous avoir perdu. Mais vous n'êtes peut-être pas séparés pour jamais,

La Fortune pourra quelque jour vous rassembler. Je n'entendis pas ces paroles sans m'attendrir. J'en soupirai, & je sentis dans ce moment-là que j'aimois tant Don Alphonse, que j'aurois volontiers abandonné l'Archevêque, & les belles espérances qu'il m'avoit données, pour m'en retourner au Château de Leyva, si l'on eût levé l'obstacle qui m'en avoit éloigné. Don Fernand s'aperçut des mouvemens qui m'agitoient, & m'en sçut si bon gré qu'il m'embrassa, en me disant que toute sa famille prendroit toujours part à ma destinée.

Deux mois après que ce Cavalier fut parti, dans le tems de ma plus grande faveur, nous eûmes une chaude alarme au Palais Episcopal; l'Archevêque tomba en apoplexie : on le secourut si promptement, & on lui donna de si bons rémédes, que quelques jours après il n'y paroissoit plus ; mais son esprit en reçut une rude atteinte. Je le remarquai bien dès la premiere homélie qu'il composa. Je ne trouvai pas toutefois la différence qu'il y avoit de celle-là aux autres assez sensible pour conclure que l'Orateur commençoit à baisser. J'attendis encore une homélie pour mieux sçavoir à quoi m'en

tenir. Oh ! pour celle-là elle fut décisive. Tantôt le bon Prélat se rebattoit, tantôt il s'élevoit trop haut, ou descendoit trop bas. C'étoit un discours diffus, une Rhétorique de Régent usé, une Capucinade.

Je ne fus pas le seul qui y prit garde, La plûpart des Auditeurs, comme s'ils eussent été aussi gagés pour l'examiner, se disoient tout bas les uns aux autres: voilà un sermon qui sent l'apoplexie. Allons, Monsieur l'arbitre des Homélies, me dis-je alors à moi-même, préparez-vous à faire votre office. Vous voyez que Monseigneur tombe. Vous devez l'en avertir, non-seulement comme dépositaire de ses pensées, mais encore de peur que quelqu'un de ses amis né fût assez franc pour vous prévenir. En ce cas là, vous sçavez ce qu'il en arriveroit; vous seriez biffé de son Testament, où il y aura sans doute pour vous un meilleur Legs que la Bibliothéque du Licentié Sédillo.

Après ces réflexions j'en faisois d'autres toutes contraires: l'avertissement dont il s'agissoit me paroissoit délicat à donner, Je jugeois qu'un Auteur entêté de ses Ouvrages pourroit le recevoir mal; mais re-

jettant cette pensée, je me representois qu'il étoit impossible qu'il le prît en mauvaise part, après l'avoir exigé de moi d'une maniére si pressante. Ajoûtons à cela que je comptois bien de lui parler avec adresse, & de lui faire avaler la pilule tout doucement. Enfin, trouvant que je risquois davantage à garder le silence, qu'à le rompre, je me déterminai à parler.

Je n'étois plus embarrassé que d'une chose; je ne sçavois de quelle façon entamer la parole. Heureusement l'Orateur lui-même me tira de cet embarras, en me demandant ce qu'on disoit de lui dans le monde, & si l'on étoit satisfait de son dernier discours. Je répondis qu'on admiroit toujours ses homélies; mais qu'il me sembloit que la derniére n'avoit pas, si bien que les autres, affecté l'Auditoire. Comment donc, mon ami, repliqua-t-il avec étonnement, auroit-elle trouvé quelque Aristarque *? Non, Monseigneur, lui répartis-je, non. Ce ne sont pas des Ouvrages tels que les vôtres que l'on ose critiquer. Il n'y a personne qui n'en soit charmé. Néanmoins puisque vous m'avez re-

* *Grand Critique du tems de Ptolomée Philadelphe.*

commandé

commandé d'être franc & ſincére, je prendrai la liberé de vous dire que votre dernier diſcours ne me paroît pas tout-à-fait de la force des précédens. Ne penſez-vous pas cela comme moi ?

Ces paroles firent pâlir mon Maître, qui me dit avec un ſouris forcé : Monſieur Gil Blas, cette piéce n'eſt donc pas de votre goût ? Je ne dis pas cela, Monſeigneur, interrompis-je tout déconcerté, je la trouve excellente, quoiqu'un peu au-deſſous de vos autres ouvrages. Je vous entends, repliqua-t-il, je vous parois baiſſer, n'eſt-ce pas ? Tranchez le mot. Vous croyez qu'il eſt tems que je ſonge à la retraite. Je n'aurois pas été aſſez hardi, lui dis-je pour vous parler ſi librement, ſi Votre Grandeur ne me l'eût ordonné. Je ne fais donc que lui obéïr, & je la ſuplie très-humblement de ne me point ſçavoir mauvais gré de ma hardieſſe. A Dieu ne plaiſe, interrompit-il avec précipitation, à Dieu ne plaiſe que je vous la reproche. Il faudroit que je fuſſe bien injuſte. Je ne trouve point du tout mauvais que vous me diſiez votre ſentiment. C'eſt votre ſentiment ſeul que je trouve mauvais. J'ai été furieuſement la dupe de votre intelligence bornée.

Quoique démonté, je voulus chercher quelque modification pour rajuster les choses ; mais le moyen d'apaiser un Auteur irrité, & de plus un Auteur accoutumé à s'entendre louer ? N'en parlons plus, dit-il, mon Enfant. Vous êtes encore trop jeune pour démêler le vrai du faux. Aprenez que je n'ai jamais composé de meilleure homélie que celle qui a le malheur de n'avoir pas votre aprobation. Mon esprit, graces au Ciel, n'a encore rien perdu de sa vigueur. Désormais je choisirai mieux mes Confidens. J'en veux de plus capables que vous de décider. Allez, poursuivit-il, en me poussant par les épaules hors de son cabinet, allez dire à mon Trésorier qu'il vous compte cent ducats, & que le Ciel vous conduise avec cette somme. Adieu, Monsieur Gil Blas : Je vous souhaite toutes sortes de prospérités avec un peu plus de goût.



CHAPITRE V.

Du parti que prit Gil Blas après que l'Archevéque lui eût donné son congé. Par quel hazard il rencontra le Licentié qui lui avoit tant d'obligation ; & quelles marques de reconnoissance il en reçut.

JE sortis du cabinet en maudissant le caprice, ou pour mieux dire la foiblesse de l'Archevêque, & plus en colére contre lui, qu'affligé d'avoir perdu ses bonnes graces. Je doutai même quelque tems si j'irois toucher mes cent ducats : mais après y avoir bien refléchi, je ne fus pas assez sot pour n'en rien faire. Je jugeai que cet argent ne m'ôteroit pas le droit de donner un ridicule à mon Prélat. A quoi je me promettois bien de ne pas manquer toutes les fois qu'on mettroit devant moi ses homélies sur le tapis.

J'allai donc demander cent ducats au Tresorier, sans lui dire un seul mot de ce qui venoit de se passer entre son Maître & moi. Je cherchai ensuite Melchior de la Ronda, pour lui dire un éternel adieu. Il m'aimoit trop pour n'être pas sensible

à mon malheur. Pendant que je lui en faisois le recit, je remarquois que la douleur s'imprimoit ſur ſon viſage. Malgré tout le reſpect qu'il devoit à l'Archevêque, il ne pût s'empêcher de le blâmer. Mais comme dans la colére où j'étois, je jurai que le Prélat me le payeroit, & que je réjouirois toute la Ville à ſes dépens, le ſage Melchior me dit : croyez-moi, mon cher Gil Blas, dévorez plutôt votre chagrin. Les hommes du commun doivent toujours reſpecter les perſonnes de qualité, quelque ſujet qu'ils ayent de s'en plaindre. Je conviens qu'il y a de fort plats Seigneurs, qui ne méritent guére qu'on ait de la conſidération pour eux ; mais ils peuvent nuire, il faut les craindre.

Je remerciai le vieux valet de chambre du bon conſeil qu'il me donnoit, & je lui promis d'en profiter. Après cela, il me dit : Si vous allez à Madrid, voyez-y Joſeph Navarro mon neveu. Il eſt Chef d'Office chez le Seigneur D. Baltazar de Zuniga, & j'oſe vous dire que c'eſt un garçon digne de votre amitié. Il eſt franc, vif, officieux, prévenant. Je ſouhaite que vous faſſiez connoiſſance enſemble. Je lui répondis que je ne manquerois pas

d'aller voir ce Joſeph Navarro ſi-tôt que je ſerois à Madrid, où je comptois bien de retourner. Enſuite, e ſortis du Palais Epiſ opal pour n'y remettre jamais le pied. Si j'euſſe encore eu mon cheval, je ſerois peut-être parti ſur le champ pour Tolède ; mais je l'avois vendu dans le tems de ma faveur, croyant que je n'en aurois plus beſoin. Je pris le parti de louer une chambre garnie, faiſant mon plan de demeurer encore un mois à Grenade, & de me rendre après cela auprès du Comte de Polan.

Comme l'heure du diné aprochoit, je demandai à mon hôteſſe s'il n'y avoit pas quelque Auberge dans le voiſinage. Elle me répondit qu'il y en avoit une excellente à deux pas de ſa maiſon, que l'on y étoit bien ſervi, & qu'il y alloit quantité d'honnêtes gens. Je me la fis enſeigner, & je m'y rendis bientôt. J'entrai dans une grande ſale qui reſſembloit aſſez à un réfectoire. Dix à douze hommes aſſis à une longue table couverte d'une nappe mal propre, s'y entretenoient en mangeant chacun ſa petite portion. L'on m'aporta la mienne, qui dans un autre tems ſans doute m'auroit fait regretter la table que je venois de perdre. Mais j'é-

tois alors si piqué contre l'Archevêque, que la frugalité de mon Auberge me paroissoit préférable à la bonne chere qu'on faisoit chez lui. Je blâmois l'abondance des mets dans les repas, & raisonnant en Docteur de Valladolid ; malheur, disois-je, à ceux qui fréquentent ces tables pernicieuses, où il faut sans cesse être en garde contre sa sensualité, de peur de trop charger son estomac. Pour peu que l'on mange, ne mange-t-on pas toujours assez ? Je louois dans ma mauvaise humeur des Aphorismes que j'avois jusqu'alors fort négligés.

Dans le tems que j'expédiois mon ordinaire sans craindre de passer les bornes de la tempérance, le Licentié Louis Garcias, devenu Curé de Gabie de la maniére que je l'ai dit ci-devant, arriva dans la Sale. Du moment qu'il m'aperçût, il vint me saluer d'un air empressé, ou plûtôt, en faisant toutes les démonstrations d'un homme qui sent une joye excessive. Il me serra entre ses bras, & je fus obligé d'essuyer un nouvel & très-long compliment sur le service que je lui avois rendu. Il me fatiguoit à force de se montrer reconnoissant. Il se plaça près de moi en me disant ; Oh ! vive Dieu, mon

cher Patron, puiſque ma bonne fortune veut que je vous rencontre, nous ne nous ſéparerons pas ſans boire ; mais comme il n'y a pas de bon vin dans cette Auberge, je vous menerai, s'il vous plaît, après notre petit diné dans un endroit où je vous régalerai d'une bouteille de Lucene des plus ſecs, & d'un muſcat de Foncaral exquis. Il faut que nous faſſions cette débauche. Ne me refuſez pas, je vous prie, cette ſatisfaction. Que n'ai-je le bonheur de vous poſſéder quelques jours ſeulement dans mon Preſbytére de Gabie ! Vous y ſeriez reçû comme un généreux Mécene à qui je dois la vie aiſée & tranquille que j'y méne.

Pendant qu'il me tenoit ce diſcours, on lui aporta ſa portion. Il ſe mit à manger, ſans pourtant ceſſer de me dire par intervalles quelque choſe de flâteur. Je ſaiſis ce tems là pour parler à mon tour ; & comme il n'oublia pas de me demander des nouvelles de ſon ami le Maître d'Hôtel, je ne lui fis pas un myſtére de ma ſortie de l'Archevêché. Je lui contai même juſqu'aux moindres circonſtances de ma diſgrace, qu'il écouta fort attentivement. Après tout ce qu'il venoit de me dire, qui ne ſe ſeroit pas attendu à

l'entendre, pénétré d'une douleur reconnoissante, déclamer contre l'Archevêque; mais c'est à quoi il ne pensoit nullement. Au contraire, il devint froid & rêveur, acheva de dîner sans me dire une parole, puis se levant de table brusquement, il me salua d'un air glacé, & disparut. L'ingrat ne me voyant plus en état de lui être utile, s'épargnoit jusqu'à la peine de me cacher ses sentimens. Je ne fis que rire de son ingratitude, & le regardant avec tout le mépris qu'il méritoit, je lui criai d'un ton assez haut pour en être entendu: hola, ho, sage Aumônier de Religieuses, allez faire rafraîchir ce délicieux vin de Lucene dont vous m'avez fait fête.

CHAPITRE VI.

Gil Blas va voir jouer les Comediens de Grenade. De l'etonnement où le jetta la vue d'une Actrice, & de ce qu'il en arriva.

GARCIAS n'étoit pas hors de la Sale, qu'il y entra deux Cavaliers fort proprement vêtus, qui vinrent s'asseoir auprès

auprès de moi. Ils commencérent à s'entretenir des Comédiens de la Troupe de Grenade, & d'une Comédie nouvelle qu'on jouoit alors. Cette piéce, ſuivant leur diſcours, faiſoit grand bruit dans la Ville. Il me prit envie de l'aller voir repreſenter dès ce jour-là. Je n'avois point été à la Comédie depuis que j'étois à Grenade. Comme j'avois preſque toujours demeuré à l'Archevêché, où ce ſpectacle étoit frapé d'anathême, je n'avois eu garde de me donner ce plaiſir-là. Les homélies avoient fait tout mon amuſement.

Je me rendis donc dans la Sale des Comédiens, lorſqu'il en fut tems, & j'y trouvai une nombreuſe aſſemblée. J'entendis faire autour de moi des diſſertations ſur la piéce avant qu'elle commençât, & je remarquai que tout le monde ſe mêloit d'en juger. L'un ſe déclaroit pour, l'autre contre. A-t-on jamais vû un ouvrage mieux écrit, diſoit-on à ma droite? le pitoyable ſtyle, s'écrioit-on à ma gauche! En vérité, s'il y a bien de mauvais Auteurs, il faut convenir qu'il y a encore plus de mauvais Critiques. Et quand je penſe au dégoût que les Poëtes Dramatiques ont à eſſuyer, je m'é-

tonne qu'il y en ait d'aſſez hardis pour braver l'ignorance de la multitude & la cenſure dangereuſe des demi-ſçavans, qui corrompent quelquefois le jugement du Public.

Enfin, le *Gracioſo* ſe preſenta pour ouvrir la Scène. Dès qu'il parut, il excita un battement de mains général, ce qui me fit connoître que c'étoit un de ces Acteurs gâtés, à qui le parterre pardonne tout. Effectivement, ce Comédien ne diſoit pas un mot, ne faiſoit pas un geſte ſans s'attirer des aplaudiſſemens: on lui marquoit trop le plaiſir que l'on prenoit à le voir; auſſi en abuſoit-il. Je m'aperçus qu'il s'oublioit quelquefois ſur la ſcène, & mettoit à une trop forte épreuve la prévention où l'on étoit en ſa faveur; ſi on l'eût ſiflé, au lieu de l'aplaudir, on lui auroit ſouvent rendu juſtice.

On battit auſſi des mains à la vûe de quelques autres Acteurs, & particuliérement d'une Actrice qui faiſoit un rôle de ſuivante. Je m'attachai à la conſidérer, & il n'y a point de termes qui puiſſent exprimer quelle fut ma ſurpriſe quand je reconnus en elle Laure, ma chere Laure, que je croyois encore à

Madrid auprès d'Arſenie. Je ne pouvois douter que ce fût elle ; ſa taille, ſes traits, le ſon de ſa voix, tout m'aſſuroit que je ne me trompois point. Cependant, comme ſi je me fuſſe défié du raport de mes yeux & de mes oreilles, je demandai ſon nom à un Cavalier qui étoit à côté de moi. Hé ! de quel pays venez-vous, me dit-il ? Vous êtes aparemment un nouveau débarqué, puiſque vous ne connoiſſez pas la belle Eſtelle.

La reſſemblance étoit trop parfaite pour prendre le change. Je compris bien que Laure en changeant d'état, avoit auſſi changé de nom ; & curieux de ſçavoir ſes affaires, (car le Public n'ignore guére celles des perſonnes de Théâtre,) je m'informai du même homme ſi cette Eſtelle avoit quelque amant d'importance. Il me répondit que depuis deux mois il y avoit à Grenade un grand Seigneur Portugais, nommé le Marquis de Marialva, qui faiſoit beaucoup de dépenſe pour elle. Il m'en auroit dit davantage, ſi je n'euſſe pas craint de le fatiguer de mes queſtions. J'étois plus occupé de la nouvelle que ce Cavalier venoit de m'aprendre, que de la Comédie ; & qui m'eût demandé le ſujet de la Piéce quand je ſortis,

m'auroit fort embarrassé. Je ne faisois que rêver à Laure, à Estelle, & je me promettois bien d'aller chez cette Actrice le jour suivant. Je n'étois pas sans inquiétude sur la réception qu'elle me feroit. J'avois lieu de penser que ma vue ne lui feroit pas grand plaisir dans la situation brillante où étoient ses affaires. Je jugeois même qu'une si bonne Comédienne, pour se venger d'un homme dont certainement elle avoit sujet d'être mécontente, pourroit bien ne pas faire semblant de le connoître. Tout cela ne me rebuta point. Après un leger repas, (car on n'en faisoit pas d'autres dans mon Auberge,) je me retirai dans ma chambre, très-impatient d'être au lendemain.

Je dormis peu cette nuit, & je me levai à la pointe du jour. Mais comme il me sembla que la Maîtresse d'un grand Seigneur ne devoit pas être visible de si bon matin, avant que d'aller chez elle, je passai trois ou quatre heures à me parer, à me faire raser, poudrer & parfumer. Je voulois me presenter devant elle dans un état qui ne lui donnât pas lieu de rougir en me revoyant. Je sortis sur les dix heures, & me rendis chez elle, après avoir été demander sa demeure à l'Hôte





des Comédiens ; elle logeoit dans une grande maiſon où elle occupoit le premier apartement. Je dis à une femme de chambre qui vint m'ouvrir la porte, qu'un jeune homme ſouhaitoit de parler à la Dame Eſtelle. La femme de chambre rentra pour m'annoncer, & j'entendis auſſitôt ſa Maîtreſſe qui lui dit d'un ton de voix fort élevé : Qui eſt-il ce jeune homme? Que me veut-il? qu'on le faſſe entrer.

Je jugeai par-là que j'avois mal pris mon tems ; que ſon amant Portugais étoit à ſa toilette, & qu'elle ne parloit ſi haut que pour lui perſuader qu'elle n'étoit pas fille à recevoir des meſſages ſuſpects. Ce que je penſois étoit véritable. Le Marquis de Marialva paſſoit avec elle preſque toutes les matinées. Ainſi je m'attendois à un mauvais compliment, lorſque cette originale Actrice me voyant paroître, accourut à moi les bras ouverts, en s'écriant comme par enthouſiaſme : Ah ! mon frere, eſt-ce vous que je vois ? A ces mots, elle m'embraſſa à pluſieurs repriſes. Puis ſe tournant vers le Portugais : Seigneur, lui dit-elle, pardonnez ſi en votre préſence je céde à la force du ſang. Après trois ans d'abſence, je ne puis revoir un frere que j'aime tendrement ſans

lui donner des marques de mon amitié. Hé bien, mon cher Gil Blas, continua-t-elle en m'apoſtrophant de nouveau, dites-moi des nouvelles de la famille : Dans quel état l'avez-vous laiſſée ?

Ce diſcours m'embarraſſa d'abord; mais j'y démêlai bientôt les intentions de Laure, & ſecondant ſon artifice, je lui répondis d'un air accommodé à la ſcène que nous allions jouer tous deux : Graces au Ciel, ma ſœur, nos parens ſont en bonne ſanté. Je ne doute pas, reprit-elle, que vous ne ſoyez étonné de me voir Comédienne à Grenade; mais ne me condamnez pas ſans m'entendre. Il y a trois années, comme vous ſçavez, que mon Pere crut m'établir avantageuſement en me donnant au Capitaine Don Antonio Coello, qui m'amena des Aſturies à Madrid, où il avoit pris naiſſance. Six mois après que nous y fûmes arrivés, il eut une affaire d'honneur, qu'il s'attira par ſon humeur violente : Il tua un Cavalier qui s'étoit aviſé de faire quelque attention à moi. Le Cavalier apartenoit à des perſonnes de qualité, qui avoient beaucoup de crédit. Mon mari qui n'en avoit guére, ſe ſauva en Catalogne, avec tout ce qui ſe trouva

au logis de pierreries & d'argent comptant. Il s'embarque à Barcelone, paſſe en Italie, ſe met au ſervice des Vénitiens, & perd enfin la vie dans la Morée en combattant contre les Turcs. Pendant ce tems-là, une terre que nous avions pour tout bien fut confiſquée, & je devins une Douairiére des plus minces. A quoi me réſoudre dans une ſi fâcheuſe extrêmité? Une jeune veuve qui a de l'honneur ſe trouve bien embarraſſée; il n'y avoit pas moyen de m'en retourner dans les Aſturies. Qu'y aurois-je fait? Je n'aurois reçu de ma famille que des condoléances pour toute conſolation. D'un autre côté, j'avois été trop bien élevée pour être capable de me laiſſer tomber dans le libertinage. A quoi donc me déterminer? Je me ſuis fait Comédienne pour conſerver ma réputation.

Il me prit une ſi forte envie de rire lorſque j'entendis Laure finir ainſi ſon Roman, que je n'eus pas peu de peine à m'en empêcher. J'en vins pourtant à bout, & même je lui dis d'un air grave: Ma Sœur, j'aprouve votre conduite, & je ſuis bien-aiſe de vous trouver à Grenade ſi honnêtement établie.

Le Marquis de Marialva qui n'avoit pas perdu un mot de tous ces discours, prit au pied de la lettre ce qu'il plût à la veuve de Don Antonio de débiter. Il se mêla même à l'entretien. Il me demanda si j'avois quelque emploi à Grenade, ou ailleurs. Je doutai un moment si je mentirois; mais ne jugeant pas cela nécessaire, je dis la vérité. Je contai de point en point comment j'étois entré à l'Archevêché, & de quelle façon j'en étois sorti. Ce qui divertit infiniment le Seigneur Portugais. Il est vrai que malgré la promesse faite à Melchior, je m'égayai un peu aux dépens de l'Archevêque. Ce qu'il y a de plaisant, c'est que Laure qui s'imaginoit que je composois une fable, à son exemple, faisoit des éclats de rire, qu'elle n'auroit pas faits si elle eût sçu que je ne mentois point.

Après avoir achevé mon récit, que je finis par la chambre que j'avois louée, on vint avertir qu'on avoit servi. Je voulus aussi-tôt me tirer pour aller dîner à mon Auberge, mais Laure m'arrêta. Quel est votre dessein, mon frere, me dit-elle? Vous dînerez avec moi. Je ne souffrirai pas même que vous soyez plus long-tems dans une chambre garnie. Je prétens que

vous mangiez dans ma-maiſon, & que vous y logiez. Faites aporter vos hardes ce ſoir. Il y a ici un lit pour vous.

Le Seigneur Portugais à qui peut-être cette hoſpitalité ne faiſoit pas plaiſir, prit alors la parole, & dit à Laure : Non, Eſtelle, vous n'êtes pas logée ici aſſez commodément pour recevoir quelqu'un chez vous. Votre frere, ajoûta-t-il, me paroît un joli garçon, & l'avantage qu'il a de vous toucher de ſi près, m'intéreſſe pour lui. Je veux le prendre à mon ſervice. Ce ſera celui de mes Sécretaires que je chérirai le plus. J'en ferai mon homme de confiance. Qu'il ne manque pas de venir dès cette nuit coucher chez moi, j'ordonnerai qu'on lui prépare un logement. Je lui donne quatre cens ducats d'apointemens, & ſi dans la ſuite j'ai ſujet, comme je l'eſpére, d'être content de lui, je le mettrai en êtat de ſe conſoler d'avoir été trop ſincere avec ſon Archevêque.

Les remercimens que je fis là-deſſus au Marquis, furent ſuivis de ceux de Laure, qui enchérirent ſur les miens. Ne parlons plus de cela, interrompit-il ; c'eſt une affaire finie. En achevant ces paroles, il ſalua ſa princeſſe de Théâ-

tre, & sortit. Elle me fit aussi-tôt passer dans un cabinet, où se voyant seule avec moi : J'étoufferois, s'écria-t-elle, si je résistois plus long-tems à l'envie que j'ai de rire. Alors elle se renversa dans un fauteuil, & se tenant les côtés, elle s'abandonna comme une folle à des ris immodérés. Il me fut impossible de ne pas suivre son exemple ; & quand nous nous en fûmes bien donné : Avoue, Gil Blas, me dit-elle, que nous venons de jouer une plaisante Comédie ; mais je ne m'attendois pas au dénouement ; j'avois dessein seulement de te ménager une table & un logement, & pour te les offrir avec bienséance, je t'ai fait passer pour mon frere. Je suis ravie que le hazard t'ait présenté un si bon poste : le Marquis de Marialva est un Seigneur généreux, qui fera plus encore pour toi qu'il n'a promis de faire. Une autre que moi, poursuivit-elle, n'auroit peut-être pas reçû si gracieusement un homme qui quitte ses amis sans leur dire adieu ; mais je suis de ces bonnes pâtes de filles qui revoyent toujours avec plaisir un fripon qu'elles ont aimé.

Je demeurai d'accord de bonne foi de mon impolitesse, & je lui en demandai

pardon ; après quoi elle me conduisit dans une Sale à manger très-propre. Nous nous mîmes à table ; & comme nous avions pour témoins une femme de chambre & un laquais, nous nous traitâmes de frere & de sœur. Lorsque nous eûmes dîné, nous repassâmes dans le même cabinet où nous nous étions entretenus. Là, mon incomparable Laure se livrant à toute sa gayeté naturelle, me demanda compte de tout ce qui m'étoit arrivé depuis notre séparation. Je lui en fis un fidele raport, & quand j'eus satisfait sa curiosité, elle contenta la mienne en me faisant le recit de son histoire dans ces termes.

CHAPITRE VII.

Histoire de Laure.

JE vais te conter le plus succintement qu'il me sera possible, par quel hazard j'ai embrassé la profession comique.

Après que tu m'eus si honnêtement quittée, il arriva de grands événemens. Arsenie ma Maîtresse, plus fatiguée que

dégoutée du monde, abjura le Théâtre, & m'emmena avec elle à une belle terre qu'elle venoit d'acheter auprès de Zamora en monnoyes étrangeres. Nous eumes bien-tôt fait des connoiſſances dans cette Ville-là. Nous y allions aſſez ſouvent. Nous y paſſions un jour ou deux. Nous venions enſuite nous renfermer dans notre Château.

Dans un de ces petits voyages Don Felix Maldonado, fils unique du Corrégidor, me vit par hazard, & je lui plus. Il chercha l'occaſion de me parler ſans témoins, & pour ne te rien céler, je contribuai un peu à la lui faire trouver. Le Cavalier n'avoit pas vingt ans. Il étoit beau comme l'amour même, fait à peindre, & plus ſéduiſant encore par ſes manieres galantes & généreuſes, que par ſa figure. Il m'offrit de ſi bonne grace, & avec tant d'inſtance, un gros brillant qu'il avoit au doigt, que je ne pûs me défendre de l'accepter. Je ne me ſentois pas d'aiſe d'avoir un Galant ſi aimable; mais quelle imprudence aux Griſettes de s'attacher aux enfans de famille, dont les Peres ont de l'autorité! Le Corrégidor le plus ſévére de ſes pareils, averti de notre intelligence, ſe hâta d'en pré-

venir les ſuites. Il me fit enlever par une troupe d'Alguazils, qui me menérent malgré mes cris à l'Hôpital de la Pitié.

Là, ſans autre forme de procès, la Supérieure me fit ôter ma bague & mes habits, & revêtir d'une longue robe de ſerge griſe, ceinte par le milieu d'une large courroye de cuir noir, d'où pendoit un roſaire à gros grains qui me deſcendoit juſqu'aux talons. On me conduiſit après cela dans une ſale, où je trouvai un vieux Moine, de je ne ſçais quel ordre, qui ſe mit à me prêcher la pénitence, à peu près comme la Dame Léonarde t'exhorta dans le ſoûterrein à la patience. Il me dit que j'avois bien de l'obligation aux perſonnes qui me faiſoient enfermer, qu'elles m'avoient rendu un grand ſervice, en me retirant des filets du démon, dans leſquels j'étois malheureuſement engagée. J'avouerai franchement mon ingratitude; bien loin de me ſentir redevable à ceux qui m'avoient fait ce plaiſir-là, je les chargeois d'imprécations.

Je paſſai huit jours à me deſoler; mais le neuviéme, (car je comptois juſqu'aux minutes,) mon ſort parut vouloir chan-

ger de face. En traverſant une petite cour, je rencontrai l'œconome de la Maiſon ; perſonnage à qui tout étoit ſoumis : la Supérieure même lui obéiſſoit. Il ne rendoit compte de ſon œconomat qu'au Corrégidor, de qui ſeul il dépendoit, & qui avoit une entiere confiance en lui. Il ſe nommoit Don Pedro Zendono ; & le Bourg de Salſedon en Biſcaye l'avoit vû naître. Repreſente-toi un grand homme pâle & décharné, une figure à ſervir de modèle pour peindre le bon Larron. A peine paroiſſoit-il regarder les Sœurs. Tu n'as jamais vû de face ſi hypocrite, quoique tu ayes demeuré à l'Archevêché.

Je rencontrai donc, pourſuivit-elle, le Seigneur Zendono, qui m'arrêta, en me diſant : Conſolez-vous, ma fille : je ſuis touché de vos malheurs. Il n'en dit pas davantage, & il continua ſon chemin, me laiſſant faire les commentaires qu'il me plairoit ſur un texte ſi laconique. Comme je le croyois un homme de bien, je m'imaginois bonnement qu'il s'étoit donné la peine d'examiner pourquoi j'avois été enfermée, & que ne me trouvant pas aſſez coupable pour mériter d'être traitée avec tant d'indi-

gnité, il vouloit me servir auprès du Corrégidor. Je ne connoissois pas le Biscayen. Il avoit bien d'autres intentions. Il rouloit dans son esprit un projet de voyage dont il me fit confidence quelques jours après : Ma chere Laure, me dit-il, je suis si sensible à vos peines, que j'ai résolu de les finir. Je n'ignore pas que c'est vouloir me perdre ; mais je ne suis plus à moi, & je ne veux vivre que pour vous. La situation où je vous vois me perce l'ame. Je prétens dès demain vous tirer de votre prison, & vous conduire moi-même à Madrid. Je veux tout sacrifier au plaisir d'être votre Libérateur.

Je pensai m'évanouir de joye à ces paroles de Zendono, qui jugeant par mes remercimens que je ne demandois pas mieux que de me sauver, eut l'audace, le jour suivant, de m'enlever devant tout le monde, ainsi que je vais le raporter. Il dit à la Supérieure qu'il avoit ordre de me mener au Corrégidor, qui étoit à une maison de plaisance à deux lieues de la Ville, & il me fit effrontément monter avec lui dans une chaise de poste, tirée par deux bonnes mules qu'il avoit achetées exprès. Nous n'avions pour tout

Domeſtiques qu'un valet qui conduiſoit la chaiſe, & qui étoit entiérement dévoué à l'Econome. Nous commençâmes à rouler, non du côté de Madrid, comme je me l'imaginois, mais vers les frontieres de Portugal, où nous arrivâmes en moins de tems qu'il n'en falloit au Corrégidor de Zamora pour aprendre notre fuite, & mettre ſes Levriers ſur nos traces.

Avant que d'entrer dans Bragance, le Biſcayen me fit prendre un habit de Cavalier, dont il avoit eu la précaution de ſe pourvoir; & me comptant embarquée avec lui, il me dit dans une hôtellerie où nous allâmes loger : Belle Laure, ne me ſçachez pas mauvais gré de vous avoir amenée en Portugal. Le Corrégidor de Zamora nous fera chercher dans notre Patrie, comme deux criminels à qui l'Eſpagne ne doit point accorder d'azile; mais, ajoûta-t-il, nous pouvons nous mettre à couvert de ſon reſſentiment dans ce Royaume étranger, quoiqu'il ſoit maintenant ſoumis à la Domination Eſpagnole. Nous y ſerons du moins plus en ſûreté que dans notre Pays. Laiſſez-vous perſuader, mon Ange. Suivez un homme qui vous adore. Allons nous

établir

établir à Coïmbre. Là, je me ferai espion du Saint Office, & à l'ombre de ce Tribunal redoutable, nous verrons impunément couler nos jours dans de tranquilles plaisirs.

Une proposition si vive me fit connoître que j'avois affaire à un Chevalier qui n'aimoit pas à servir de conducteur aux Infantes pour la gloire de la Chevalerie. Je compris qu'il comptoit beaucoup sur ma reconnoissance, & plus encore sur ma misére. Cependant quoique ces deux choses me parlassent en sa faveur, je rejettai fiérement ce qu'il me proposoit. Il est vrai que de mon côté, j'avois deux fortes raisons pour me montrer si réservée; je ne me sentois point de goût pour lui, & je ne le croyois pas riche. Mais lorsque revenant à la charge, il s'offrit de m'épouser au préalable, & qu'il me fit voir réellement que son œconomat l'avoit mis en fonds pour long-tems, je ne le cele pas, je commençai à l'écouter. Je fus éblouie de l'or & des pierreries qu'il étala devant moi; & j'éprouvai que l'intérêt sçait faire des métamorphoses, aussi-bien que l'Amour. Mon Biscayen devint peu à peu un autre homme à mes yenx. Son grand corps sec

prit la forme d'une taille fine; son teint pâle me parut d'un beau blanc; je donnai un nom favorable jusqu'à son air hypocrite. Alors j'acceptai sans répugnance sa main devant le Ciel qu'il prit à témoin de notre engagement. Après cela, il n'eut plus de contradiction à essuyer de ma part. Nous nous remîmes à voyager, & Coïmbre vit bien-tôt dans ses murs un nouveau ménage.

Mon mari m'acheta des habits de femme assez propres, & me fit présent de plusieurs diamans, parmi lesquels je reconnus celui de Don Felix Maldonado. Il ne m'en fallut pas davantage pour deviner d'où venoient toutes les pierres précieuses que j'avois vues, & pour être persuadée que je n'avois pas épousé un rigide observateur du septiéme article du Décalogue. Mais me considérant comme la cause premiére de ses tours de main, je les lui pardonnois. Une femme excuse jusqu'aux mauvaises actions que sa beauté fait commettre. Sans cela, qu'il m'eût paru un méchant homme!

Je fus assez contente de lui pendant deux ou trois mois. Il avoit toujours des maniéres galantes, & sembloit m'aimer tendrement. Néanmoins les marques d'a-

mitié qu'il me donnoit n'étoient que de fauſſes aparences. Le fourbe me trompoit, & me préparoit le traitement que toute fille féduite par un malhonnête homme doit attendre de lui. Un matin, à mon retour de la Meſſe, je ne trouvai plus au logis que les murailles. Les meubles, & juſques à mes hardes, tout avoit été emporté. Zendòno & ſon fidèle valet avoient ſi bien pris leurs meſures, qu'en moins d'une heure le dépouillement entier de la Maiſon avoit été fait & parfait. De maniére qu'avec le ſeul habit dont j'étois vêtue, & la bague de Don Felix qu'heureuſement j'avois au doigt, je me vis comme une autre Ariane abandonnée par un ingrat. Mais je t'aſſure que je ne m'amuſai point à faire des Elégies ſur mon infortune. Je bénis plûtôt le Ciel de m'avoir délivrée d'un ſcèlerat, qui ne pouvoit manquer de tomber tôt ou tard entre les mains de la Juſtice. Je regardai le tems que nous avions paſſé enſemble comme un tems perdu que je ne tarderois guére à réparer. Si j'euſſe voulu demeurer en Portugal, & m'attacher à quelque femme de condition, j'en aurois trouvé de reſte; mais ſoit que j'ai-

mois mon pays, ſoit que je fuſſe entraînée par la force de mon étoile qui m'y préparoit une meilleure fortune, je ne ſongeai plus qu'à revoir l'Eſpagne. Je m'adreſſai à un Jouaillier qui me compta la valeur de mon brillant en eſpéces d'or, & je partis avec une vieille Dame Eſpagnole qui alloit à Séville dans une chaiſe roulante.

Cette Dame, qui s'apelloit Dorothée, revenoit de voir une de ſes parentes établie à Coïmbre, & s'en retournoit à Séville, où elle faiſoit ſa réſidence. Il ſe trouva tant de ſympathie entr'elle & moi, que nous nous attachâmes l'une à l'autre dès la premiére journée; & notre liaiſon ſe fortifia ſi bien ſur la route, que la Dame ne voulut point à notre arrivée que je logeaſſe ailleurs que dans ſa maiſon. Je n'eus pas ſujet de me repentir d'avoir fait une pareille connoiſſance. Je n'ai jamais vû de femme d'un meilleur caractére. On jugeoit encore à ſes traits & à la vivacité de ſes yeux, qu'elle devoit avoir fait racler bien des guitarres. Auſſi étoit-elle veuve de pluſieurs maris de noble race, & vivoit honorablement de ſes douaires.

Entr'autres excellentes qualités, elle avoit celle d'être très-compatissante aux malheurs des filles. Quand je lui fis confidence des miens, elle entra si chaudement dans mes intérêts, qu'elle donna mille malédictions à Zendono. Les chiens d'hommes, dit-elle d'un ton à faire juger qu'elle avoit rencontré en son chemin quelque œconome! Les misérables! Il y a comme cela dans le monde des fripons qui se font un jeu de tromper les femmes. Ce qui me console, ma chére enfant, continua-t-elle, c'est que suivant votre recit, vous n'êtes nullement liée au parjure Biscayen. Si votre mariage avec lui est assez bon pour vous servir d'excuse, en récompense il est assez mauvais pour vous permettre d'en contracter un meilleur, quand vous en trouverez l'occasion.

Je sortois tous les jours avec Dorothée pour aller à l'Eglise, ou bien en visite d'amie; c'étoit le moyen d'avoir bientôt quelque aventure. Je m'attirai les regards de plusieurs Cavaliers. Il y en eut qui voulurent sonder le gué. Ils firent parler à ma vieille hôtesse; mais les uns n'avoient pas de quoi fournir aux frais d'un établissement, & les autres n'avoient pas

encore pris la robe virile. Ce qui suffisoit pour m'ôter toute envie de les écouter. J'en sçavois les conséquences. Un jour il nous vint en fantaisie à Dorothée & à moi d'aller voir jouer les Comédiens de Séville. Ils avoient affiché qu'ils representeroient *La famosa Comedia : Et Embaxador de Sirmismo*, composée par Lope de Vega Carpio.

Parmi les Actrices qui parurent sur la scène je démêlai une de mes anciennes amies. Je reconnus Phénice, cette grosse réjouie que tu as vue femme de chambre de Florimonde, & avec qui tu as quelquefois soupé chez Arsenie. Je sçavois bien que Phénice étoit hors de Madrid depuis plus de deux ans ; mais j'ignorois qu'elle fût Comédienne. J'avois une impatience de l'embrasser qui me fit trouver la Piéce fort longue. C'étoit peut-être aussi la faute de ceux qui la representoient, & qui ne jouoient pas assez bien ou assez mal pour m'amuser. Car pour moi qui suis une rieuse, je t'avouerai qu'un Acteur parfaitement ridicule ne me divertit pas moins qu'un excellent.

Enfin le moment que j'attendois étant arrivé ; c'est-à-dire, la fin de *Famosa*

Comedia, nous allâmes ma veuve & moi derriére le théâtre, où nous aperçumes Phénice qui faisoit la toute aimable, & écoutoit en minaudant le doux ramage d'un jeune oiseau, qui s'étoit aparemment laissé prendre à la glu de sa déclamation. Si-tôt qu'elle m'eut remarquée, elle le quitta d'un air gracieux, vint à moi les bras ouverts, & me fit toutes les amitiés imaginables. De mon côté je l'embrassai de tout mon cœur. Nous nous témoignames mutuellement la joye que nous avions de nous revoir; mais le tems & le lieu ne nous permettant pas de nous répandre en de longs discours, nous remîmes au lendemain à nous entretenir chez elle plus amplement.

Le plaisir de parler est une des plus vives passions des femmes, & particuliérement la mienne. Je ne pus fermer l'œil de toute la nuit, tant j'avois d'envie d'être aux prises avec Phénice, & de lui faire questions sur questions. Dieu sçait si je fus paresseuse à me lever pour me rendre où elle m'avoit enseigné qu'elle demeuroit. Elle étoit logée avec toute la troupe dans un grand hôtel garni. Une servante que je rencontrai en

entrant, & que je priai de me conduire à l'apartement de Phénice, me fit monter à un Corridor le long duquel régnoient dix à douze petites chambres, séparées seulement par des cloisons de sapin, & occupées par la bande joyeuse. Ma conductrice frapa à une porte, que Phénice à qui la langue démangeoit autant qu'à moi, vint ouvrir. A peine nous donnâmes-nous le tems de nous asseoir pour caqueter. Nous voilà en train d'en découdre. Nous avions à nous interroger sur tant de choses, que les demandes & les réponses se succédoient avec une volubilité surprenante.

Après avoir raconté nos aventures de part & d'autre, nous être instruites de l'état présent de nos affaires, Phénice me demanda quel parti je voulois prendre; car enfin, me dit elle, il faut bien faire quelque chose. Il n'est pas permis à une personne de ton âge d'être inutile dans la société. Je lui répondis que j'avois résolu, en attendant mieux, de me placer auprès de quelque fille de qualité. Fy donc, s'écria mon amie, tu n'y penses pas! Est-il possible, ma mignone, que tu ne sois pas encore dégoûtée

la ſervitude ? N'es-tu pas laſſe de te voir ſoumiſe aux volontés des autres, de reſpecter leurs caprices; de t'entendre gronder; en un mot d'être eſclave ? Que n'embraſſe-tu plutôt, à mon exemple, la vie comique ? Rien n'eſt plus convenable aux perſonnes d'eſprit qui manquent de bien & de naiſſance. C'eſt un état qui tient un milieu entre la Nobleſſe & la Bourgeoiſie; une condition libre & affranchie des bienſéances les plus incommodes de la vie civile. Nos revenus nous ſont payés en eſpéces par le Public qui en poſſéde le fonds. Nous vivons toujours dans la joie, & dépenſons notre argent comme nous le gagnons.

Le Théâtre, pourſuivit-elle, eſt favorable ſur-tout aux femmes. Dans le tems que je demeurois chez Florimonde, j'en rougis quand j'y penſe, j'étois reduite à écouter les Gagiſtes de la Troupe du Prince; pas un honnête homme ne faiſoit attention à ma figure. D'où vient cela ? C'eſt que je n'étois point en vûe. Le plus beau tableau qui n'eſt pas dans ſon jour, ne frape point. Mais depuis que je ſuis ſur mon pied d'eſtal, c'eſt-à-dire ſur la ſcène; quel changement !

Je vois à mes trousses la plus brillante jeunesse des Villes par où nous passons. Une Comédienne a donc beaucoup d'agrément dans son métier ; si ell est sage (je veux dire que si elle ne favorise qu'un amant à la fois) cela lui fait tout l'honneur du monde ; on loue sa retenue ; & lorsqu'elle change de galant, on la regarde comme une véritable veuve qui se remarie. Encore voit-on celle-ci avec mépris quand elle convole en troisiemes nôces ; on diroit qu'elle blesse la délicatesse des hommes ; au lieu que l'autre semble devenir plus précieuse à mesure qu'elle grossit le nombre de ses favoris. Après cent galanteries, c'est un ragoût de Seigneur.

A qui dites-vous cela, interrompis-je en cet endroit ? Pensez-vous que j'ignore ces avantages ? Je me les suis souvent representés ; & je ne t'en fais pas mystére, ils ne flattent que trop une fille de mon caractere ; je me sens même de l'inclination pour la Comédie, mais cela ne suffit pas ; il faut du talent, & je n'en ai point ; j'ai quelquefois voulu reciter des tirades de piéces devant Arsénie, elle n'a pas été contente de moi ; cela m'a dégoûtée du métier. Tu n'es pas

difficile à rebuter, reprit Phénice. Ne ſçais-tu pas que ces grandes Actrices-là ſont ordinairement jalouſes ? Elles craignent, malgré toute leur vanité, qu'il ne vienne des ſujets qui les effacent. Enfin, je ne m'en raporterois pas là-deſſus à Arſénie. Elle n'a pas été ſincere. Je te dirai moi, ſans flâterie, que tu es née pour le Théâtre. Tu as du naturel ; l'action libre & pleine de grace ; le ſon de la voix doux, une bonne poitrine, & avec cela un minois. Ah ! friponne, que tu charmeras de Cavaliers, ſi tu te fais comédienne.

Elle me tint encore d'autres diſcours ſéduiſans, & me fit déclamer quelques vers, ſeulement pour me faire juger moi-même de la belle diſpoſition que j'avois à debiter du comique. Lorſqu'elle m'eût entendue, ce fut bien autre choſe. Elle me donna de grands aplaudiſſemens, & me mit au-deſſus de toutes les Actrices de Madrid. Après cela e n'aurois pas été excuſable de douter de mon mérite. Arſenie demeura atteinte & convaincue de jalouſie & de mauvaiſe foi. Il me fallut convenir que j'étois un ſujet tout admirable. Deux Comédiens qui arrivérent dans le moment, & devant

qui Phénice m'obligea de répéter les vers que j'avois déja recités, tombérent dans une eſpéce d'extaſe, d'où ils ne ſortirent que pour me combler de louanges. Sérieuſement, quand ils ſe ſeroient défiés tous trois à qui me loueroit davantage, ils n'auroient pas employé d'expreſſions plus hyperboliques. Ma modeſtie ne fut point à l'épreuve de tant d'éloges. Je commençai à croire que je valois quelque choſe, & voilà mon eſprit tourné du côté de la Comédie.

Oh çà, ma chere, dis-je à Phénice, c'en eſt fait. Je veux ſuivre ton conſeil, & entrer dans ta troupe, ſi elle l'a pour agréable. A ces paroles, mon amie tranſportée de joie m'embraſſa, & ſes deux Camarades ne me parurent pas moins ravis qu'elle de me voir ces ſentimens. Nous convinmes que le jour ſuivant je me rendrois au théâtre dans la matinée, & ferois voir à la troupe aſſemblée le même échantillon que je venois de montrer de mon talent. Si j'avois fait concevoir une opinion avantageuſe de moi chez Phénice, tous les Comédiens en jugérent encore plus favorablement, lorſque j'eus dit en leur preſence une vingtaine de vers ſeu-

lement. Ils me reçûrent volontiers dans leur Compagnie. Après quoi je ne fus plus occupée que de mon début. Pour le rendre plus brillant, j'employai tout ce qui me restoit d'argent de ma bague, & si je n'en eus pas assez pour me mettre superbement, du moins je trouvai l'art de supléer à la magnificence par un goût tout galant.

Je parus enfin sur la scène pour la premiere fois. Quels battemens de mains! quels éloges! Il y a de la modération, mon ami, à te dire simplement que je ravis les spectateurs. Il faudroit avoir été témoin du bruit que je fis dans Séville pour y ajoûter foi. Je devins l'entretien de toute la Ville, qui pendant trois semaines entieres vint en foule à la Comédie; de sorte que la Troupe repella par cette nouveauté le Public qui commençoit à l'abandonner. Je débutai donc d'une maniere qui charma tout le monde. Or, débuter ainsi, c'étoit comme si j'eusse fait afficher que j'étois à donner au plus offrant & dernier enchérisseur. Vingt Cavaliers de toutes sortes d'âges & de conditions, s'offrirent à l'envi de prendre soin de moi. Si j'eusse suivi mon inclination, j'aurois choisi le plus jeune

& le plus joli ; mais nous ne devons nous autres consulter que l'intérêt & l'ambition, lorsqu'il s'agit de nous établir. C'est une regle de théâtre. C'est pourquoi Don Ambrosio de Nisana, homme déja vieux & mal fait, mais riche, généreux, & l'un des plus puissans Seigneurs d'Andalousie, eut la préférence. Il est vrai que je la lui fis bien acheter. Il me loua une belle maison, la meubla très-magnifiquement, me donna un bon Cuisinier, deux Laquais, une Femme de chambre, & mille ducats par mois à dépenser. Il faut ajoûter à cela de riches habits avec une assez grande quantité de pierreries. Jamais Arsenie n'avoit été dans un état plus brillant.

Quel changement dans ma fortune! Mon esprit ne put le soutenir. Je me parus tout-à-coup à moi-même une autre personne. Je ne m'étonne plus s'il y a des filles qui oublient en peu de tems le néant & la misére, d'où un caprice de Seigneur les a tirées. Je t'en fais un aveu sincére : Les aplaudissemens du Public, les discours flâteurs que j'entendois de toutes parts, & la passion de Don Ambrosio, m'inspirérent une vanité qui alla

jusqu'à l'extravagance. Je regardai mon talent comme un titre de noblesse. Je pris les airs d'une femme de qualité ; & devenant aussi avare de regards agaçans que j'en avois jusqu'alors été prodigue, je résolus de n'arrêter ma vue que sur des Ducs, des Comtes & des Marquis.

Le Seigneur de Nisana venoit souper chez moi tous les soirs avec quelques-uns de ses amis : de mon côté, j'avois soin d'assembler les plus amusantes de nos Comédiennes, & nous passions une bonne partie de la nuit à rire & à boire. Je m'accommodois fort d'une vie si agréable ; mais elle ne dura que six mois. Les Seigneurs sont sujets à changer ; sans cela ils seroient trop aimables. Dom Ambrosio me quitta pour une jeune Coquette Grenadine qui venoit d'arriver à Séville avec des graces & le talent de les mettre à profit. Je n'en fus pourtant affligée que vingt-quatre heures. Je choisis pour remplir sa place un Cavalier de vingt-deux ans, Don Louis d'Alcacer, à qui peu d'Espagnols pouvoient être comparés pour la bonne mine.

Tu me demanderas sans doute, & tu auras raison, pourquoi je pris pour amant

un ſi jeune Seigneur, moi qui ſçavois que le commerce de cette ſorte de galants eſt dangereux. Mais outre que Don Louis n'avoit ni pere ni mere, & qu'il jouiſſoit déja de ſon bien; je te dirai que ces commerces ne ſont à craindre que pour les filles d'une condition ſervile, ou pour de malheureuſes aventurieres. Les femmes de notre profeſſion ſont des perſonnes titrées. Nous ne ſommes point reſponſables des effets que produiſent nos charmes. Tant pis pour les familles dont nous plumons les héritiers.

Nous nous attachâmes ſi fortement l'un à l'autre, d'Alcacer & moi, que jamais aucun amour n'a, je crois, égalé celui dont nous nous laiſſâmes enflammer tous deux. Nous nous aimions avec tant de fureur, qu'il ſembloit qu'on eût jetté un ſort ſur nous. Ceux qui ſçavoient notre intelligence, nous croyoient les plus heureux amans du monde; & nous en étions peut-être les plus malheureux. Si Don Louis avoit une figure toute aimable, il étoit en même tems ſi jaloux, qu'il me déſoloit à chaque inſtant par d'injuſtes ſoupçons. Il ne me ſervoit de rien, pour m'accommoder à ſa foibleſſe;

de me contraindre jusqu'à n'oser envisager un homme, sa défiance ingénieuse à me trouver des crimes, rendoit ma contrainte inutile. Si j'étois sur la scène, je lui semblois en jouant lancer des œillades agaçantes sur quelque jeune Cavalier, & il m'accabloit de reproches. En un mot, nos plus tendres entretiens étoient toujours mêlés de querelles. Il n'y eut pas moyen d'y résister. La patience nous échapa de part & d'autre, & nous rompîmes à l'amiable. Croiras-tu bien que le dernier jour de notre commerce en fut le plus charmant pour nous. Tous deux également fatigués des maux que nous avions soufferts, nous ne fîmes éclater que de la joie dans nos adieux. Nous étions comme deux misérables captifs qui recouvrent leur liberté après un rude esclavage.

Depuis cette aventure, je suis bien en garde contre l'Amour. Je ne veux plus d'attachement qui trouble mon repos. Il ne nous sied point à nous de soupirer comme les autres. Nous ne devons pas sentir en particulier une passion dont nous faisons voir en public le ridicule.

Je donnois pendant ce tems-là de l'occupation à la Renommée. Elle ré-

pandoit par-tout que j'étois une Actrice inimitable. Sur la foi de cette Déesse, les Comédiens de Grenade m'écrivirent pour me proposer d'entrer dans leur Troupe ; & pour me faire connoître que la proposition n'étoit pas à rejetter, ils m'envoyérent un état de leurs frais journaliers & de leurs abonnemens, par lequel il me parut que c'étoit un parti avantageux pour moi ; aussi je l'acceptai, quoique dans le fond je fusse fâchée de quitter Phénice & Dorothée, que j'aimois autant qu'une femme est capable d'en aimer d'autres. Je laissai la premiere à Séville occupée à fondre la vaisselle d'un petit Marchand orfévre qui vouloit par vanité avoir une Comédienne pour maîtresse. J'ai oublié de te dire qu'en m'attachant au Théâtre, je changeai par fantaisie le nom de Laure en celui d'Estelle : & c'est sous ce dernier nom que je partis pour venir à Grenade.

Je n'y débutai pas moins heureusement qu'à Séville, & je me vis bientôt environnée de soupirans ; mais n'en voulant favoriser aucun qu'à bonnes enseignes, je gardai avec eux une retenue qui leur jetta de la poudre aux yeux. Néanmoins de peur d'être la dupe d'une

conduite qui ne menoit à rien , & qui ne m'étoit pas naturelle , j'allois me déterminer à écouter un jeune Oydor de race Bourgeoise , qui fait le Seigneur en vertu de sa charge , d'une bonne table & d'un équipage , quand je vis pour la premiere fois le marquis de Marialva. Ce Seigneur Portugais qui voyage en Espagne par curiosité, passant par Grenade , s'y arrêta. Il vint à la Comédie. Je ne jouois point ce jour-là. Il regarda fort attentivement les Actrices qui s'offrirent à ses yeux. Il en trouva une à son gré. Il fit connoissance avec elle dès le lendemain , & il étoit prêt de passer bail lorsque je parus sur le Théâtre. Ma vûe & mes minauderies firent tout-à-coup tourner la girouette. Mon Portugais ne s'attacha plus qu'à moi. Il faut dire la vérité , comme je n'ignorois pas que ma camarade eût plu à ce Seigneur , je n'épargnai rien pour le lui souffler , & j'eus le bonheur d'en venir à bout. Je sçais bien qu'elle m'en veut du mal ; mais je n'y sçaurois que faire. Elle devroit songer que c'est une chose si naturelle aux femmes , que les meilleures amies ne s'en font pas le moindre scrupule.

CHAPITRE VIII.

De l'accueil que les Comédiens de Grenade firent à Gil Blas, & d'une nouvelle reconnoiſſance qui ſe fit dans les foyers de la Comédie.

DANS le moment que Laure achevoit de raconter ſon hiſtoire, il arriva une vieille Comédienne de ſes voiſines qui venoit la prendre en paſſant pour aller à la Comédie. Cette vénérable héroïne de Théâtre eût été propre à jouer le perſonnage de la Déeſſe Cotys. Ma ſœur ne manqua pas de préſenter ſon frere à cette figure ſurannée, & là-deſſus grands complimens de part & d'autre.

Je les laiſſai toutes deux, en diſant à la veuve de l'Econome, que je la rejoindrois au Théâtre auſſi-tôt que j'aurois fait porter mes hardes chez le Marquis de Marialva, dont elle m'enſeigna la demeure. J'allai d'abord à la chambre que j'avois louée, d'où après avoir ſatisfait mon hôteſſe, je me rendis avec un homme chargé de ma valiſe à un grand hôtel

garni, où mon nouveau Maître étoit logé. Je rencontrai à la porte ſon Intendant, qui me demanda ſi je n'étois point le frere de la Dame Eſtelle. Je répondis qu'oui. Soyez donc le bien venu, reprit-il, Seigneur Cavalier. Le Marquis de Marialva dont j'ai l'honneur d'être Intendant m'a ordonné de vous bien recevoir. On vous a préparé une chambre. Je vais, s'il vous plaît, vous y conduire pour vous en aprendre le chemin. Il me fit monter tout au haut de la maiſon, & entrer dans une chambre ſi petite, qu'un lit aſſez étroit, une armoire & deux chaiſes la rempliſſoient. C'étoit-là mon apartement. Vous ne ſerez pas ici fort au large, me dit mon conducteur. Mais en récompenſe, je vous promets qu'à Liſbonne vous ſerez ſuperbement logé. J'enfermai ma valiſe dans l'armoire dont j'emportai la clef, & je demandai à quelle heure on ſoupoit. Il me fut répondu à cela que le Seigneur Portugais ne faiſoit pas d'ordinaire chez lui, & qu'il donnoit à chaque Domeſtique une certaine ſomme par mois pour ſe nourrir. Je fis encore d'autres queſtions, & j'apris que les gens du Marquis étoient d'heureux fainéans. Après

un entretien aſſez court, je quittai l'Intendant pour aller trouver Laure, en m'occupant agréablement du préſage que je concevois de ma nouvelle condition.

Si-tôt que j'arrivai à la porte de la Comédie, & que je me dis frere d'Eſtelle, tout me fut ouvert. Vous euſſiez vû les Gardes s'empreſſer à me faire un paſſage, comme ſi j'euſſe été un des plus conſidérables Seigneurs de Grenade. Tous les Gagiſtes, Receveurs de marques & de contremarques que je rencontrai ſur mon chemin me firent de profondes révérences. Mais ce que je voudrois pouvoir bien peindre au Lecteur, c'eſt la réception ſérieuſe que l'on me fit comiquement dans les foyers où je trouvai la troupe toute habillée, & prête à commencer. Les Comédiens & Comédiennes à qui Laure me préſenta, vinrent fondre ſur moi. Les hommes m'accablérent d'embraſſades, & les femmes à leur tour apliquant leurs viſages enluminés ſur le mien, le couvrirent de rouge & de blanc. Aucun ne voulant être le dernier à me faire compliment, ils ſe mirent tous enſemble à me parler. Je ne pouvois ſuffire à leur répondre. Mais ma ſœur vint à mon ſecours, & ſa

langue exercée ne me laissa en reste avec personne.

Je n'en fus pas quitte pour les accolades des Acteurs & des Actrices ; il me fallut essuyer les civilités du Décorateur, des Violons, du Soufleur, du Moucheur & du Sou-moucheur de chandelles ; enfin, de tous les Valets de Théâtre, qui sur le bruit de mon arrivée, accoururent pour me considérer, il sembloit que tous ces gens-là fussent des Enfans trouvés qui n'avoient jamais vû de frere.

Cependant on commença la Piéce. Alors quelques Gentilhommes qui étoient dans les foyers, coururent se placer pour l'entendre ; & moi, en enfant de la balle, je continuai de m'entretenir avec ceux des Acteurs qui n'étoient pas sur la Scène. Il y en avoit un parmi ces derniers qu'on apella devant moi Melchior. Ce nom me frapa : je considérai avec attention le personnage qui le portoit, & il me sembla que je l'avois vu quelque part. Je me le remis enfin, & le reconnus pour ce Melchior Zapata, ce pauvre Comédien de Campagne, qui, comme je l'ai dit dans le premier volume de mon Histoire, trempoit des croûtes de pain dans une fontaine.

Je le pris auſſi-tôt en particulier, & je lui dis: je ſuis bien trompé, ſi vous n'êtes pas ce Seigneur Melchior avec qui j'ai eu l'honneur de déjeuner un jour au bord d'une claire fontaine, entre Valladolid & Ségovie. J'étois avec un Garçon barbier. Nous portions quelques proviſions que nous joignimes aux vôtres, & nous fimes tous trois un petit repas qui fut aſſaiſonné de mille agréables diſcours. Zapata ſe mit à rêver quelques momens, enſuite il me répondit: Vous me parlez d'une choſe que j'ai peu de peine à me rapeller. Je revenois alors de débuter à Madrid & je retournois à Zamora. Je me ſouviens même que j'étois fort mal dans mes affaires. Je m'en ſouviens bien auſſi, lui répliquai-je, à telles enſeignes que vous portiez un pourpoint doublé d'affiches de Comédies. Je n'ai pas oublié non plus que vous vous plaigniez dans ce tems-là d'avoir une femme trop ſage. Oh! je ne m'en plains plus à préſent, dit avec précipitation Zapata. Vive Dieu, la commere s'eſt bien corrigée de cela! Auſſi en ai-je le pourpoint mieux doublé.

J'allois le féliciter ſur ce que ſa femme étoit devenue raiſonnable, lorſqu'il fut obligé

obligé de me quitter pour paroître ſur la ſcène. Curieux de connoître ſa femme, je m'aprochai d'un Comédien pour le prier de me la montrer. Ce qu'il fit en me diſant, vous la voyez; c'eſt Narciſſa, la plus jolie de nos Dames après votre ſœur. Je jugeai que cette Actrice devoit être celle en faveur de qui le Marquis de Marialva s'étoit déclaré avant que d'avoir vû ſon Eſtelle; & ma conjecture ne fut que trop vraie. A la fin de la piéce, je conduiſis Laure à ſon domicile, où j'aperçus en arrivant pluſieurs Cuiſiniers qui préparoient un grand repas. Tu peux ſouper ici, me dit-elle. Je n'en ferai rien, lui répondis-je. Le Marquis ſera peut-être bien aiſe d'être ſeul avec vous. Oh que non, reprit-elle, il va venir avec deux de ſes amis & un de nos Meſſieurs. Il ne tiendra qu'à toi de faire le ſixiéme. Tu ſçais bien que chez les Comédiennes les Sécrétaires ont le privilége de manger avec leurs Maîtres. Il eſt vrai lui dis-je; mais ce ſeroit de trop bonne heure me mettre ſur le pied de ces Sécrétaires favoris. Il faut auparavant que je faſſe quelque commiſſion de Confident pour mériter ce droit honorifique. En parlant ainſi, je ſortis de chez Laure

& gagnai mon Auberge, où je comptois d'aller tous les jours, puisque mon maître n'avoit point de ménage.

CHAPITRE IX.

Avec quel homme extraordinaire il soupa ce soir-là, & de ce qui se passa entre eux.

JE remarquai dans la sale une espéce de vieux Moine vêtu de bure grise, qui soupoit tout seul dans un coin. J'allai par curiosité m'asseoir vis-à-vis de lui, je le saluai fort civilement ; & il ne se montra pas moins poli que moi. On m'aporta ma pitance que je commençai à expédier avec beaucoup d'apétit. Pendant que je mangeois sans dire mot, je regardois souvent ce personnage dont je trouvois toujours les yeux attachés sur moi. Fatigué de son attention opiniâtre à me regarder, je lui adressai ainsi la parole : Pere, nous serions-nous vûs par hazard ailleurs qu'ici ? Vous m'observez comme un homme qui ne vous seroit pas entiérement inconnu.

Il me répondit gravement : ſi j'arrête ſur vous mes regards, ce n'eſt que pour admirer la prodigieuſe variété d'aventures qui ſont marquées dans les traits de votre viſage A ce que je vois, lui dis-je d'un air railleur, votre révérence donne dans la Métopoſcopie. Je pourrois me vanter de la poſſéder, répondit le moine, & d'avoir fait des prédictions que la ſuite n'a pas démenties. Je ne ſçais pas moins la Chiromancie, & j'oſe dire que mes oracles ſont infaillibles, quand j'ai confronté l'inſpection de la main avec celle du viſage.

Quoique ce Vieillard eût toute l'aparence d'un homme ſage, je le trouvai ſi fou, que je ne pus m'empêcher de lui rire au nez. Au lieu de s'offenſer de mon impoliteſſe, il en ſourit, & continua de parler dans ces termes, après avoir promené ſa vue dans la ſale, & s'être aſſuré que perſonne ne nous écoutoit : Je ne m'étonne pas de vous voir ſi prévenu contre deux ſciences qui paſſent aujourd'hui pour frivoles ; l'étude longue & pénible qu'elles demandent décourage tous les ſçavans, qui y renoncent & qui les décrient de dépit de n'avoir pû les acquérir. Pour moi je ne me ſuis point

rebuté de l'obſcurité qui les envelope, non plus que des difficultés qui ſe ſuccédent ſans ceſſe dans la recherche des ſecrets chymiques & dans l'art merveilleux de tranſmuer les métaux en or.

Mais je ne penſe pas, pourſuivit-il en ſe reprenant, que je parle à un jeune Cavalier à qui mes diſcours doivent en effet paroître des rêveries. Un échantillon de mon ſçavoir-faire vous diſpoſera mieux que tout ce que je pourrois dire, à juger de moi plus favorablement. A ces mots, il tira de ſa poche une phiole remplie d'une liqueur vermeille. Enſuite, il me dit : voici un élixir que j'ai compoſé ce matin des ſucs de certaines plantes diſtillées à l'alambic; car j'ai employé preſque toute ma vie comme Démocrite, à trouver la propriété des ſimples & des minéraux. Vous allez éprouver ſa vertu. Le vin que nous buvons à notre ſouper eſt très-mauvais, il va devenir excellent. En même tems, il mit deux gouttes de ſon élixir dans ma bouteille, qui rendirent mon vin plus délicieux que les meilleurs qui ſe boivent en Eſpagne.

Le merveilleux frape l'imagination; & quand une fois elle eſt gagnée, on ne ſe ſert plus de ſon jugement. Charmé

d'un ſi beau ſecret, & perſuadé qu'il falloit être un peu plus que diable pour l'avoir trouvé, je m'écriai plein d'admiration : O mon Pere, pardonnez-moi, de grace, ſi je vous ai pris d'abord pour un vieux fou. Je vous rends juſtice preſentement. Je n'ai pas beſoin d'en voir davantage pour être aſſuré que vous feriez ſi vous vouliez, tout à l'heure, un lingot d'or d'une barre de fer. Que je ſerois heureux ſi je poſſédois cette admirable ſcience ! Le Ciel vous préſerve de l'avoir jamais, interrompit le Vieillard en pouſſant un profond ſoupir ! Vous ne ſçavez pas, mon fils, ce que vous ſouhaitez. Au lieu de me porter envie, plaignez-moi plutôt de m'être donné tant de peine pour me rendre malheureux. Je ſuis toujours dans l'inquiétude. Je crains d'être découvert, & qu'une priſon perpétuelle ne devienne le ſalaire de tous mes travaux. Dans cette apréhenſion, je mene une vie errante, deguiſé tantôt en Prêtre ou en Moine, & tantôt en Cavalier, ou en Payſan. Eſt-ce donc un avantage de ſçavoir faire de l'or à ce prix-là ? & les richeſſes ne ſont-elles pas un vrai ſuplice pour les perſonnes qui n'en jouiſſent pas tranquillement ?

Ce discours me paroît fort sensé, dis-je alors au Philosophe. Rien n'est tel que de vivre en repos. Vous me dégoûtez de la pierre philosophale. Je me contenterai d'aprendre de vous ce qui doit m'arriver. Très-volontiers, me répondit-il, mon enfant. J'ai déja fait des observations sur vos traits; voyons à present votre main. Je la lui presentai avec une confiance qui ne me fera guére d'honneur dans l'esprit de quelques Lecteurs, qui peut-être à ma place en auroient fait autant. Il l'examina fort attentivement, & dit ensuite avec enthousiasme : Ah! que de passages de la douleur à la joye, & de la joye à la douleur! Quelle succession bisarre & de disgraces & de prospérités! mais vous avez déja éprouvé une grande partie de ces alternatives de fortune. Il ne vous reste plus guére de malheurs à essuyer, & un Seigneur vous fera une agréable destinée, qui ne sera point sujette au changement.

Après m'avoir assuré que je pouvois compter sur cette prédiction, il me dit adieu, & sortit de l'Auberge, où il me laissa fort occupé des choses que je venois d'entendre. Je ne doutois point que le Marquis de Marialva ne fût le Seigneur en

question ; & par conséquent rien ne me paroissoit plus possible que l'accomplissement de la prédiction. Mais quand je n'y aurois pas vû la moindre aparence, cela ne m'eût point empêché de donner au Moine une entiére créance, tant il s'étoit acquis par son élixir d'autorité sur mon esprit. De mon côté, pour avancer le bonheur qui m'étoit prédit, je résolus de m'attacher au Marquis plus que je n'avois fait à aucun de mes Maîtres. Ayant pris cette résolution, je me retirai à notre Hôtel avec une gaieté que je ne puis exprimer. Jamais femme n'est sortie si contente de chez une Devineresse.

CHAPITRE X.

De la commission que le Marquis de Marialva donne à Gil Blas, & comment ce fidèle Sécrétaire s'en acquitta.

LE Marquis n'étoit pas encore revenu de chez sa Comédienne, & je trouvai dans son apartement ses valets de chambre qui jouoient à la prime en attendant son retour. Je fis connoissance avec

eux,& nous nous amusâmes à rire jusqu'à deux heures après minuit que notre Maître arriva. Il fut un peu surpris de me voir, & me dit d'un air de bonté qui me fit juger qu'il revenoit très-satisfait de sa soirée : comment donc , Gil Blas, vous n'êtes pas encore couché ? Je répondis que j'avois voulu sçavoir auparavant s'il n'avoit rien à m'ordonner. J'aurai peut-être, reprit-il , une commission à vous donner demain matin ; mais il sera tems alors de vous aprendre mes volontés. Allez vous reposer , & souvenez-vous que je vous dispense de m'attendre , je n'ai besoin que de mes Valets de chambre.

Après cet avertissement , qui dans le fond me faisoit plaisir , puisqu'il m'épargnoit la sujétion que j'aurois quelquefois désagréablement sentie , je laissai le Marquis dans son apartement , & me retirai à mon galetas. Je me mis au lit ; mais ne pouvant dormir , je m'avisai de suivre le conseil que nous donne Pythagore de rappeller le soir ce que nous avons fait dans la journée , pour nous aplaudir de nos bonnes actions , ou pour nous blâmer de nos mauvaises.

Je ne me sentois pas la conscience assez nette pour être content de moi.

Aussi

Auſſi, je me reprochai d'avoir apuyé l'impoſture de Laure. J'avois beau me dire pour m'excuſer que je n'avois pû honnêtement donner un démenti à une fille qui n'avoit en vue que de me faire plaiſir, & qu'en quelque façon je m'étois trouvé dans la néceſſité de me rendre complice de la ſupercherie. Peu ſatisfait de cette excuſe, je répondois que je ne devois donc pas pouſſer les choſes plus loin, & qu'il falloit que je fuſſe bien effronté pour vouloir demeurer auprès d'un Seigneur dont je payois ſi mal la confiance. Enfin, après un ſévere examen je tombai d'accord avec moi-même que ſi je n'étois pas un fripon, il ne s'en falloit guere.

De-là paſſant aux conſéquences, je me repréſentai que je jouois gros jeu en trompant un homme de condition, qui pour mes péchés, peut-être ne tarderoit guere à découvrir la fourberie. Une ſi judicieuſe réflexion jetta quelque terreur dans mon eſprit; mais des idées de plaiſir & d'intérêt l'eurent bien-tôt diſſipée. D'ailleurs, la prophétie de l'homme à l'Elixir auroit ſuffi pour me raſſurer. Je me livrai donc à des images toutes agréables. Je me mis à faire des régles

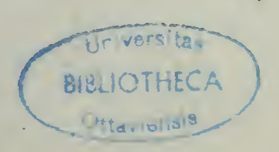
d'Arithmétique, à compter en moi-même la ſomme que feroient mes gages au bout de dix années de ſervice. J'ajoûtois à cela les gratifications que je recevrois de mon maître, & les meſurant à ſon humeur libérale, ou plûtôt à mes deſirs, j'avois une intempérance d'imagination, ſi l'on peut parler ainſi, qui ne mettoit point de bornes à ma fortune. Tant de bien peu à peu m'aſſoupit, & je m'endormis en bâtiſſant des Châteaux en Eſpagne.

Je me levai le lendemain ſur les huit heures pour aller recevoir les ordres de mon Patron; mais comme j'ouvrois ma porte pour ſortir, je fus tout étonné de le voir paroître devant moi en robe de chambre & en bonnet de nuit. Il étoit tout ſeul : Gil Blas, me dit-il, hier au ſoir en quittant votre ſœur, je lui promis de paſſer chez elle ce matin; mais une affaire de conſéquence ne me permet pas de lui tenir parole. Allez lui témoigner de ma part que je ſuis bien mortifié de ce contre-tems, & aſſurez-la que je ſouperai encore aujourd'hui avec elle. Ce n'eſt pas tout, ajoûta-t-il, en me mettant entre les mains une bourſe avec une petite boete de chagrin, enrichie de

pierreries ; portez-lui mon portrait, & gardez cette bourſe, où il y a cinquante piſtoles que je vous donne pour marque de l'amitié que j'ai déja pour vous. Je pris d'une main le portrait, & de l'autre la bourſe que je méritois ſi peu. Je courus ſur le champ chez Laure, en diſant, dans l'excès de la joye qui me tranſportoit, bon, la prédiction s'accomplit à vûe d'œil. Quel bonheur d'être frere d'une fille belle & galante ! C'eſt dommage qu'il n'y ait pas autant d'honneur à cela que de profit & d'agrément.

Laure, contre l'ordinaire des perſonnes de ſa profeſſion, avoit coutume de ſe lever matin. Je la ſurpris à ſa toilette, où en attendant ſon Portugais, elle joignoit à ſa beauté naturelle tous les charmes auxiliaires que l'art des Coquettes pouvoit lui prêter. Aimable Eſtelle, lui dis-je en entrant, l'aimant des Etrangers, je puis à l'heure qu'il eſt manger avec mon Maître, puiſqu'il m'a honoré d'une commiſſion qui me donne cette prérogative, & dont je viens m'acquitter. Il n'aura pas le plaiſir de vous entretenir ce matin, comme il ſe l'étoit propoſé ; mais pour vous en conſoler, il ſoupera ce ſoir avec vous, & il vous en-

I ij



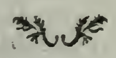
voye ſon portrait qui me paroît avoir quelque choſe encore de plus conſolant.

Je lui remis auſſi-tôt la boëte, qui par le vif éclat des brillans dont elle étoit garnie, lui réjouit infiniment la vue. Elle l'ouvrit, & l'ayant fermée, après avoir conſideré la peinture par maniere d'acquit, elle revint aux pierreries. Elle en vanta la beauté, & me dit en souriant : Voilà des copies que les femmes de Théâtre aiment mieux que les originaux.

Je lui apris enſuite que le généreux Portugais, en me chargeant du portrait, m'avoit gratifié d'une bourſe de cinquante piſtoles. Je t'en fais mon compliment, me dit-elle. Ce Seigneur commence par où même il eſt rare que les autres finiſſent. C'eſt à vous, mon adorable, lui répondis-je, que je dois ce préſent ; le Marquis ne me l'a fait qu'à cauſe de la fraternité. Je voudrois, repliqua-t-elle, qu'il t'en fit de ſemblables chaque jour. Je ne puis te dire juſqu'à quel point tu m'es cher. Dès le premier inſtant que je t'ai vû, je me ſuis attachée à toi par un lien ſi fort, que le tems n'a pû le rompre. Lorſque je te perdis à Madrid, je ne déſeſpérai pas de te retrouver, &

hier en te revoyant, je te reçus comme un homme qui revenoit à moi nécessairement. En un mot, mon ami, le Ciel nous a destinés l'un pour l'autre. Tu seras mon mari : mais il faut nous enrichir auparavant. La prudence demande que nous commencions par-là. Je veux avoir encore trois ou quatre galanteries pour te mettre à ton aise.

Je la remerciai poliment de la peine qu'elle vouloit bien prendre pour moi, & nous nous engageâmes insensiblement dans un entretien qui dura jusqu'à midi. Alors je me retirai pour aller rendre compte à mon Maître de la maniere dont on avoit reçu son present. Quoique Laure ne m'eût point donné d'instruction là-dessus, je ne laissai pas de composer en chemin un beau compliment que je me proposois de faire de sa part, mais ce fut autant de bien perdu ; car lorsque j'arrivai à l'Hôtel, on me dit que le Marquis venoit de sortir ; & il étoit décidé que je ne le reverrois plus, ainsi qu'on le peut lire dans le Chapitre suivant.



CHAPITRE XI.

De la nouvelle que Gil Blas aprit, & qui fut un coup de foudre pour lui.

JE me rendis à mon Auberge, où rencontrant deux hommes d'une agréable converſation, je dînai & demeurai à table avec eux juſqu'à l'heure de la Comédie. Alors nous nous ſéparâmes. Ils allérent à leurs affaires, & moi je pris le chemin du Théâtre. Il faut remarquer en paſſant que j'avois tout ſujet d'être de belle humeur : la joye avoit régné dans l'entretien que je venois d'avoir avec ces Cavaliers : la face de ma fortune étoit des plus riantes ; & pourtant je me laiſſois aller à la triſteſſe, ſans pouvoir m'en défendre. Qu'on diſe après cela qu'on ne preſſent point les malheurs qui nous menacent.

Comme j'entrois dans les foyers, Melchior Zapata vint à moi, & me dit tout bas de le ſuivre. Il me mena dans un endroit particulier de l'Hôtel, & me tint ce diſcours : Seigneur Cavalier, je

me fais un devoir de vous donner un avis très-important. Vous ſçavez que le Marquis de Marialva s'étoit d'abord ſenti du goût pour Narciſſa mon épouſe. Il avoit même déja pris jour pour venir manger de mon alloyau, lorſque l'artificieuſe Eſtelle trouva moyen de rompre la partie, & d'attirer chez elle ce Seigneur Portugais. Vous jugez bien qu'une Comédienne ne perd pas une ſi bonne proye ſans dépit. Ma femme a cela ſur le cœur. Il n'y a rien qu'elle ne fût capable de faire pour ſe venger, & par malheur pour vous, elle en a une belle occaſion. Hier, ſi vous vous en ſouvenez, tous nos Gagiſtes accoururent pour vous voir. Le Soû-moucheur de chandelles dit à quelques perſonnes de la Troupe qu'il vous reconnoiſſoit, & que vous n'étiez rien moins que le frere d'Eſtelle.

Ce bruit, ajoûta Melchior, eſt venu aujourd'hui aux oreilles de Narciſſa, qui n'a pas manqué d'en interroger l'auteur; & ce Gagiſte le lui a confirmé. Il vous a, dit-il, connu valet d'Arſénie, dans le tems qu'Eſtelle, ſous le nom de Laure, la ſervoit à Madrid. Mon épouſe, charmée de cette découverte, en fera part

au Marquis de Marialva, qui doit venir ce soir à la Comédie. Reglez-vous là-dessus. Si vous n'êtes pas effectivement frere d'Estelle, je vous conseille en ami, & à cause de notre ancienne connoissance, de pourvoir à votre sûreté. Narcissa qui ne demande qu'une Victime, m'a permis de vous avertir de prévenir par une prompte fuite quelque sinistre accident.

Il y auroit eu du superflu à m'en dire davantage. Je rendis graces de cet avertissement à l'Histrion, qui vit bien à mon air effrayé que je n'étois pas homme à donner un démenti au Soû-moucheur de chandelles. Comme en effet, je ne me sentois nullement d'humeur à porter jusques-là l'effronterie. Je ne fus pas même tenté d'aller dire adieu à Laure, de peur qu'elle ne voulût m'engager à payer d'audace. Je concevois bien qu'elle étoit assez bonne Comédienne, pour se tirer d'un si mauvais pas ; mais je ne voyois qu'un châtiment infaillible pour moi ; & je n'étois pas assez amoureux pour le braver. Je ne songeai qu'à me sauver avec mes Dieux Pénates, je veux dire, avec mes hardes. Je disparus de l'Hôtel en un clin d'œil, je fis en moins de rien enlever & transporter ma valise

chez un Muletier qui devoit le jour suivant partir à trois heures du matin pour Tolède. J'aurois souhaité d'être déja chez le Comte de Polan, dont la maison me paroissoit le seul azile qui fût sûr pour moi. Mais je n'y étois pas encore, & je ne pouvois sans inquiétude penser au tems qui me restoit à passer dans une Ville où j'apréhendois qu'on ne me cherchât dès la nuit même.

Je ne laissai pas d'aller souper à mon Auberge, quoique je fusse aussi troublé qu'un debiteur qui sçait qu'il y a des Alguasils à ses trousses. Ce que je mangeai ce soir-là ne fit pas, je crois, un excellent chyle dans mon estomac. Misérable jouet de la crainte, j'examinois toutes les personnes qui entroient dans la sale; & quand par malheur il venoit des gens de mauvaise mine, (ce qui n'est pas rare dans ces endroits-là,) je frissonnois de peur. Après avoir soupé dans de continuelles alarmes, je me levai de table, & m'en retournai chez mon Muletier, où je me jettai sur de la paille fraîche jusqu'à l'heure du départ.

On peut dire que ma patience fut bien exercée pendant ce tems-là. Mille désagréables pensées vinrent m'assaillir.

Si quelquefois je m'assoupissois, je voyois le Marquis furieux, qui meurtrissoit de coups le beau visage de Laure, & brisoit tout chez elle ; ou bien, je l'entendois ordonner à ses Domestiques de me faire mourir sous le bâton. Je me réveillois là-dessus en sursaut ; & le réveil qui est ordinairement si doux après un songe affreux, me devenoit plus cruel encore que mon songe.

Heureusement le Muletier me retira d'une si grande peine en venant m'avertir que ses mules étoient prêtes. Je fus aussi-tôt sur pied, & graces au Ciel, je partis radicalement guéri de Laure, & de la Chiromancie. A mesure que nous nous éloignions de Grenade, mon esprit reprenoit sa tranquillité. Je commençai à m'entretenir avec le Muletier, je ris de quelques plaisantes histoires qu'il me raconta, & je perdis insensiblement toute ma frayeur. Je dormis d'un sommeil paisible à Ubeda, où nous allâmes coucher la premiere journée, & la quatriéme nous arrivâmes à Tolede. Mon premier soin fut de m'informer de la demeure du Comte de Polan, & je m'y rendis, bien persuadé qu'il ne souffriroit pas que je fusse logé

ailleurs que chez lui ; mais je comptois ſans mon hôte. Je ne trouvai au logis que le Concierge, qui me dit que ſon Maître étoit parti la veille pour le Château de Leyva, d'où on lui avoit mandé que Séraphine étoit dangereuſement malade.

Je ne m'étois point attendu à l'abſence du Comte ; elle diminua la joye que j'avois d'être à Tolède, & fut cauſe que je pris un autre deſſein. Me voyant ſi près de Madrid, je réſolus d'y aller. Je fis réflexion que je pourrois me pouſſer à la Cour, où un génie ſupérieur, à ce que j'avois oui dire, n'étoit pas abſolument néceſſaire pour s'avancer. Dès le lendemain, je me ſervis de la commodité d'un cheval de retour, pour me conduire à cette Capitale de l'Eſpagne. Le fortune m'y conduiſoit pour me faire jouer de plus grands rôles que ceux qu'elle m'avoit déja fait faire.



CHAPITRE XII.

Gil Blas va loger dans un Hôtel garni. Il y fait connoissance avec le Capitaine Chinchilla. Quel homme c'étoit que cet Officier, & quelle affaire l'avoit amené à Madrid.

D'abord que je fus à Madrid, j'établis mon domicile dans un Hôtel garni où demeuroit entr'autres personnes un vieux Capitaine, qui des extrêmités de la Castille nouvelle étoit venu solliciter à la Cour une pension qu'il croyoit n'avoir que trop méritée. Il s'apelloit Don Annibal de Chinchilla. Ce ne fut pas sans étonnement que je le vis pour la premiere fois. C'étoit un homme de soixante ans, d'un taille gigantesque, & d'une maigreur extraordinaire. Il portoit une épaisse moustache, qui s'élevoit en serpentant des deux côtés jusqu'aux tempes. Outre qu'il lui manquoit un bras & une jambe, il avoit la place d'un œil couverte d'une large emplâtre de taffetas verd, & son visage en plusieurs endroits paroissoit

Tom III P 108





balafré. A cela près, il étoit fait comme un autre. De plus, il ne manquoit pas d'esprit, & moins encore de gravité. Il poussoit la morale jusqu'au scrupule, & se piquoit sur-tout d'être délicat sur le point d'honneur.

Après avoir eu avec lui deux ou trois conversations, il m'honora de sa confiance. Je sçûs bien-tôt toutes ses affaires. Il me conta dans quelles occasions il avoit laissé un œil à Naples, un bras en Lombardie, & une jambe dans les Pays-Bas. Ce que j'admirai dans les relations de batailles & de siéges qu'il me fit, c'est qu'il ne lui échapa aucun trait de fanfaron, pas un mot à sa louange, quoique je lui eusse volontiers pardonné de vanter la moitié qui lui restoit de lui-même, pour se dédommager de la perte de l'autre. Les Officiers qui reviennent de la guerre sains & saufs ne sont pas tous si modestes.

Mais il me dit que ce qui lui tenoit le plus au cœur, c'étoit d'avoir dissipé des biens considérables dans ses Campagnes; de sorte qu'il n'avoit plus que cent ducats de rente; ce qui suffisoit à peine pour entretenir sa moustache, payer son logement, & faire écrire ses Placets. Car

enfin, Seigneur Cavalier, ajoûta-t-il en hauſſant les épaules, j'en préſente, Dieu merci, tous les jours ſans qu'on y faſſe la moindre attention. Vous diriez qu'il y a une gageure entre le premier Miniſtre & moi; & que c'eſt à qui de nous ſe laſſera, moi d'en donner, ou lui d'en recevoir. J'ai auſſi l'honneur d'en préſenter ſouvent au Roi; mais le Curé ne chante pas mieux que ſon Vicaire, & pendant ce tems-là, mon Château de Chinchilla tombe en ruine faute de réparations.

Il ne faut déſeſpérer de rien, dis-je alors au Capitaine. Vous n'ignorez pas que les graces de la Cour ſe font ordinairement un peu attendre. Vous êtes peut-être à la veille de voir payer avec uſure vos peines & vos travaux. Je ne dois pas me flâter de cette eſpérance, répondit Don Annibal. Il n'y a pas trois jours que j'ai parlé à un des Sécrétaires du Miniſtre; & ſi j'en crois ſes diſcours, je n'ai qu'à me tenir gaillard. Hé, que vous a-t-il donc dit, repris-je, Seigneur Officier? Eſt-ce que l'état où vous êtes ne lui a pas paru digne d'une récompenſe? Vous en allez juger, repartit Chinchilla. Ce Sécrétaire m'a dit tout net: Seigneur Gentil-

homme, ne vantez pas tant votre zèle & votre fidélité ; vous n'avez fait que votre devoir en vous exposant aux périls pour votre patrie. La seule gloire qui est attachée aux belles actions les paye assez, & doit suffire, principalement à un Espagnol. Il faut donc vous détromper, si vous regardez comme une dette la gratification que vous sollicitez ; si on vous l'accorde, vous devrez uniquement cette grace à la bonté du Roi, qui veut bien se croire redevable à ceux de ses Sujets qui ont bien servi l'Etat. Vous voyez par-là, poursuivit le Capitaine, que j'en dois encore de reste, & que j'ai bien la mine de m'en retourner comme je suis venu.

On s'intéresse pour un brave homme qu'on voit souffrir. Je l'exhortai à tenir bon : je m'offris à lui mettre au net gratuitement ses Placets. J'allai même jusqu'à lui ouvrir ma bourse, & à le conjurer de prendre tout l'argent qu'il voudroit. Mais il n'étoit pas de ces gens qui ne se le font pas dire deux fois dans une pareille occasion. Tout au contraire, se montrant très-délicat là-dessus, il me remercia fiérement de ma bonne volonté. Ensuite, il me dit que pour n'être à charge à personne, il s'étoit accoutumé peu

à peu à vivre avec tant de sobriété, que le moindre aliment suffisoit pour sa subsistance. Ce qui n'étoit que trop véritable. Il ne vivoit que de ciboules & d'oignons. Aussi n'avoit-il que la peau & les os. Pour n'avoir aucun témoin de ses mauvais repas, il s'enfermoit ordinairement dans sa chambre pour les faire. J'obtins pourtant de lui, à force de prieres, que nous dinerions & souperions ensemble. Et trompant sa fierté par une ingénieuse compassion, je me fis aporter beaucoup plus de viande & de vin qu'il n'en falloit pour moi. Je l'excitai à boire & à manger. Il voulut d'abord faire des façons; mais enfin il se rendit à mes instances. Après quoi devenant insensiblement plus hardi, il m'aida de lui-même à rendre mon plat net, & à vuider ma bouteille.

Lorsqu'il eût bû quatre ou cinq coups, & reconcilié son estomac avec une bonne nourriture: En vérité, me dit-il d'un air guay, vous êtes bien séduisant, Seigneur Gil Blas, vous me faites faire tout ce qu'il vous plaît. Vous avez des manieres engageantes, & qui m'ôtent jusqu'à la crainte d'abuser de votre humeur bienfaisante. Mon Capitaine me parut alors si

ſi défait de ſa honte, que ſi j'euſſe voulu ſaiſir ce moment-là pour le preſſer encore d'accepter ma bourſe, je crois qu'il ne l'auroit pas refuſée. Je ne le remis point à cette épreuve. Je me contentai de l'avoir fait mon Commenſal, & de prendre la peine, non-ſeulement d'écrire ſes placets, mais de les compoſer même avec lui. A force d'avoir mis des homélies au net, j'avois apris à tourner une phraſe. J'étois devenu une eſpéce d'Auteur. Le vieil Officier de ſon côté ſe piquoit de ſçavoir bien coucher par écrit : de ſorte que travaillant tous deux par émulation, nous faiſions des morceaux d'éloquence dignes des plus célébres Régens de Salamanque. Mais nous avions beau l'un & l'autre épuiſer notre eſprit à ſemer des fleurs de Rhétorique dans ces Placets, c'étoit, comme on dit, ſemer ſur le ſable. Quelque tour que nous priſſions pour faire valoir les ſervices de Don Annibal, la Cour n'y avoit aucun égard. Ce qui n'engageoit pas ce vieil invalide à faire l'éloge des Officiers qui ſe ruinent à la guerre. Dans ſa mauvaiſe humeur il maudiſſoit ſon étoile, & donnoit au Diable, Naples, la Lombardie & les Païs-Bas.

Pour surcroît de mortification, il arriva un jour qu'à sa barbe un Poëte produit par le Duc d'Albe, ayant recité devant le Roi un Sonnet sur la naissance d'une Infante, fut gratifié d'une pension de cinq cens ducats. Je crois que le Capitaine mutilé en seroit devenu fou, si je n'eusse pris soin de lui remettre l'esprit. Qu'avez-vous, lui dis-je, en le voyant hors de lui-même? Il n'y a rien là-dedans qui doive vous révolter. Depuis un tems immémorial, les Poëtes ne sont-ils pas en possession de rendre les Princes tributaires de leurs Muses? Il n'est point de tête couronnée qui n'ait quelques-uns de ces Messieurs pour Pensionnaires. Et entre nous ces sortes de Pensions étant rarement ignorées de l'avenir, consacrent la libéralité des Rois; au lieu que les autres qu'ils font sont souvent en pure perte pour leur renommée. Combien Auguste a-t-il donné de récompenses? Combien a-t-il fait de pensions dont nous n'avons aucune connoissance? mais la postérité la plus reculée sçaura, comme nous, que Virgile a reçu de cet Empereur plus de deux cens mille écus de bienfaits.

Quelque chose que je pusse dire à

Don Annibal, le fruit du Sonnet lui demeura ſur l'eſtomac comme un plomb, & ne pouvant le digérer, il ſe réſolut à tout abandonner. Il voulut néanmoins auparavant, pour jouer de ſon reſte, préſenter encore un placet au Duc de Lerme. Nous allâmes pour cet effet tous deux chez ce premier Miniſtre ; nous y rencontrâmes un jeune homme, qui, après avoir ſalué le Capitaine, lui dit d'un air affectueux : Mon cher & ancien Maître, eſt-ce vous que je vois ? Quelle affaire vous améne chez Monſeigneur ? Si vous avez beſoin d'une perſonne qui ait du crédit ne m'épargnez pas. Je vous offre mes ſervices. Comment donc, Pédrille, lui répondit l'Officier, à vous entendre il ſemble que vous occupiez quelque poſte important dans cette maiſon. Du moins, repliqua le jeune homme, y ai-je aſſez de pouvoir pour faire plaiſir à un honnête *Hidalgo* comme vous. Cela étant, reprit le Capitaine avec un ſouris, j'ai recours à votre protection. Je vous l'accorde, repartit Pedrille : Vous n'avez qu'à m'apprendre de quoi il eſt queſtion, & je promets de vous faire tirer pied ou aîle du premier Miniſtre.

Nous n'eûmes pas si-tôt mis au fait ce Garçon si plein de bonne volonté, qu'il demanda où demeuroit Don Annibal. Puis nous ayant assuré que nous aurions de ses nouvelles le jour suivant, il disparut sans nous instruire de ce qu' il prétendoit faire, ni même nous dire s'il étoit Domestique du Duc de Lerme. Je fus curieux de sçavoir ce que c'étoit que ce Pédrille qui me paroissoit si éveillé. C'est, me dit le Capitaine, un garçon qui me servoit il y a quelques années, & qui me voyant dans l'indigence, m'y laissa pour aller chercher une meilleure condition. Je ne lui sçais pas mauvais gré de cela. Il est fort naturel de changer pour être mieux. C'est un drôle qui ne manque pas d'esprit, & qui est intriguant comme tous les diables. Mais malgré tout son sçavoir faire, je ne compte pas beaucoup sur le zèle qu'il vient de témoigner pour moi. Peut-être, lui dis-je, ne vous sera-t-il pas inutile. S'il apartenoit, par exemple, à quelqu'un des principaux Officiers du Duc, il pourroit vous rendre service. Vous n'ignorez pas que tout se fait par brigue & par cabale chez les Grands, qu'ils ont des domestiques fa-

voris qui les gouvernent, & que ceux-ci à leur tour ſont gouvernés par leurs Valets.

Le lendemain dans la matinée, nous vîmes arriver Pédrille à notre hôtel. Meſſieurs, nous dit-il, ſi je ne m'expliquai pas hier ſur les moyens que j'avois de ſervir le Capitaine Chinchilla, c'eſt que nous n'étions pas dans un endroit qui me permît de vous faire une pareille confidence. De plus j'étois bien aiſe de ſonder le gué avant que de m'ouvrir à vous. Sçachez donc que je ſuis le Laquais de confiance du Seigneur Don Rodrigue de Calderone, premier Sécretaire du Duc de Lerme. Mon Maître qui eſt fort galant, va preſque tous les ſoirs ſouper avec un Roſſignol d'Arragon qu'il tient en cage dans le quartier de la Cour. C'eſt une jeune fille d'Albarazin, des plus jolies. Elle a de l'eſprit & chante à ravir; auſſi ſe nomme-t-elle la Senora Sirena. Comme je lui porte tous les matins un billet doux, je viens de la voir. Je lui ai propoſé de faire paſſer le Seigneur Don Annibal pour ſon Oncle, & d'engager par cette ſupoſition ſon Galant à le protéger. Elle veut bien entreprendre cette affaire. Outre le petit profit

qu'elle y envifage, elle fera charmée qu'on la croye niéce d'un brave Gentilhomme.

Le Seigneur de Chinchilla fit la grimace à ce difcours. Il témoigna de la répugnance à fe rendre complice d'une efpiéglerie, & encore plus à fouffrir qu'une aventuriére le deshonorât en fe difant de fa famille. Il n'en étoit pas feulement bleffé par raport à lui, il voyoit, pour ainfi dire, là-dedans une ignominie rétroactive pour fes Ayeux. Cette délicateffe parut hors de faifon à Pédrille, qui en fut choqué. Vous moquez-vous, s'écria-t-il, de le prendre fur ce ton-là? Voilà comme vous êtes faits, vous autres Nobles à Chaumiéres, vous avez une vanité ridicule. Seigneur Cavalier, pourfuivit-il, en m'adreffant la parole, n'admirez-vous pas les fcrupules qu'il fe fait? Vive Dieu! C'eft bien à la Cour qu'il y faut regarder de fi près! Sous quelque vilaine forme que la fortune s'y prefente, on ne la laiffe point échaper.

J'aplaudis à ce que dit Pédrille, & nous haranguâmes fi bien tous deux le Capitaine, que nous le fimes malgré lui devenir Oncle de Siréna. Quand nous eûmes gagné cela fur fon orgueil, ce qui

ne nous fut pas aiſé, nous nous mîmes tous trois à faire pour le Miniſtre un nouveau placet qui fut revû, augmenté & corrigé. Je l'écrivis enſuite proprement, & Pédrille le porta à l'Aragonoiſe, qui dès le même ſoir en chargea le Seigneur Don Rodrigue, à qui elle parla de façon que ce Sécrétaire la croyant véritablement Niéce du Capitaine, promit de s'employer pour lui. Peu de jours après nous vîmes l'effet de cette manœuvre. Pédrille revint à notre Hôtel d'un air triomphant : Bonne nouvelle, dit-il à Chinchilla. Le Roi fera une diſtribution de Commanderies, de bénéfices & de penſions, où vous ne ſerez pas oublié ; c'eſt de quoi je ſuis chargé de vous aſſurer. Mais j'ai ordre de vous demander en même-tems quel préſent vous prétendez faire à Siréna. Pour moi, je vous déclare que je ne veux rien. Je préfére à tout l'or du monde le plaiſir d'avoir contribué à améliorer la fortune de mon ancien Maître. Il n'en eſt pas de même de notre Nymphe d'Albazarin. Elle eſt un peu Juive, lorſqu'il s'agit d'obliger le prochain. Elle a ce petit défaut-là. Elle prendroit l'argent de ſon propre Pere, jugez ſi elle refuſera celui d'un Oncle ſupoſé.

Elle n'a qu'à dire ce qu'elle exige de moi, répondit Don Annibal. Si elle veut tous les ans le tiers de la pension que j'obtiendrai, je le lui promets, & cela doit lui suffire, quand il s'agiroit de tous les revenus de sa Majesté Catholique. Je me fierois bien à votre parole, moi, repliqua le Mercure de Don Rodrigue, je sçai bien qu'elle vaut le jeu; mais vous avez affaire à une petite personne naturellement fort défiante. D'ailleurs, elle aimera beaucoup mieux que vous lui donniez une fois pour toutes, les deux tiers d'avance en argent comptant. Eh, où diable veut-elle que je les prenne, interrompit brusquement l'Officier? Me croit-elle un Contador Mayor. Il faut que vous ne l'ayez pas instruite de ma situation. Pardonnez-moi, repartit Pedrille. Elle sçait bien que vous êtes plus gueux que Job. Après ce que je lui ai dit, elle ne sçauroit l'ignorer. Mais ne vous mettez pas en peine, je suis un homme fertile en expédiens. Je connois un vieux coquin d'Oydor qui se plaît à prêter ses especes à dix pour cent. Vous lui ferez pardevant Notaire un transport avec garantie de la premiere année de votre pension, pour pareille somme que vous reconnoîtrez

avoir

avoir reçue de lui, & que vous toucherez en effet, à l'intérêt près. A l'égard de la garantie, le prêteur se contentera de votre Château de Chinchilla tel qu'il est. Vous n'aurez point de dispute là-dessus.

Le Capitaine protesta qu'il accepteroit ces conditions, s'il étoit assez heureux pour avoir quelque part aux graces qui seroient distribuées le lendemain. Ce qui ne manqua pas d'arriver. Il fut gratifié d'une pension de trois cens pistoles sur une Commanderie. Aussi-tôt qu'il eût apris cette nouvelle, il donna toutes les sûretés qu'on exigea de lui, fit ses petites affaires, & s'en retourna dans la Castille nouvelle, avec quelques pistoles de reste.



CHAPITRE XIII.

Gil Blas rencontre à la Cour son cher ami Fabrice, Grande joie de part & d'autre. Où ils allérent tous deux, & de la curieuse conversation qu'ils eurent ensemble.

JE m'étois fait une habitude d'aller tous les matins chez le Roi, où je passois deux ou trois heures entiéres à voir entrer & sortir les Grands qui me paroissoient là sans cet éclat dont ils sont ailleurs environnés.

Un jour que je me promenois & me carrois dans les apartemens, y faisant comme beaucoup d'autres, une assez sotte figure, j'aperçus Fabrice que j'avois laissé à Valladolid au service d'un Administrateur d'Hôpital. Ce qui m'étonna, c'est qu'il s'entretenoit familiérement avec le Duc de Medina Sidonia & le Marquis de Ste-Croix. Ces deux Seigneurs, à ce qu'il me sembloit, prenoient plaisir à l'entendre. Avecce la il étoit aussi proprement vêtu qu'un noble Cavalier.

Ne me tromperois-je point, disois-je en moi-même ? Est-ce bien là le fils du Barbier Nugnez ? C'est peut-être quelque jeune Courtisan qui lui ressemble. Je ne demeurai pas long-tems dans le doute. Les Seigneurs s'en allérent. J'abordai Fabrice. Il me reconnut dans le moment, me prit par la main, & après m'avoir fait percer la foule avec lui pour sortir des apartemens : mon cher Gil Blas, me dit-il en m'embrassant, je suis ravi de te revoir. Que fais-tu à Madrid ? es-tu encore en condition ? as-tu quelque charge à la Cour ? Dans quel état sont tes affaires ? Rends-moi compte de tout ce qui t'est arrivé depuis ton départ précipité de Valladolid. Tu me demandes bien des choses à la fois, lui répondis-je, & nous ne sommes pas dans un lieu propre à conter des aventures. Tu as raison, reprit-il, nous serons mieux chez moi. Viens, je vais t'y mener. Ce n'est pas loin d'ici. Je suis libre, agréablement logé, parfaitement bien dans mes meubles, je vis content & suis heureux, puisque je crois l'être.

J'acceptai le parti, & me laissai entraîner par Fabrice qui me fit arrêter devant une maison de belle aparence, où il me

dit qu'il demeuroit. Nous traversâmes une cour, où il y avoit d'un côté un grand escalier qui conduisoit à des apartemens superbes, & de l'autre, une petite montée aussi obscure qu'étroite, par où nous montâmes au logement qui m'avoit été vanté. Il consistoit en une seule chambre, de laquelle mon ingénieux ami s'en étoit fait quatre séparées par des cloisons de sapin. La premiere servoit d'Antichambre à la seconde où il couchoit : Il faisoit son cabinet de la troisiéme, & sa cuisine de la derniere. La chambre & l'antichambre étoient tapissées de cartes Géographiques, de Thèses de Philosophie, & les meubles répondoient à la tapisserie. C'étoit un grand lit de brocard tout usé, de vieilles chaises de serge jaune, garnies d'une frange de soye de Grenade de la même couleur, une table à pied doré, couverte d'un cuir qui paroissoit avoir été rouge, & bordée d'une crépine de faux or, devenu noir par le laps de tems, avec une armoire d'ébéne ornée de figures grossiérement sculptées. Il avoit pour bureau dans son cabinet une petite table, & sa Bibliotheque étoit composée de quelques livres avec plusieurs liasses de papiers qu'on voyoit sur

des ais disposés par étages le long du mur. Sa cuisine qui ne déparoit pas le reste contenoit de la poterie & d'autres ustensiles nécessaires.

Fabrice, après m'avoir donné le loisir de considérer son apartement, me dit ; Que pense-tu de mon ménage & de mon logement ? n'en es-tu pas enchanté ? Oui, ma foi, lui répondis-je en soûriant ; il faut que tu ne fasses pas mal tes affaires à Madrid, pour y être si bien nipé. Tu as sans doute quelque commission ? Le Ciel m'en préserve, repliqua-t-il. Le parti que j'ai pris est au-dessus de tous les emplois. Un homme de distinction, à qui cet hôtel apartient, m'y a donné une chambre dont j'ai fait quatre piéces que j'ai meublées comme tu vois. Je ne m'occupe que de choses qui me font plaisir, & je ne sens pas la nécessité. Parles-moi plus clairement, interrompis-je, tu irrite l'envie que j'ai d'aprendre ce que tu sçais. Hé bien, me dit-il, je vais te contenter. Je suis devenu Auteur. Je me suis jetté dans le bel esprit. J'écris en vers & en prose. Je suis au poil & à la plume.

Toi, favori d'Apollon, m'écriai-je en riant ! Voilà ce que je n'aurois jamais de-

viné. Je ſerois moins ſurpris de te voir toute autre choſe. Quels charmes as-tu donc pû trouver dans la condition des Poëtes ? Il me ſemble que ces gens-là ſont mépriſés dans la vie civile, & qu'ils n'ont pas un ordinaire réglé. Hé fi, s'écria-t-il à ſon tour. Tu me parles de ces miſérables Auteurs, dont les Ouvrages ſont le rebut des Libraires & des Comédiens. Faut-il s'étonner ſi l'on n'eſtime pas de ſemblables Ecrivains ? Mais les bons, mon ami, ſont ſur un meilleur pied dans le monde. Et je puis dire, ſans vanité, que je ſuis du nombre de ceux-ci. Je n'en doute pas, lui dis-je, tu es un garçon plein d'eſprit. Ce que tu compoſes ne doit pas être mauvais. Je ne ſuis en peine que de ſçavoir comment la rage d'écrire a pû te prendre, cela me paroît digne de ma curioſité.

Ton étonnement eſt juſte, reprit Nugnez. J'étois ſi content de mon état chez le Seigneur Manuel Ordonnez, que je n'en ſouhaitois pas d'autre. Mais mon génie s'élevant peu à peu comme celui de Plaute au-deſſus de la ſervitude, je compoſai une Comédie que je fis repréſenter par des Comédiens qui jouoient à Valladolid. Quoiqu'elle ne valût pas le diable,

elle eut un fort grand ſuccès. Je jugeai par-là que le Public étoit une bonne vache à lait qui ſe laiſſoit aiſément traire. Cette réflexion, & la fureur de faire de nouvelles Piéces, me détachérent de l'Hôpital. L'amour de la poëſie m'ôta celui des richeſſes. Je réſolus de me rendre à Madrid comme au centre des beaux Eſprits pour y former mon goût. Je demandai mon congé à l'Adminiſtrateur, qui ne me le donna qu'à regret, tant il avoit d'affection pour moi. Fabrice, me dit-il, pourquoi veux-tu me quitter, t'aurois-je donné, ſans y penſer, quelque ſujet de mécontentement? Non, lui répondis-je, Seigneur. Vous êtes le meilleur de tous les Maîtres, & je ſuis pénétré de vos bontés : mais vous ſçavez qu'il faut ſuivre ſon étoile. Je me ſens né pour éterniſer mon nom par des Ouvrages d'eſprit. Quelle folie, me repliqua ce bon Bourgeois! Tu as déja pris racine à l'Hôpital; tu es du bois dont on fait les Economes, & quelquefois même les Adminiſtrateurs. Tu veux quitter le ſolide pour t'occuper de fadaiſes. Tanpis pour toi, mon enfant.

L'Adminiſtrateur voyant qu'il combattoit inutilement mon deſſein, me paya

mes gages, & me fit présent d'une cinquantaine de Ducats, pour reconnoître mes services. De maniere qu'avec cela, & ce que je pouvois avoir grapillé dans les petites commissions dont on avoit chargé mon intégrité, je fus en état en arrivant à Madrid de me mettre proprement. Ce que je ne manquai pas de faire, quoique les Ecrivains de notre Nation ne se piquent guere de propreté. Je connus bientôt *Lope de Vega Carpio*, *Miguel Cervantez de Saavedra*, & les autres fameux Auteurs; mais préférablement à ces grands hommes, je choisis pour mon Précepteur un jeune Bachelier Cordouan, l'incomparable *Don Louis de Gongora*, le plus beau génie que l'Espagne ait jamais produit. Il ne veut pas que ses ouvrages soient imprimés de son vivant, il se contente de les lire à ses amis. Ce qu'il y a de particulier, c'est que la nature l'a doué du rare talent de réussir dans toutes sortes de Poësies. Il excelle principalement dans les Piéces satyriques. Voilà son fort. Ce n'est pas comme Lucilius, un fleuve bourbeux qui entraîne avec lui beaucoup de limon; c'est le Tage qui roule des eaux pures sur un sable d'or.

Tu me fais, dis-je à Fabrice, un beau portrait de ce Bachelier, & je ne doute pas qu'un perſonnage de ce mérite n'ait bien des envieux. Tous les Auteurs, répondit-il, tant bons que mauvais, ſe déchaînent contre lui. Il aime l'enflûre, dit l'un, les pointes, les métaphores & les tranſpoſitions. Ses vers, dit un autre, ont l'obſcurité de ceux que les Prêtres Saliens chantoient dans leurs Proceſſions, & que perſonne n'entendoit. Il y en a même qui lui reprochent de faire tantôt des Sonnets, ou des Romances, tantôt des Comédies, des Dixains & des Létrilles comme s'il avoit follement entrepris d'effacer les meilleurs Ecrivains dans tous les genres ; mais tous ces traits de jalouſie ne font que s'émouſſer contre une Muſe chérie des Grands & de la multitude.

C'eſt donc ſous un ſi habile Maître que j'ai fait mon aprentiſſage ; & j'oſe dire ſans vanité qu'il y paroît. J'ai ſi bien pris ſon eſprit, que je compoſe déja des morceaux abſtraits qu'il avoueroit. Je vais à ſon exemple débiter ma marchandiſe dans les grandes Maiſons, où l'on me reçoit à merveille, & où j'ai affaire à des Gens qui ne ſont pas fort

difficiles. Il eſt vrai que j'ai le débit ſéduiſant. Ce qui ne nuit pas à mes compoſitions. Enfin, je ſuis aimé de pluſieurs Seigneurs ; & je vis ſur-tout avec le Duc de Medina Sidonia, comme Horace vivoit avec Mécénas. Voilà, pourſuivit Fabrice, de quelle maniere j'ai été métamorphoſé en Auteur. Je n'ai plus rien à te conter. C'eſt à toi, Gil Blas, à chanter tes exploits.

Alors je pris la parole, & ſuprimant toute circonſtance indifférente, je lui fis le détail qu'il demandoit. Après cela, il fut queſtion de dîner. Il tira de ſon armoire d'ébène des ſerviettes, du pain, un reſte d'épaule de mouton rôti, une bouteille d'excellent vin, & nous nous mîmes à table avec toute la gayeté de deux amis qui ſe rencontrent après une longue ſéparation. Tu vois, me dit-il, ma vie libre & indépendante. Si je voulois ſuivre l'exemple de mes confreres, j'irois tous les jours manger chez les perſonnes de qualité ; mais outre que l'amour du travail me retient ſouvent au logis, je ſuis un nouvel Ariſtipe. Je m'accommode également du grand monde & de la retraite, de l'abondance & de la frugalité.

Nous trouvâmes le vin ſi bon, qu'il fallut tirer de l'Armoire une ſeconde bouteille. Entre la poire & le fromage, je lui témoignai que je ſerois bien aiſe de voir quelqu'une de ſes productions. Auſſi-tôt il chercha parmi ſes papiers un Sonnet qu'il me lut d'un air emphatique. Néanmoins malgré le charme de la lecture, je trouvai l'ouvrage ſi obſcur, que je n'y compris rien du tout. Il s'en aperçut. Ce Sonnet, me dit-il, ne te paroît pas fort clair, n'eſt-ce pas? Je lui avouai que j'aurois voulu un peu plus de netteté. Il ſe mit à rire à mes dépens. Si ce Sonnet, reprit-il, n'eſt guére intelligible, tant mieux, mon ami. Les Sonnets, les Odes, & les autres Ouvrages qui veulent du ſublime, ne s'accommodent pas du ſimple & du naturel. C'eſt l'obſcurité qui en fait tout le mérite. Il ſuffit que le Poëte croye s'y entendre. Tu te moques de moi, interrompis-je, il faut du bon ſens & de la clarté dans toutes les Poëſies, de quelque nature qu'elles ſoient. Et ſi ton incomparable Gongora n'écrit pas plus clairement que toi, je t'avoue que j'en rabats bien; c'eſt un Poëte qui ne peut tout au plus tromper

que ſon ſiécle. Voyons préſentement de ta proſe.

Nunez me fit voir une Préface qu'il prétendoit, diſoit-il, mettre à la tête d'un Recueil de Comédies qu'il avoit ſous la preſſe. Enſuite il me demanda ce que j'en penſois. Je ne ſuis pas, lui dis-je, plus ſatisfait de ta proſe que de tes Vers. Ton Sonnet n'eſt qu'un pompeux galimathias; & il y a dans ta Préface des expreſſions trop recherchées, des mots qui ne ſont point marqués au coin du Public, des phraſes entortillées, pour ainſi dire. En un mot, ton ſtyle eſt ſingulier. Les Livres de nos bons & anciens Auteurs ne ſont pas écrits comme cela. Pauvre ignorant, s'écria Fabrice! Tu ne ſçais pas que tout *Proſateur* qui aſpire aujourd'hui à la réputation d'une plume délicate, affecte cette ſingularité de ſtyle, ces expreſſions détournées qui te choquent. Nous ſommes cinq ou ſix Novateurs hardis qui avons entrepris de changer la langue du blanc au noir; & nous en viendrons à bout, s'il plaît à Dieu, en dépit de Lope de Vega, de Solis, de Cervantez, & de tous les autres beaux Eſprits qui nous chicanent ſur nos nouvel-

les façons de parler. Nous sommes secondés par un nombre de Partisans de distinction ; nous avons dans notre cabale jusqu'à des Théologiens.

Après tout, continua-t-il, notre dessein est louable ; & le préjugé à part, nous valons mieux que ces Ecrivains naturels qui parlent comme le commun des hommes. Je ne sçais pas pourquoi il y a tant d'honnêtes gens qui les estiment. Cela étoit fort bon à Athénes & à Rome, où tout le monde étoit confondu ; & c'est pourquoi Socrate dit à Alcibiade que le Peuple est un excellent Maître de Langue. Mais à Madrid nous avons un bon & un mauvais usage ; & nos Courtisans s'expriment autrement que nos Bourgeois. Tu peux m'en croire enfin, notre stile nouveau l'emporte sur celui de nos Antagonistes. Je veux par un trait te faire sentir la différence qu'il y a de la gentillesse de notre diction à la platitude de la leur. Ils diroient, par exemple, tout uniment : *Les intermédes* embellissent *une Comédie*. Et nous, nous disons plus joliment : *Les intermédes* font beauté *dans une Comédie*. Remarque bien ce *font beauté*. En sens-tu tout le brillant, toute la délicatesse, tout le mignon ?

J'interrompis mon Novateur par un éclat de rire ; va ,Fabrice , lui dis-je, tu es un original avec ton langage précieux. Et toi , me répondit-il , tu n'es qu'une bête avec ton ſtyle naturel. *Allez*, pourſuivit-il , en m'apliquant ces paroles de l'Archevêque de Grenade , *allez trouver mon Treſorier. Qu'il vous compte cent ducats , & que le Ciel vous conduiſe avec cette ſomme. Adieu , Monſieur Gil , je vous ſouhaite un peu plus de goût.* Je renouvellai mes ris à cette ſaillie, & Fabrice me pardonnant d'avoir parlé avec irrévérence de ſes écrits , ne perdit rien de ſa belle humeur. Nous achevâmes de boire notre ſeconde bouteille ; après quoi nous nous levâmes de table tous deux aſſez bien conditionnés. Nous ſortîmes dans le deſſein de nous aller promener au Pardo ; mais en paſſant devant la porte d'un Marchand de liqueurs , il nous prit fantaiſie d'entrer chez lui.

Il y avoit ordinairement bonne compagnie dans cet endroit-là. Je vis dans deux ſales ſéparées des Cavaliers qui s'amuſoient différemment. Dans l'une, on jouoit à la Prime & aux échecs , & dans l'autre, dix à douze perſonnes étoient fort attentives à écouter deux beaux Eſ-

prits de profeſſion qui diſputoient. Nous n'eûmes pas beſoin de nous aprocher d'eux pour entendre qu'une propoſition de Métaphyſique faiſoit le ſujet de leur diſpute, car ils parloient avec tant de chaleur & d'emportement, qu'ils avoient l'air de deux poſſédés. Je m'imagine que ſi on leur eût mis ſous le nez l'anneau d'Eléazar, on auroit vû ſortir des Démons par leurs narrines. Hé, bon Dieu, dis-je à mon Compagnon! quelle vivacité, quels poulmons! Ces Diſputeurs étoient nés pour être des Crieurs publics. La plûpart des hommes ſont déplacés. Oui, vraiment, répondit-il, ces gens-ci ſont aparemment de la race de Novius, ce Banquier Romain, dont la voix s'élevoit au-deſſus du bruit des Charretiers. Mais, ajoûta-t-il, ce qui me dégoûteroit le plus de leurs diſcours, c'eſt qu'on en a les oreilles infructueuſement étourdies. Nous nous éloignâmes de ces Métaphyſiciens bruyans; & par-là, je fis avorter une migraine qui commençoit à me prendre. Nous allâmes nous placer dans un coin de l'autre Sale, d'où en buvant des liqueurs rafraîchiſſantes, nous nous mîmes à examiner les Cavaliers qui entroient & ceux qui ſortoient. Nunez les

connoiſſoit preſque tous. Vive-Dieu, s'écria-t-il, la diſpute de nos Philoſophes ne finira pas ſi-tôt. Voici des Troupes fraîches qui arrivent. Ces trois hommes qui entrent vont ſe mettre de la partie. Mais vois-tu ces deux originaux qui ſortent ? Ce petit perſonnage bazanné, ſec, & dont les cheveux plats & longs lui deſcendent par égale partion par devant & par derriére, s'apelle Don Julien de Villanuno. C'eſt un jeune Oydor qui tranche du petit-Maître. Nous allâmes un de mes amis & moi dîner chez lui l'autre jour. Nous le ſurprîmes dans une occupation aſſez ſinguliére : il ſe divertiſſoit dans ſon cabinet à jetter & à ſe faire aporter par un grand Lévrier les ſacs d'un Procès dont il eſt Raporteur, & que le chien déchiroit à belles dents. Ce Licentié qui l'accompagne, cette face rubiconde, ſe nomme Don Chérubin Tonto. C'eſt un Chanoine de l'Egliſe de Tolède, le plus imbécile mortel qu'il y ait au monde. Cependant à ſon air riant & ſpirituel, vous lui donneriez beaucoup d'eſprit. Il a des yeux brillans, avec un rire fin & malicieux. On diroit qu'il penſe très-finement. Lit-on devant lui un Ouvrage délicat, il l'écoute avec une

une attention que vous croyez pleine d'intelligence, & toutefois il n'y comprend rien. Il étoit du repas chez l'Oydor. On y dit mille jolies choses. Une infinité de bons mots. Don Chérubin ne parla pas; mais il aplaudissoit avec des grimaces & des démonstrations qui paroissoient supérieures aux saillies même qui nous échapoient.

Connois-tu, dis-je à Nunez, ces deux mal peignés, qui, les coudes apuyés sur une table, s'entretiennent tout bas dans ce coin, en se souflant au nez leurs haleines? Non, me répondit-il, ces visages-là me sont inconnus; mais selon toutes les aparences ce sont des Politiques de Caffés qui censurent le Gouvernement. Considére ce gentil Cavalier, qui sifle en se promenant dans cette sale, & en se soûtenant tantôt sur un pied, & tantôt sur un autre; c'est Don Augustin Moreto, un jeune Poëte qui n'est pas né sans talent, mais que les flâteurs & les ignorans ont rendu presque fou. L'homme que tu vois qu'il aborde est un de ses Confreres qui fait de la Prose rimée, & que Diane a aussi frapé.

Encore des Auteurs, s'écria-t-il, en me montrant deux hommes d'épée qui en-

troient. Il ſemble qu'ils ſe ſoient tous donné le mot pour venir ici paſſer en revue devant toi. Tu vois Don Bernard Deſſenguado, & Don Sébaſtien de Villa-Vicioſa. Le premier eſt un eſprit plein de fiel, un Auteur né ſous l'étoile de Saturne, un mortel malfaiſant qui ſe plaît à haïr tout le monde, & qui n'eſt aimé de perſonne. Pour Don Sébaſtien, c'eſt un garçon de bonne foi, un Auteur qui ne veut rien avoir ſur la conſcience. Il a depuis peu mis au Théâtre une Piéce qui a eu une réuſſite extraordinaire, & il l'a fait imprimer pour n'abuſer pas plus long-tems de l'eſtime du Public.

Le charitable Eléve de Gongora ſe préparoit à continuer de m'expliquer les figures du tableau changeant que nous avions devant les yeux, lorſqu'un Gentilhomme du Duc de Medina-Sidonia vint l'interrompre, en lui diſant : Seigneur Don Fabricio, je vous cherchois pour vous avertir que Monſieur le Duc voudroit bien vous parler. Il vous attend chez lui. Nunez qui ſçavoit qu'on ne peut ſatisfaire aſſez tôt un grand Seigneur qui ſouhaite quelque choſe, me quitta dans le moment même pour aller

trouver ſon Mécénas, me laiſſant fort étonné de l'avoir entendu traiter de Don, & de le voir ainſi devenu noble en dépit de Maître Chryſoſtome le Barbier ſon pere.

CHAPITRE XIV.

Fabrice place Gil Blas auprès du Comte Galiano, Seigneur Sicilien.

J'Avois trop d'envie de revoir Fabrice pour n'être pas chez lui le lendemain de grand matin. Je donne le bon jour, dis-je, en entrant, au Seigneur Don Fabricio, la fleur ou plutôt le champignon de la Nobleſſe Aſturienne. A ces paroles il ſe mit à rire. Tu as donc remarqué, s'écria-t-il, qu'on m'a traité de Don? Oui, mon Gentilhomme, lui répondis-je, & vous me permettrez de vous dire qu'hier en me contant votre métamorphoſe, vous oubliâtes le meilleur. D'accord, répliqua-t-il; mais, en vérité, ſi j'ai pris ce titre d'honneur, c'eſt moins pour contenter ma vanité, que pour m'accommoder à celle des autres. Tu connois les

Eſpagnols. Ils ne font aucun cas d'un honnête homme s'il a le malheur de manquer de bien & de naiſſance; je te dirai de plus, que je vois tant de gens, & Dieu ſçait quelles ſortes de gens, qui ſe font apeller Don François, Don Gabriel, Don Pedre, ou Don comme tu voudras, qu'il faut convenir que la Nobleſſe eſt une choſe bien commune, & qu'un Roturier qui a du mérite, lui fait honneur, quand il veut bien s'y aggréger.

Mais changeons de matiére, ajoûta-t-il; hier au ſoir au ſouper du Duc de Medina Sidonia, où ent'rautres Convives étoit le Comte Galiano, Grand Seigneur Sicilien, la converſation tomba ſur les effets ridicules de l'amour propre. Charmé d'avoir de quoi réjouir la Compagnie là-deſſus, je la régalai de l'hiſtoire des Homélies. Tu t'imagines bien qu'on en a ri, & qu'on en a donné de toutes les façons à ton Archevêque; ce qui n'a pas produit un mauvais effet pour toi, car on t'a plaint; & le Comte Galiano, après m'avoir fait force queſtions ſur ton chapitre, auxquelles tu peux croire que j'ai répondu comme il falloit, m'a chargé de te mener chez lui. J'allois te chercher tout à l'heure pour t'y conduire.

Il veut aparemment te propoſer d'être un de ſes Sécrétaires. Je ne te conſeille pas de rejetter ce parti. Tu ſeras parfaitement bien chez ce Seigneur. Il eſt riche & fait à Madrid une dépenſe d'Ambaſſadeur. On dit qu'il eſt venu à la Cour pour conférer avec le Duc de Lerme ſur des Biens Royaux que ce Miniſtre a deſſein d'aliéner en Sicile. Enfin le Comte Galiano, quoique Sicilien, paroît généreux, plein de droiture & de franchiſe. Tu ne ſçaurois mieux faire que de t'attacher à ce Seigneur-là. C'eſt lui probablement qui doit t'enrichir ſuivant ce qu'on t'a prédit à Grenade.

J'avois réſolu, dis-je à Nunez, de battre un peu le pavé, & de me donner du bon tems avant que de me remettre à ſervir; mais tu me parles du Comte Sicilien d'une maniére qui me fait changer de réſolution. Je voudrois déja être auprès de lui. Tu y ſeras bien-tôt, reprit-il, ou je ſuis fort trompé. Nous ſortîmes en même-tems tous deux pour aller chez le Comte qui occupoit la maiſon de Don Sanche d'Avila ſon ami, qui étoit alors à la campagne.

Nous trouvâmes dans la cour je ne ſçais combien de Pages & de Laquais qui por-

toient une livrée auſſi riche que galante, & dans l'anthichambre pluſieurs Ecuyers, Gentilhommes & autres Officiers. Ils avoient tous des habits magnifiques, mais avec cela des faces ſi baroques, que je crus voir une troupe de ſinges vêtus à l'Eſpagnole. Il faut avouer qu'il y a des mines d'hommes & de femme pour qui l'art ne peut rien.

On annonça Don Fabricio, qui fut introduit un moment après dans la chambre, où je le ſuivis. Le Comte en robe de chambre étoit aſſis ſur un ſopha, & prenoit ſon chocolat. Nous le ſaluâmes avec toutes les démonſtrations d'un profond reſpect, il nous fit de ſon côté une inclination de tête, accompagnée de regards ſi gracieux, que je me ſentis d'abord gagner l'ame. Effet admirable, & pourtant ordinaire, que fait ſur nous l'accueil favorable des Grands! Il faut qu'ils nous reçoivent bien mal quand ils nous déplaiſent.

Ce Seigneur, après avoir pris ſon chocolat, s'amuſa quelque-tems à badiner avec un gros Singe qu'il avoit auprès de lui qu'il appelloit Cupidon. Je ne ſçais pourquoi on avoit donné le nom de ce Dieu à cet animal, ſi ce n'eſt à cauſe qu'il



en avoit toute la malice ; car il ne lui ressembloit nullement d'ailleurs. Il ne laissoit pas, tel qu'il étoit, de faire les délices de son Maître, qui étoit si charmé de ses gentillesses, qu'il le tenoit sans cesse dans ses bras. Nunez & moi, quoique peu divertis des gambades du Singe, nous fimes semblant d'en être enchantés. Cela plût fort au Sicilien, qui suspendit le plaisir qu'il prenoit à ce passe-tems, pour me dire: mon ami, il ne tiendra qu'à vous d'être un de mes Sécretaires. Si le parti vous convient, je vous donnerai deux cens pistoles tous les ans : Il suffit que Don Fabricio vous présente & réponde de vous. Oui, Seigneur, s'écria Nunez, je suis plus hardi que Platon, qui n'osoit répondre d'un de ses amis qu'il envoyoit à Denis le Tyran. Je ne crains pas de m'attirer des reproches.

Je remerciai par une réverence le Poëte des Asturies de sa hardiesse obligeante. Puis m'adressant au Patron, je l'assurai de mon zèle & de ma fidélité. Ce Seigneur ne vit pas plûtôt que sa proposition m'étoit agréable, qu'il fit apeller son Intendant, à qui il parla tout bas. Ensuite il me dit : Gil Blas, je vous aprendrai tantôt à quoi je prétends vous employer

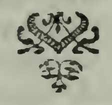
Vous n'avez, en attendant, qu'à ſuivre mon Homme d'Affaires. Il vient de recevoir des ordres qui vous regardent. J'obéis, laiſſant Fabrice avec le Comte & Cupidon.

L'Intendant qui étoit un Meſſinois des plus fins, me conduiſit à ſon apartement en m'accablant d'honnêtetés. Il envoya chercher le Tailleur qui avoit habillé toute la maiſon, & lui ordonna de me faire promptement un habit de la même magnificence que ceux des principaux Officiers. Le Tailleur prit ma meſure, & ſe retira. Pour votre logement, me dit le Meſſinois, je ſçais une chambre qui vous conviendra. Eh, avez-vous déjeuné, pourſuivit-il? Je répondis que non. Ah! pauvre garçon que vous êtes, reprit-il, que ne parlez-vous? Vous êtes ici dans une maiſon où il n'y a qu'à dire ce qu'on ſouhaite pour l'avoir; venez, je vais vous mener dans un endroit, où graces au Ciel, rien ne manque.

A ces mots, il me fit deſcendre à l'Office, où nous trouvâmes le Maître-d'Hôtel, qui étoit un Napolitain, qui valoit bien un Meſſinois. On pouvoit dire de lui & de l'Intendant: Jean danſe mieux que Pierre; Pierre danſe mieux que Jean.

Cet

Cet honnête Maître d'hôtel étoit avec cinq ou ſix de ſes amis qui s'empliſſoient de jambons, de langues de bœuf & d'autres viandes ſalées qui les obligeoient à boire coup ſur coup. Nous nous joignîmes à ces vivans & les aidâmes à feſſer les meilleurs vins de Monſieur le Comte. Pendant que ces choſes ſe paſſoient à l'Office, il s'en paſſoit d'autres à la cuiſine. Le Cuiſinier régaloit auſſi trois ou quatre Bourgeois de ſa connoiſſance, qui n'épargnoient pas plus que nous le vin, qui ſe rempliſſoient l'eſtomac de pâtés de Lapins & de Perdrix. Il n'y avoit pas juſqu'aux Marmitons qui ne ſe donnaſſent au cœur joye de tout ce qu'ils pouvoient eſcamoter. Je me crus dans une maiſon abandonnée au pillage. Cependant ce n'étoit rien que cela. Je ne voyois que des bagatelles, en comparaiſon de ce que je ne voyois pas.



CHAPITRE XV.

Des emplois que le Comte Galiano donna dans sa maison à Gil Blas.

JE sortis pour aller chercher mes hardes & les faire aporter à ma nouvelle demeure. Quand je revins, le Comte étoit à table avec plusieurs Seigneurs & le Poëte Nunez, lequel d'un air aisé se faisoit servir & se mêloit à la conversation. Je remarquai même qu'il ne disoit pas un mot qui ne fît plaisir à la Compagnie. Vive l'esprit! quand on en a, on fait bien tous les personnages qu'on veut.

Pour moi, je dînai avec les Officiers, qui furent traités à peu de chose près comme le Patron. Après le repas, je me retirai dans ma chambre, où je me mis à réfléchir sur ma condition: Hé bien! me dis-je, Gil Blas, te voilà donc auprès d'un Comte Sicilien dont tu ne connois pas le caractére. A juger sur les aparences, tu seras dans sa maison comme le poisson dans l'eau. Mais il ne faut jurer de rien, & tu dois te défier de ton étoile,

dont tu n'as que trop ſouvent éprouvé la malignité. Outre cela, tu ignores à quoi il te deſtine. Il a des Sécretaires & un Intendant : quels ſervices veut-il donc que tu lui rendes ? Aparemment qu'il a deſſein de te faire porter le Caducée. A la bonne heure. On ne ſçauroit être ſur un meilleur pied chez un Seigneur, pour faire ſon chemin en poſte. En rendant de plus honnêtes ſervices, on ne marche que pas à pas, & encore n'arrive-t-on pas toujours à ſon but.

Tandis que je faiſois de ſi belles réflexions, un Laquais vint me dire que tous les Cavaliers qui avoient dîné à l'Hôtel venoient de ſortir pour s'en retourner chez eux, & que Monſieur le Comte me demandoit. Je volai auſſi-tôt à ſon apartement, où je le trouvai couché ſur un ſopha, & prêt à faire la *ſieſte* avec ſon Singe qui étoit à côté de lui.

Aprochez, Gil Blas, me dit-il, prenez un ſiége & m'écoutez. Je fis ce qu'il m'ordonnoit, & il me parla dans ces termes, Don Fabricio m'a dit qu'entr'autres bonnes qualités, vous aviez celle de vous attacher à vos Maîtres, & que vous étiez un garçon plein d'intégrité. Ces deux choſes m'ont déterminé à vous propoſer d'ê-

tre à moi. J'ai besoin d'un Domestique affectionné qui épouse mes intérêts & mette toute son attention à conserver mon bien. Je suis riche, à la vérité, mais ma dépense va tous les ans fort au-de-là de mes revenus. Eh pourquoi ? C'est qu'on me vole, c'est qu'on me pille. Je suis dans ma maison, comme dans un bois rempli de voleurs. Je soupçonne mon Maître d'Hôtel & mon Intendant de s'entendre ensemble, & si je ne me trompe point, en voilà plus qu'il n'en faut pour me ruiner de fond en comble. Vous me direz que si je les crois fripons, je n'ai qu'à les chasser. Mais où en prendre d'autres qui soient pétris d'un meilleur limon ? Il faut donc que je me contente de les faire observer l'un & l'autre par un homme qui ait droit d'inspection sur leur conduite. C'est vous, Gil Blas, que je choisis pour remplir cette commission. Si vous vous en acquittez bien, soyez sûr que vous ne servirez pas un ingrat. J'aurai soin de vous établir en Sicile très-avantageusement.

Après m'avoir tenu ce discours, il me renvoya ; & dès le soir même devant tous les domestiques, je fus proclamé Surintendant de la Maison. Le Messi-

nois & le Napolitain n'en furent pas d'abord fort mortifiés, parce que je leur paroissois un gaillard de bonne composition, & qu'ils comptoient qu'en partageant avec moi le gâteau, ils iroient toujours leur train ; mais ils se trouvérent bien sots le jour suivant, lorsque je leur déclarai que j'étois un homme ennemi de toute malversation. Je demandai au Maître d'Hôtel un état des provisions. Je visitai la cave. Je pris connoissance de tout ce qu'il y avoit dans l'Office ; je veux dire de l'argenterie & du linge. Je les exhortai ensuite tous deux à ménager le bien du patron, à user d'épargne dans la dépense, & je finis mon exhortation en leur protestant que j'avertirois ce Seigneur de toutes les mauvaises manœuvres que je verrois faire chez lui.

Je n'en demeurai pas-là. Je voulus avoir un espion pour découvrir s'il y avoit de l'intelligence entr'eux. Je jettai les yeux sur un Marmiton, qui s'étant laissé gagner par mes promesses, me dit que je ne pouvois mieux m'adresser qu'à lui pour être instruit de tout ce qui se passoit au logis : Que le Maître d'Hôtel & l'Intendant étoient d'accord ensemble, & brûloient la chandelle par les

deux bouts : qu'ils détournoient tous les jours la moitié des viandes qu'on achetoit pour la maiſon : Que le Napolitain avoit ſoin d'une Dame qui demeuroit vis-à-vis le Collége de Saint Thomas, & que le Meſſinois en entretenoit une autre à la porte du Soleil : Que ces deux Meſſieurs faiſoient porter tous les matins chez leurs Nymphes toutes ſortes de proviſions : Que le Cuiſinier de ſon côté envoyoit de bons plats à une veuve qu'il connoiſſoit dans le voiſinage, & qu'en faveur des ſervices qu'il rendoit aux deux autres à qui il étoit tout dévoué, il diſpoſoit comme eux des vins de la cave : Enfin que ces trois Domeſtiques étoient cauſe qu'il ſe faiſoit une dépenſe horrible chez Monſieur le Comte. Si vous doutez de mon raport, ajoûta le Marmiton, donnez-vous la peine de vous trouver demain matin ſur les ſept heures auprès du Collége de S. Thomas, vous me verrez chargé d'une hotte qui changera votre doute en certitude. Tu es donc, lui dis-je, commiſſionnaire de ces galans pourvoyeurs ? Je ſuis, répondit il, employé par le Maître d'Hôtel, & un de mes camarades fait les meſſages de l'Intendant.

Ce raport me parut valoir la peine d'être vérifié. J'eus la curiosité le lendemain de me rendre à l'heure marquée auprès du Collége de Saint Thomas. Je n'attendis pas long-tems mon espion. Je le vis bien-tôt arriver avec une grande hotte, toute pleine de viande de Boucherie, de Volaille & de Gibier. Je fis l'inventaire des piéces, & j'en dressai sur mes tablettes un petit procès-verbal, que j'allai montrer à mon Maître après avoir dit au Fouille-au-pot, qu'il pouvoit comme à son ordinaire, s'acquitter de sa commission.

Le Seigneur Sicilien qui étoit fort vif de son naturel, voulut dans son premier mouvement chasser le Napolitain & le Messinois; mais après y avoir fait réflexion, il se contenta de se défaire du dernier, dont il me donna la place. Ainsi ma Charge de Sur-Intendant fut suprimée peu de tems après sa création, & franchement je n'y eus point de regret Ce n'étoit à proprement parler qu'un emploi honorable d'espion; qu'un poste qui n'avoit rien de solide. Au lieu qu'en devenant Monsieur l'Intendant, je me voyois Maître du coffre fort, & c'est-là le principal. C'est tou-

jours ce Domeſtique-là qui tient le premier rang dans une grande Maiſon, & il y a tant de petits bénéfices attachés à ſon adminiſtration, qu'il s'enrichiroit infailliblement, quand même il ſeroit honnête homme.

Mon Napolitain qui n'étoit pas au bout de ſes fineſſes, remarquant que j'avois un zèle brutal, & que je me mettois ſur le pied de voir tous les matins les viandes qu'il achetoit, & d'en tenir Regiſtre, ceſſa d'en détourner; mais le Bourreau continua d'en prendre la même quantité chaque jour. Par cette ruſe, augmentant le profit qu'il tiroit de la deſſerte de la table qui lui apartenoit de droit, il ſe mit en état d'envoyer du moins de la viande cuite à ſa Mignonne, s'il ne pouvoit plus lui en fournir de crue. Le Diable n'y perdoit rien; & le Comte n'étoit guére plus avancé d'avoir le Phénix des Intendans. L'abondance exceſſive que je vis alors régner dans les repas me fit deviner ce nouveau tour, & j'y mis bon ordre auſſi-tôt, en retranchant le ſuperflu de chaque ſervice. Ce que je fis toutefois avec tant de prudence, qu'on n'y aperçut point un air d'épargne. On eût dit que c'étoit tou-

ours la même profusion ; & néanmoins par cette œconomie, je ne laissai pas de diminuer considérablement la dépense. Voilà ce que le Patron demandoit. Il vouloit ménager sans paroître moins magnifique. Son avarice étoit subordonnée à son ostentation.

Je n'en demeurai point-là, je réformai un autre abus. Trouvant que le vin alloit bien vîte, je soupçonnai qu'il y avoit encore de la tricherie de ce côté-là. Effectivement, s'il y avoit, par exemple, douze Cavaliers à la table du Seigneur, il se buvoit cinquante, & quelquefois jusqu'à soixante bouteilles. Cela m'étonnoit. Je consultai là-dessus mon oracle : c'est-à-dire, mon Marmiton, avec qui j'avois des entretiens secrets, & qui me raportoit fidèlement tout ce qui se disoit & se faisoit dans la Cuisine, où il n'étoit suspect à personne. Il m'aprit que le dégât dont je me plaignois venoit d'une nouvelle ligue faite entre le Maître d'Hôtel, le Cuisinier, & les laquais qui versoient à boire ; que ceux-ci remportoient les bouteilles à demi pleines, qui se partageoient ensuite entre les Confédérés. Je parlai aux laquais. Je les menaçai

de les mettre à la porte, s'ils s'avisoient de récidiver; & il n'en fallut pas davantage pour les faire rentrer dans leur devoir. Mon Maître, que j'avois grand soin d'informer des moindres choses que je faisois pour son bien, me combloit de louanges, & prenoit de jour en jour plus d'affection pour moi. De mon côté, pour récompenser le Marmiton qui me rendoit de si bons offices, je le fis Aide de Cuisine. C'est ainsi que dans les bonnes Maisons, un fidèle domestique fait son chemin.

Le Napolitain enrageoit de me rencontrer par-tout; & ce qui le mortifioit cruellement, c'étoit les contradictions qu'il avoit à essuyer de ma part toutes les fois qu'il s'agissoit de me rendre ses comptes; car pour mieux lui rogner les ongles, je me donnois la peine d'aller dans les marchés pour sçavoir le prix des denrées. De sorte que je le voyois venir après cela; & comme il ne manquoit pas de vouloir ferrer la mule, je le relançois vigoureusement. J'étois bien persuadé qu'il me maudissoit cent fois le jour; mais le sujet de ses malédictions m'empêchoit de craindre qu'elles ne fussent exaucées. Je ne sçai comment il

pouvoit résister à mes persécutions & ne pas quitter le service du Seigneur Sicilien. Sans doute que malgré tout cela, il y trouvoit son compte.

Fabrice que je voyois de téms en téms, & à qui je contois toutes mes prouesses d'Intendant jusques alors inouies, étoit plus disposé à blâmer ma conduite qu'à l'aprouver. Dieu veuille, me dit-il un jour, qu'après tout ceci ton désintéressement soit bien récompensé ; mais entre nous, si tu n'étois pas si roide avec le Maître d'Hôtel, je crois que tu n'en ferois pas plus mal. Hé quoi ! lui répondis-je, ce voleur mettra effrontément dans un état de dépénse à dix pistoles un poisson qui ne lui en aura coûté que quatre, & tu veux que je lui passe cet article ? Pourquoi non, repliqua-t-il froidement ? Il n'a qu'à te donner la moitié du surplus, & il fera les choses dans les régles. Sur ma foi notre ami, continua-t'il en branlant la tête, pour un homme d'esprit, vous vous y prenez bien mal. Vous êtes un vrai gâte-maison ; & vous avez bien la mine de servir long-tems, puisque vous n'écorchez pas l'anguille pendant que vous la tenez. Aprenez que la fortune ressemble à ces coquettes

vives & légéres qui échapent aux Galans qui ne les brusquent pas.

Je ne fis que rire des discours de Nunez. Il en rit lui-même à son tour, & voulut me persuader qu'il ne me les avoit pas tenus sérieusement. Il avoit honte de m'avoir donné inutilement un mauvais conseil. Je demeurai ferme dans la résolution d'être toujours fidèle & zélé. Je ne me démentis point, & j'ose dire qu'en quatre mois par mon épargne je fis profit à mon maître de trois mille ducats pour le moins.

CHAPITRE XVI.

De l'accident qui arriva au Singe du Comte Galiano; du chagrin qu'en eut ce Seigneur. Comment Gil Blas tomba malade, & quelle fut la suite de sa maladie.

AU bout de ce tems-là, le repos qui régnoit à l'Hôtel fut étrangement troublé par un accident qui ne paroîtra qu'une bagatelle au Lecteur, & qui devint pourtant une chose fort sérieuse pour les Domestiques, & sur-tout pour

moi. Cupidon, ce Singe dont j'ai parlé, cet animal si chéri du Patron, en voulant un jour sauter d'une fenêtre à une autre, s'en acquitta si mal qu'il tomba dans la cour, & se démit une jambe. Le Comte ne sçut pas sitôt ce malheur, qu'il poussa des cris comme une femme; & dans l'excès de sa douleur s'en prenant à tous ses gens sans exception, peu s'en fallut qu'il ne fît maison nette. Il borna toutefois sa fureur à maudire notre négligence, & à nous apostropher sans ménager les termes. Il envoya chercher sur le champ les Chirurgiens de Madrid les plus habiles pour les fractures & dislocations des os. Ils visitérent la jambe du blessé, la lui remirent & la bandérent. Mais quoiqu'ils assurassent tous que ce n'étoit rien, cela n'empêcha pas que mon Maître ne retînt un d'entr'eux pour demeurer auprès de l'animal jusqu'à parfaite guérison.

J'aurois tort de passer sous silence les peines & les inquiétudes qu'eut le Seigneur Sicilien pendant tout ce tems-là. Croira-t-on bien que le jour il ne quittoit point son cher Cupidon. Il étoit present quand on le pansoit, & la nuit il se levoit deux ou trois fois pour le voir. Ce qu'il y avoit de plus fâcheux, c'est qu'il falloit

que tous les Domeſtiques, & moi principalement, nous fuſſions toujours ſur pied pour être prêt à courir où l'on jugeroit à propos de nous envoyer pour le ſervice du Singe. En un mot, nous n'eumes aucun repos dans l'Hôtel, juſqu'à ce que la maudite bête ne ſe reſſentant plus de ſa chûte, ſe remît à faire ſes bonds & ſes culebutes ordinaires. Après cela, refuſerons-nous d'ajoûter foi au raport de Suétone, lorſqu'il dit que Caligula aimoit tant ſon cheval, qu'il lui donna une maiſon richement meublée avec des Officiers pour le ſervir, qu'il en vouloit même faire un Conſul. Mon Patron n'étoit pas moins charmé de ſon Singe. Il en auroit volontiers fait un Corrégidor.

Ce qu'il y eut de malheureux pour moi, c'eſt que j'avois enchéri ſur tous les valets pour mieux faire ma Cour au Seigneur, & je m'étois donné de ſi grands mouvemens pour ſon Cupidon que j'en tombai malade. La fiévre me prit violemment, & mon mal devint tel que je perdis toute connoiſſance. J'ignore ce qu'on fit de moi pendant quinze jours que je fus entre la vie & la mort. Je ſçais ſeulement que ma jeuneſſe lutta ſi bien contre la fiévre, & peut-être contre les remedes qu'on me

donna, que je repris enfin mes ſens. Le premier uſage que j'en fis, fut de m'apercevoir que j'étois dans une autre chambre que la mienne. Je voulus ſçavoir pourquoi. Je le demandai à une vieille femme qui me gardoit; mais elle me répondit qu'il ne falloit pas que je parlaſſe : que le Médecin l'avoit expreſſément défendu. Quand on ſe porte bien, on ſe mocque ordinairement de ces Docteurs; eſt-on malade, on ſe ſoumet docilement à leurs Ordonnances.

Je pris donc le parti de me taire, quelque envie que j'euſſe de m'entretenir avec ma Garde. Je faiſois des réflexions là-deſſus, lorſqu'il entra deux manieres de Petits-Maîtres fort leſtes. Ils avoient des habits de velours avec de très-beau linge garni de dentelles. Je m'imaginai que c'étoit des Seigneurs amis de mon Maître, leſquels par conſidération pour lui me venoient voir. Dans cette penſée je fis un effort pour me mettre à mon ſéant, & j'ôtai par reſpect mon bonnet; mais ma Garde me recoucha tout de mon long, en me diſant que ces Seigneurs étoient mon Médecin & mon Apotiquaire.

Le Docteur s'aprocha de moi, me tâta le poulx, obſerva mon viſage, & remar-

quant tous les signes d'une prochaine guérison, il prit un air de triomphe, comme s'il y eût mis beaucoup du sien, & dit qu'il ne falloit plus qu'une Médecine pour achever son ouvrage. Qu'après cela, il pouvoit se vanter d'avoir fait une belle cure. Quand il eut parlé de cette sorte, il fit écrire par l'Apotiquaire une ordonnance qu'il lui dicta en se regardant dans un miroir, en rajustant ses cheveux, & en faisant des grimaces dont je ne pouvois m'empêcher de rire, malgré l'état où j'étois. Ensuite il me salua de la tête fort cavaliérement, & sortit plus occupé de sa figure, que des drogues qu'il avoit ordonnées.

Après son départ, l'Apotiquaire qui n'étoit pas venu chez moi pour rien, se prépara, on juge bien à quoi faire. Soit qu'il craignît que la vieille ne s'en acquittât pas adroitement, soit pour mieux faire valoir la marchandise, il voulut operer lui-même; mais avec toute son adresse je ne sçais comment cela se fit, l'opération fut à peine achevée, que rendant à l'Opérant ce qu'il m'avoit donné, je mis son habit de velours dans un bel état. Il regarda cet accident comme un malheur attaché à la Pharmacie. Il prit une serviette

serviette, s'essuya sans dire un mot, & s'en alla bien résolu de me faire payer le dégraisseur, à qui sans doute il fut obligé d'envoyer son habit.

Il revint le lendemain matin, vêtu plus modestement, quoiqu'il n'eût rien à risquer ce jour-là, m'aporter la médecine que le Docteur avoit ordonnée la veille. Outre que je me sentois mieux de moment en moment, j'avois tant d'aversion depuis le jour précédent pour les Médecins & les Apotiquaires, que je maudissois jusqu'aux Universités où ces Messieurs reçoivent le pouvoir de tuer les hommes impunément. Dans cette disposition, je déclarai en jurant que je ne voulois plus de remédes, & que je donnois au Diable Hipocrate & sa séquelle. L'Apotiquaire qui ne se soucioit nullement de ce que je ferois de sa composition, pourvû qu'elle lui fût payée, la laissa sur la table, & se retira sans me dire une syllabe.

Je fis jetter sur le champ par les fenêtres cette chienne de médecine, contre laquelle je m'étois si fort prévenu, que j'aurois crû être empoisonné si je l'eusse avalée. A ce trait de désobéissance, j'en ajoûtai un autre : je rompis le silence, &

dis d'un ton ferme à ma Garde que je prétendois absolument qu'elle m'aprît des nouvelles de mon Maître. La vieille qui apréhendoit d'exciter en moi une émotion dangereuse en me satisfaisant, ou qui peut-être aussi ne m'obstinoit que pour irriter mon mal, hésitoit à me parler; mais je la pressai si vivement de m'obéir, qu'elle me répondit enfin : Seigneur Cavalier, vous n'avez plus d'autre Maître que vous-même. Le Comte Galiano s'en est retourné en Sicile.

Je ne pouvois croire ce que j'entendois. Il n'y avoit pourtant rien de plus véritable. Ce Seigneur, dès le second jour de ma maladie, craignant que je ne mourusse chez lui, avoit eu la bonté de me faire transporter avec mes petits effets dans une chambre garnie, où il m'avoit abandonné sans façon à la Providence & aux soins d'une Garde. Sur ces entrefaites, ayant reçu un ordre de la Cour qui l'obligeoit à repasser en Sicile, il étoit parti avec tant de précipitation qu'il n'avoit plus songé à moi, soit qu'il me comptât déja parmi les morts, soit que les personnes de qualité soient sujettes à ces fautes de mémoire.

Ma Garde me fit ce détail, & m'aprit

que c'étoit elle qui avoit été chercher un Médecin & un Apotiquaire , afin que je ne périsse pas sans leur assistance. Je tombai dans une profonde rêverie à ces belles nouvelles. Adieu mon établissement avantageux en Sicile ! Adieu mes plus douces espérances ! Quand il vous arrivera quelque grand malheur , dit un Pape , examinez-vous bien , & vous verrez qu'il y aura toujours de votre faute. N'en déplaise à ce saint Pere, je ne vois pas comment dans cette occasion je contribuai à mon infortune.

Lorsque je vis évanouir les flâteuses chiméres dont je m'étois rempli la tête , la prémiere chose dont je m'embarrassai l'esprit, fut ma valise , que je fis aporter sur mon lit pour la visiter Je soupirai en m'apercevant qu'elle étoit ouverte : Helas, ma chére valise, m'écriai-je, mon unique consolation ! Vous avez été, à ce que je vois , à la merci des mains étrangéres. Non , non , Seigneur Gil Blas, me dit alors la vieille , rassurez-vous, on ne vous a rien volé. J'ai conservé votre male comme mon honneur.

J'y trouvai l'habit que j'avois en entrant au service du Comte ; mais j'y cherchai vainement celui que le Messinois

m'avoit fait faire. Mon Maître n'avoit pas jugé à propos de me le laiſſer, ou bien quelqu'un ſe l'étoit aproprié. Toutes mes autres hardes y étoient, & même une grande bourſe de cuir qui renfermoit mes eſpéces. Je les comptai deux fois, ne pouvant croire la premiere qu'il n'y eût que cinquante piſtoles de reſte de deux cens ſoixante qu'il y avoit dedans avant ma maladie. Que ſignifie ceci, ma bonne mere, dis-je à ma Garde? Voilà mes finances bien diminuées. Perſonne pourtant n'y a touché que moi, répondit la vieille, & je les ai ménagées autant qu'il m'a été poſſible. Mais les maladies coutent beaucoup. Il faut toujours avoir l'argent à la main. Voici, ajoûta cette bonne ménagére, en tirant de ſa poche un paquet de papiers, voici un état de dépenſe qui eſt juſte comme l'or, & qui vous fera voir que je n'ai pas employé un denier mal-à-propos.

Je parcourus des yeux le mémoire, qui contenoit bien quinze ou vingt pages. Miſéricorde! Que de volaille achetée pendant que j'avois été ſans connoiſſance! Il falloit qu'en bouillons ſeulement il y eût pour le moins douze piſtoles. Les autres articles répondoient à celui-là.

On ne ſçauroit dire combien elle avoit dépenſé en bois, en chandelle, en eau, en balais, &c. Cependant quelqu'enflé que fût ſon Mémoire, toute la ſomme alloit à peine à trente piſtoles; & par conſéquent il devoit y en avoir encore cent quatre-vingt de reſte? Je lui repreſentai celà: mais la vieille d'un air ingénu, commença d'atteſter tous les Saints qu'il n'y avoit dans la bourſe que quatre-vingt piſtoles, lorſque le Maitre d'Hôtel du Comte lui avoit confié ma valiſe. Que dites-vous ma bonne, interrompis-je avec précipitation? C'eſt le Maitre d'Hôtel qui vous a remis mes hardes entre les mains? ſans doute, répondit elle, c'eſt lui. A telles-enſeignes, qu'en me les donnant, il me dit: tenez, bonne mere, quand le Seigneur Gil Blas ſera frit à l'huile, ne manquez pas de le régaler d'un bel enterrement. Il y a dans cette valiſe de quoi en faire les frais.

Ah! maudit Napolitain, m'écriai-je alors! je ne ſuis plus en peine de ſçavoir ce qu'eſt devenu l'argent qui me manque. Vous l'avez raflé, pour récompenſer une partie des vols que je vous ai empêché de faire. Après cette apoſtrophe, je rendis graces au Ciel de ce que le fripon n'a-

voit pas tout emporté. Quelque ſujet pourtant que j'euſſe d'accuſer le Maître d'Hôtel de m'avoir volé, je ne laiſſai pas de penſer que ma Garde pouvoit fort bien être la voleuſe. Mes ſoupçons tomboient tantôt ſur l'un & tantôt ſur l'autre; mais c'étoit toujours la même choſe pour moi. Je n'en témoignai rien à la vieille. Je ne la chicanai pas même ſur les articles de ſon beau mémoire. Je n'aurois rien gagné à cela; il faut bien que chacun faſſe ſon métier. Je bornai mon reſſentiment à la payer & à la renvoyer trois jours après.

Je m'imagine qu'en ſortant de chez moi, elle alla donner avis à l'Apotiquaire qu'elle venoit de me quitter, & que je me portois aſſez bien pour prendre la clef des champs ſans compter avec lui, car un moment après je le vis arriver tout eſſouflé. Il me préſenta ſon mémoire, dans le quel, ſous des noms qui m'étoient inconnus, quoique j'euſſe été Médecin, il avoit écrit tous les prétendus remédes qu'il m'avoit fournis dans le tems que j'étois ſans ſentiment. On pouvoit apeller ce mémoire-là de vrayes parties d'Apotiquaire. Auſſi nous eumes une diſpute lorſqu'il fut queſtion du payement. Je prétendois qu'il rabattit la moitié de la

ſomme qu'il demandoit. Il jura qu'il n'en rabattroit pas même une obole. Conſidérant toutefois qu'il avoit affaire à un jeune homme qui dès ce jour-là pouvoit s'éloigner de Madrid, il aima mieux ſe contenter de ce que je lui offrois; c'eſt-à-dire, de trois fois au-delà de ce que valoient ſes drogues, que de s'expoſer à perdre tout. Je lui lâchai des eſpéces à mon grand regret, & il ſe retira bien vengé du petit chagrin que je lui avois cauſé le jour du lavement.

Le Médecin parut preſque auſſi-tôt, car ces animaux-là ſont toujours à la queue l'un de l'autre. J'eſcomptai ſes viſites qui avoient été fréquentes, & je le renvoyai content. Mais avant que de me quitter, pour me prouver qu'il avoit bien gagné ſon argent, il me détailla les inconvéniens mortels qu'il avoit prévenus dans ma maladie. Ce qu'il fit en fort beaux termes & d'un air agréable; mais je n'y compris rien du tout. Lorſque je me fus défait de lui, je me crus débaraſſé de tous les Miniſtres des Parques. Je me trompois: il entra un Chirurgien que je n'avois vû de ma vie. Il me ſalua fort civilement, & me témoigna de la joye de me voir échapé du danger que j'a-

vois couru. Ce qu'il attribuoit, disoit-il, à deux saignées abondantes qu'il m'avoit faites, & aux ventouses qu'il avoit eu l'honneur de m'apliquer. Autre plume qu'on me tira de l'aîle. Il me fallut aussi cracher au bassin du Chirurgien. Après tant d'évacuations, ma bourse se trouva si débile, qu'on pouvoit dire que c'étoit un corps confisqué, tant il y restoit peu d'humide radical.

Je commençai à perdre courage, en me voyant retombé dans une situation misérable. Je m'étois, chez mes derniers Maîtres, trop affectionné aux commodités de la vie; je ne pouvois plus comme autre-fois envisager l'indigence en Philosophie Cynique. J'avouerai pourtant que j'avois tort de me laisser aller à la tristesse. Après avoir tant de fois éprouvé que la Fortune ne m'avoit pas plutôt renversé qu'elle me relevoit, je n'aurois dû regarder l'état fâcheux où j'étois, que comme une occasion prochaine de prospérité.

Fin du septiéme Livre.

HISTOIRE



HISTOIRE DE GIL BLAS DE SANTILLANE.

LIVRE HUITIÉME.

CHAPITRE PREMIER.

Gil Blas fait une bonne connoissance, & trouve un poste qui le console de l'ingratitude du Comte Galiano. Histoire de Don Valerio de Luna.

J'Etois si surpris de n'avoir point entendu parler de Nunez pendant tout ce tems-là, que je jugeai qu'il devoit être à la Campagne. Je sortis pour aller chez lui, dès que je pus marcher, &

j'apris en effet qu'il étoit depuis trois ſemaines en Andalouſie avec le Duc de Medina Sidonia.

Un matin à mon réveil, Melchior de la Ronda me vint dans l'eſprit; & me reſſouvenant que je lui avois promis à Grenade d'aller voir ſon neveu, ſi jamais je retournois à Madrid, je m'aviſai de vouloir tenir ma promeſſe ce jour-là même. Je m'informai de l'Hôtel de Don Baltazard de Zuñiga, & je m'y rendis. Je demandai le Seigneur Joſeph Navarro, qui parut un moment après. Je le ſaluai, il me reçut d'un air honnête, mais froid, quoique j'euſſe décliné mon nom. Je ne pouvois concilier cet accueil glacé avec le portrait qu'on m'avoit fait de ce Chef d'Office. J'allois me retirer dans la réſolution de ne pas faire une ſeconde viſite, lorſque prenant tout-à-coup un air ouvert & riant, il me dit avec beaucoup de vivacité: Ah! Seigneur Gil Blas de Santillane, pardonnez-moi, de grace, la réception que je viens de vous faire. Ma mémoire a trahi la diſpoſition où je ſuis à votre égard. J'avois oublié votre nom, & je ne penſois plus à ce Cavalier dont il eſt fait mention dans une lettre que j'ai reçue de Grenade, il y a plus de quatre mois.

Que je vous embraſſe, ajoûta-til, en ſe jettant à mon cou avec tranſport! Mon oncle Melchior que j'aime & que j'honore comme mon propre pere, me mande que ſi par hazard j'ai l'honneur de vous voir, il me conjure de vous faire le même traitement que je ferois à ſon fils, & d'employer, s'il le faut, pour vous, mon crédit & celui de mes amis. Il me fait l'éloge de votre cœur & de votre eſprit, dans des termes qui m'intéreſſeroient à vous ſervir, quand ſa recommandation ne m'y engageroit pas. Regardez-moi donc, je vous prie, comme un homme à qui mon oncle a communiqué par ſa lettre tous les ſentimens qu'il a pour vous. Je vous donne mon amitié. Ne me refuſez pas la vôtre.

Je répondis avec la reconnoiſſance que je devois à la politeſſe de Joſeph; & tous deux en gens vifs & ſincéres, nous formâmes à l'heure-même une étroite liaiſon. Je n'héſitai point à lui découvrir la ſituation de mes affaires. Ce que je n'eus pas ſi-tôt fait, qu'il me dit: je me charge du ſoin de vous placer, & en attendant, ne manquez pas de venir manger ici tous les jours. Vous y aurez un meilleur ordinaire qu'à votre Auberge.

L'offre flattoit trop un Convalescent mal en especes, & accoutumé aux bons morceaux, pour être rejetté. Je l'acceptai, & je me refis si bien dans cette maison, qu'au bout de quinze jours j'avois déja une face de Bernardin. Il me parut que le neveu de Melchior faisoit là ses orges à merveille; mais comment ne les auroit-il pas faites? Il avoit trois cordes à son arc: il étoit à la fois Sommelier, Chef d'Office & Maître d'Hôtel. De plus, notre amitié à part, je crois que l'Intendant du logis & lui s'accordoient fort bien ensemble.

J'étois parfaitement bien rétabli, lorsque mon ami Joseph me voyant un jour arriver à l'Hôtel de Zuniga, pour y dîner selon ma coutume, vint au-devant de moi, & me dit d'un air gay: Seigneur Gil Blas, j'ai une assez bonne condition à vous proposer: Vous sçaurez que le Duc de Lerme, premier Ministre de la Couronne d'Espagne, pour se donner entiérement à l'administration des affaires de l'Etat, se repose sur deux personnes de l'embarras des siennes. Il a chargé du soin de recueillir ses revenus Don Diégue de Monteser, & il fait faire la dépense de sa maison par Don Rodrigue de Caldero-

ne. Ces deux hommes de confiance exercent leur emploi avec une autorité absolue, & sans dépendre l'un de l'autre. Don Diegue a d'ordinaire sous lui deux Intendans qui font la recette, & comme j'ai apris ce matin qu'il en avoit chassé un, j'ai été demander sa place pour vous. Le Seigneur de Monteser qui me connoît, & dont je puis me vanter d'être aimé, me l'ayant peine accordée sur les bons témoignages que je lui ai rendus de vos mœurs & de votre capacité. Nous irons chez lui cette après dînée.

Nous n'y manquâmes pas. Je fus reçu très-gracieusement, & installé dans l'emploi de l'Intendant qui avoit été congédié. Cet emploi consistoit à visiter nos Fermes, à y faire les réparations, à toucher l'argent des fermiers; en un mot, je me mêlois des biens de la campagne, & tous les mois je rendois mes comptes à Don Diegue, qui malgré tout le bien que mon Chef d'Office lui avoit dit de moi, les épluchoit avec beaucoup d'attention. C'étoit ce que je demandois; quoique ma droiture eût été si mal payée chez mon dernier Maître, j'avois résolu de la conserver toujours.

Un jour, nous aprîmes que le feu

avoit pris au Château de Lerme, & que plus de la moitié étoit réduite en cendres. Je me transportai aussi-tôt sur les lieux pour examiner le dommage. Là, m'étant informé avec exactitude des circonstances de l'incendie, j'en composai une ample relation que Montefer fit voir au Duc de Lerme. Ce Ministre, malgré le chagrin qu'il avoit d'aprendre une si mauvaise nouvelle, fut frapé de la relation, & ne put s'empêcher de demander qui en étoit l'auteur. Don Diegue ne se contenta pas de le lui dire, il lui parla de moi si avantageusement, que son Excellence s'en ressouvint six mois après, à l'occasion d'une histoire que je vais raconter, & sans laquelle peut-être je n'aurois jamais été employé à la Cour. La voici.

Il demeuroit alors dans la rue des Infantes une vieille Dame apellée Inesille de Cantarilla. On ne sçavoit pas certainement de quelle naissance elle étoit. Les uns la disoient fille d'un faiseur de Luths, & les autres d'un Commandeur de l'Ordre de Saint Jacques. Quoiqu'il en soit, c'étoit une personne prodigieuse. La nature lui avoit donné le privilége singulier de charmer les hommes pendant le cours de sa vie, qui duroit encore après quinze

luſtres accomplis. Elle avoit été l'idole des Seigneurs de la vieille Cour, & elle ſe voyoit adorée de ceux de la nouvelle. Le tems qui n'épargne pas la beauté, s'exerçoit en vain ſur la ſienne; il la flétriſſoit ſans lui ôter le pouvoir de plaire. Un air de nobleſſe, un eſprit enchanteur, & des graces naturelles, lui faiſoient faire des paſſions juſques dans ſa vieilleſſe.

Un Cavalier de vingt-cinq ans, Don Valerio de Luna, un des Sécrétaires du Duc de Lerme, voyoit Ineſille. Il en devint amoureux. Il ſe déclara, fit le paſſionné, & pourſuivit ſa proye avec toute ſa fureur que l'amour & la jeuneſſe ſont capables d'inſpirer. La Dame qui avoit ſes raiſons pour ne vouloir pas ſe rendre à ſes deſirs, ne ſçavoit que faire pour les modérer. Elle crut pourtant un jour en avoir trouvé le moyen: elle fit paſſer le jeune homme dans ſon cabinet, & là, lui montrant une pendule qui étoit ſur une table; voyez, lui dit-elle, l'heure qu'il eſt. Il y a aujourd'hui ſoixante-quinze ans que je vins au monde à pareille heure. En bonne foi, me ſiéroit-il d'avoir des galanteries à mon âge? rentrez en vous-même, mon enfant. Etouffez des ſentimens qui ne conviennent ni à vous ni à

moi. A ce discours sensé, le Cavalier qui ne reconnoissoit plus l'autorité de la raison répondit à la Dame avec toute l'impétuosité d'un homme possedé des mouvemens qui l'agitoient : cruelle Inesille, pourquoi avez-vous recours à ces frivoles adresses ? pensez-vous qu'elles puissent vous changer à mes yeux ? Ne vous flâtez pas d'une si fausse espérance. Que vous soyez telle que je vous vois, ou qu'un charme trompe ma vue, je ne cesserai point de vous aimer. Hé bien, reprit-elle, puisque vous êtes assez opiniâtre pour persister dans la résolution de me fatiguer de vos soins, ma maison désormais ne sera plus ouverte pour vous. Je vous l'interdis, & vous défends de paroître jamais devant moi.

Vous croyez peut-être après cela que Don Valerio déconcerté de ce qu'il venoit d'entendre fit une honnête retraite; au contraire, il n'en devint que plus importun. L'amour fait dans les amans le même effet que le vin dans les yvrognes. Le Cavalier pria, gémit, & passant tout-à-coup des priéres aux emportemens, il voulut avoir par la force ce qu'il ne pouvoit obtenir autrement; mais la Dame le repoussant avec courage, lui dit d'un air

irrité : arrêtez , téméraire , je vais mettre un frein à votre folle ardeur : Apprenez que vous êtes mon fils.

Don Valerio fut étourdi de ces paroles. Il ſuſpendit ſa violence. Mais s'imaginant qu'Ineſille ne parloit ainſi que pour ſe ſouſtraire à ſes ſollicitations , il lui répondit , vous inventez cette fable pour vous dérober à mes deſirs. Non , non , interrompit-elle , je vous révéle un myſtere que je vous aurois toujours caché , ſi vous ne m'euſſiez pas réduite à la néceſſité de vous le découvrir. Il y a vingt-ſix ans que j'aimois Don Pedre de Lune votre Pere , qui étoit alors Gouverneur de Ségovie ; vous devîntes le fruit de nos amours. Il vous reconnut , vous fit élever avec ſoin , & outre qu'il n'avoit point d'autre enfant , vos bonnes qualités le déterminérent à vous laiſſer du bien. De mon côté , je ne vous ai pas abondonné ; ſi-tôt que je vous ai vû entrer dans le monde , je vous ai attiré chez moi , pour vous inſpirer ces manieres polies qui ſont ſi néceſſaires à un galant homme , & que les Femmes ſeules peuvent donner aux jeunes Cavaliers. J'ai plus fait , j'ai employé tout mon crédit pour vous mettre chez le

premier Miniſtre. Enfin, je me ſuis intéreſſé pour vous, comme je le devois pour un fils. Après cet aveu, prenez votre parti. Si vous pouvez épurer vos ſentimens, & ne regarder en moi qu'une mere, je ne vous bannis point de ma préſence, j'aurai pour vous toute la tendreſſe que j'ai eue juſqu'ici. Mais ſi vous n'êtes pas capable de cet effort que la nature & la raiſon exigent de vous, fuyez dès ce moment, & me délivrez de l'horreur de vous voir.

Ineſille parla de cette ſorte. Pendant ce tems-là, Don Valerio gardoit un morne ſilence. On eût dit qu'il rapelloit ſa vertu, & qu'il alloit ſe vaincre lui-même. Mais c'eſt à quoi il ne penſoit nullement. Il méditoit un autre deſſein, & préparoit à ſa mere un ſpectacle bien différent. Ne pouvant ſe conſoler de l'obſtacle qui s'opoſoit à ſon bonheur, il céda lâchement à ſon déſeſpoir. Il tira ſon épée, & ſe l'enfonça dans le ſein. Il ſe punit comme un autre Oedipe, avec cette différence que le Thébain s'aveugla de regret d'avoir conſommé le crime: & qu'au contraire le Caſtillan ſe perça de douleur de ne pouvoir le commettre.

Le malheureux Don Valerio ne mourut pas ſur le champ du coup qu'il s'étoit porté. Il eut le tems de ſe reconnoître, & de demander pardon au Ciel de s'être lui-même ôté la vie. Comme il laiſſa par ſa mort un poſte de Sécrétaire vacant chez le Duc de Lerme, ce Miniſtre qui n'avoit pas oublié ma relation d'incendie, non plus que l'éloge qu'on lui avoit fait de moi, me choiſit pour remplacer ce jeune homme.

CHAPITRE II.

Gil Blas eſt préſenté au Duc de Lerme qui le reçoit au nombre de ſes Sécrétaires. Ce Miniſtre le fait travailler & eſt content de ſon travail.

CE fut Monteſer qui m'annonça cette agréable nouvelle, & me dit : ami Gil Blas, quoique je ne vous perde pas ſans regret, je vous aime trop pour n'être pas ravi que vous ſuccédiez à Don Valerio. Vous ne manquerez pas de faire une belle fortune, pourvû que vous ſuiviez les deux conſeils que j'ai à vous

donner : Le premier, c'eſt de paroître tellement attaché à ſon Excellence, qu'elle ne doute pas que vous ne lui ſoyez entiérement dévoué : Et le ſecond, c'eſt de bien faire votre Cour au Seigneur Don Rodrigue de Calderone : car cet homme là manie comme une cire molle l'eſprit de ſon Maître. Si vous avez le bonheur de vous acquérir la bienveillance de ce Sécrétaire favori, vous irez loin en peu de tems. C'eſt une choſe dont j'oſe hardiment vous répondre.

Seigneur, dis-je à Don Diégue, après lui avoir rendu graces de ſes bons avis, aprenez-moi, s'il vous plaît, de quel caractére eſt Don Rodrigue. J'en ai quelquefois entendu parler dans le monde. On me l'a peint comme un aſſez mauvais ſujet, mais je me défie des portraits que le peuple fait des perſonnes qui ſont en place à la Cour, quoiqu'il en juge ſainement quelquefois. Dites-moi donc, je vous prie, ce que vous penſez du Seigneur Calderone. Vous me demandez une choſe délicate, répondit le Sur-Intendant avec un ſouris malin : Je dirois à un autre que vous, ſans héſiter, que c'eſt un très-honnête Gentilhomme,

& qu'on n'en ſçauroit dire que du bien, Mais je veux avoir de la franchiſe avec vous, outre que je vous crois un garçon fort diſcret, il me ſemble que je dois vous parler à cœur ouvert de Don Rodrigue, puiſque je vous ai conſeillé de le bien ménager, autrement ce ne ſeroit vous obliger qu'à demi.

Vous ſçaurez donc, pourſuivit-il, que de ſimple Domeſtique qu'il étoit de ſon Excellence, lorſqu'elle ne portoit encore que le nom de Don François de Sandoval, il eſt parvenu par degré au poſte du premier Secrétaire. On n'a jamais vû d'homme plus fier. Il ne répond guére aux politeſſes qu'on lui fait, à moins que de fortes raiſons ne l'y obligent. En un mot, il ſe regarde comme un Collégue du Duc de Lerme, & dans le fond, on diroit qu'il partage avec lui l'autorité du premier Miniſtre, puiſqu'il fait donner des Charges & des Gouvernemens à qui bon lui ſemble. Le Public en murmure ſouvent ; mais c'eſt de quoi il ne ſe met guére en peine, pourvû qu'il tire des paraguantes d'une affaire, il ſe ſoucie fort peu des Epilogueurs. Vous concevez bien par ce que je viens de vous dire, ajoûta

Don Diegue, quelle conduite vous avez à tenir avec un mortel si orgueilleux. Oh qu'oui, lui dis-je, laissez-moi faire; il y aura bien du malheur si je ne me fais pas aimer de lui. Quand on connoît le défaut d'un homme à qui l'on veut plaire, il faut être bien mal adroit pour n'y pas réussir. Cela étant, reprit Montesser, je vais vous présenter tout à l'heure au Duc de Lerme.

Nous allâmes dans le moment chez ce Ministre, que nous trouvâmes dans une grande sale occupé à donner audience. Il y avoit là plus de monde que chez le Roi. Je vis des Commandeurs & des Chevaliers de Saint Jacques & de Calatrava qui sollicitoient des Gouvernemens & des Viceroyautés; des Evêques qui ne se portant pas bien dans leurs Diocèses, vouloient seulement, pour changer d'air, devenir Archevêques; & de bons Peres de Saint Dominique & de Saint François qui demandoient humblement des Evêchés. Je remarquai aussi des Officiers réformés qui faisoient le même rôle qu'y avoit fait ci-devant le Capitaine Chinchilla; c'est-à-dire, qui se morfondoient dans l'attente d'une pension. Si le Duc ne sa-





tisfaisoit pas leurs desirs, il recevoit du moins leurs placets d'un air affable ; & je m'aperçûs qu'il répondoit fort poliment aux personnes qui lui parloient.

Nous eûmes la patience d'attendre qu'il eût expédié tous ces Suplians. Alors Don Diégue lui dit : Monseigneur, voici Gil Blas de Santillane, ce jeune homme dont votre Excellence a fait choix pour remplir la place de Don Valerio. A ces mots, le Duc jetta les yeux sur moi, en disant obligeamment que je l'avois déja méritée par les services que je lui avois rendus. Il me fit ensuite entrer dans son cabinet, pour m'entretenir en particulier, ou plûtôt pour juger de mon esprit par ma conversation. D'abord il voulut sçavoir qui j'étois, & la vie que j'avois menée jusques-là. Il exigea même de moi là-dessus une narration sincére. Quel détail c'étoit me demander ! De mentir devant un premier Ministre d'Espagne, il n'y avoit pas d'aparence. D'un autre part, j'avois tant de choses à dire aux dépens de ma vanité, que je ne pouvois me résoudre à une confession générale. Comment sortir de cet embarras ? Je pris le parti de farder la vérité dans les endroits où elle auroit fait peur tou-

te nue; mais il ne laiſſa pas de la démêler malgré tout mon art : Monſieur de Santillane, me dit-il en ſouriant à la fin de mon récit, à ce que je vois vous avez été tant ſoit peu *Picarro*. Monſeigneur, lui répondis-je en rougiſſant, votre Excellence m'a ordonné d'avoir de la ſincérité, je lui ai obéi. Je t'en ſçai bon gré, répliqua-t-il; va, mon enfant, tu en es quitte à bon marché. Je m'étonne que le mauvais exemple ne t'ait pas entiérement perdu. Combien y a-t-il d'honnêtes gens qui deviendroient de grands fripons, ſi la Fortune les mettoit aux mêmes épreuves!

Ami Santillane, continua le Miniſtre, ne te ſouviens plus du paſſé, ſonge que tu es préſentement au Roi, & que tu ſeras déſormais occupé pour lui. Tu n'as qu'à me ſuivre; je vais t'aprendre en quoi conſiſteront tes occupations. A ces mots, le Duc me mena dans un petit cabinet qui joignoit le ſien, & où il y avoit ſur des tablettes une vingtaine de Regiſtres in-folio fort épais. C'eſt ici, me dit-il, que tu travailleras. Tous ces Regiſtres que tu vois compoſent un Dictionnaire de toutes les familles

Nobles

Nobles qui ſont dans les Royaumes & Principautés de la Monarchie d'Eſpagne. Chaque Livre contient par ordre alphabétique l'Hiſtoire abrégée de tous les Gentilhommes d'un Royaume, dans laquelle ſont détaillés les ſervices qu'eux & leurs Ancêtres ont rendus à l'Etat, auſſi-bien que les affaires d'honneur qui peuvent leur être arrivées. On y fait encore mention de leurs biens, de leurs mœurs; en un mot, de toutes leurs bonnes & leurs mauvaiſes qualités. Enſorte que lorſqu'ils viennent demander des graces à la Cour, je vois d'un coup d'œil s'ils les méritent. Pour ſçavoir exactement toutes ces choſes, j'ai par-tout des Penſionnaires qui ont ſoin de s'en informer & de m'en inſtruire par des Mémoires qu'ils m'envoyent; mais comme ces mémoires ſont diffus & remplis de façons de parler provinciales, il faut les rédiger & en polir la diction, parce que le Roi ſe fait lire quelquefois ces Regiſtres. C'eſt à ce travail, qui demande un ſtyle net & concis, que je veux t'employer dès ce moment même.

En parlant ainſi, il tira d'un grand porte-feuille plein de papiers un mémoi-

re qu'il me mit entre les mains. Puis, il ſortit de mon cabinet, pour m'y laiſſer faire mon coup d'eſſai en liberté. Je lus le mémoire, qui me parut non-ſeulement farci de termes barbares, mais même trop paſſionné. C'étoit pourtant un Moine de la Ville de Solſone qui l'avoit composé. Sa Révérence en affectant le ſtyle d'un homme de bien, y déchiroit impitoyablement une bonne famille Catalane, & Dieu ſçait s'il diſoit la vérité. Je crus lire un libelle diffamatoire, & je me fis d'abord un ſcrupule de travailler ſur cela. Je craignois de me rendre complice d'une calomnie; néanmoins, tout neuf que j'étois à la Cour, je paſſai outre aux périls & fortunes de l'ame du bon Religieux; & mettant ſur ſon compte toute l'iniquité, s'il y en avoit, je commençai à deshonorer en belles phraſes Caſtillanes deux ou trois générations d'honnêtes gens peut-être.

J'avois déja fait quatre ou cinq pages, quand le Duc impatient de ſçavoir comment je m'y prenois, revint & me dit: Santillane, montre-moi ce que tu as fait; je ſuis curieux de le voir. En même-tems jettant la vue ſur mon ouvrage, il en lut le commencement avec

beaucoup d'attention. Il en parut si content que j'en fus surpris. Tout prévenu que j'étois en ta faveur, reprit-il, je t'avoue que tu as surpassé mon attente. Tu n'écris pas seulement avec toute la netteté & la précision que je désirois ; je trouve encore ton style leger & enjoué. Tu justifies bien le choix que j'ai fait de ta plume, & tu me consoles de la perte de ton Prédécesseur. Le Ministre n'auroit pas borné là mon éloge, si le Comte de Lemos son neveu ne fût venu l'interrompre en cet endroit. Son Excellence l'embrassa plusieurs fois, & le reçut d'une maniere qui me fit connoître qu'elle l'aimoit tendrement. Ils s'enfermérent tous deux pour s'entretenir en secret d'une affaire de famille dont je parlerai dans la suite, & dont le Duc étoit alors plus occupé que de celles du Roi.

Pendant qu'ils étoient ensemble, j'entendis sonner midi. Comme je sçavois que les Sécretaires & les Commis quittoient à cette heure-là leurs Bureaux pour aller dîner où il leur plaisoit, je laissai là mon chef-d'œuvre, & sortis pour me rendre, non chez Monteser, parce qu'il m'avoit payé mes apoin-

temens, & que j'avois pris congé de lui, mais chez le plus fameux Traiteur du quartier de la Cour. Une auberge ordinaire ne me convenoit plus. *Songe que tu es preſentement au Roi.* Ces paroles que le Duc m'avoit dites s'offroient ſans ceſſe à ma mémoïre, & devenoient des ſemences d'ambition qui germoient d'inſtant en inſtant dans mon eſprit.

CHAPITRE III.

Il aprend que ſon poſte n'eſt pas ſans déſagrément. De l'inquiétude que lui cauſe cette nouvelle, & de la conduite qu'elle l'oblige à tenir.

J'Eus grand ſoin, en entrant, d'aprendre au Traiteur que j'étois un Sécretaire du premier Miniſtre; & en cette qualité, je ne ſçavois que lui ordonner de m'aprêter pour mon dîner. J'avois peur de demander quelque choſe qui ſentît l'épargne, je lui dis de me donner ce qu'il lui plairoit. Il me régala bien, & l'on me ſervit avec des marques de conſidération qui me faiſoient

encore plus de plaisir que la bonne chere. Quand il fut question de payer, je jettai sur la table une pistole, dont j'abandonnai aux valets un quatt pour le moins qu'il y avoit de reste à me rendre. Après quoi je sortis de chez le Traiteur, en faisant des écarts de poitrine comme un jeune homme fort content de sa personne.

Il y avoit à vingt pas de-là un grand Hôtel garni, où logeoient d'ordinaire des Seigneurs étrangers. J'y louai un apartement de cinq à six piéces bien meublées. Il sembloit que j'eusse déja deux ou trois mille ducats de rente. Je donnai même le premier mois d'avance. Après cela, je retournai au travail, & je m'occupai toute l'après-dînée à continuer ce que j'avois commencé le matin. Il y avoit dans un cabinet voisin du mien deux autres Sécrétaires; mais ceux-ci ne faisoient que mettre au net ce que le Duc leur portoit lui-même à copier. Je fis connoissance avec eux dès ce soir-là même, en nous retirant; & pour mieux gagner leur amitié, je les entraînai chez mon Traiteur, où j'ordonnai les meilleures viandes pour la

ſaiſon, avec les vins les plus délicats & les plus eſtimés en Eſpagne.

Nous nous mîmes à table, & nous commençâmes à nous entretenir avec plus de gayeté que d'eſprit; car pour rendre juſtice à mes Convives, je m'apperçus bien-tôt qu'ils ne devoient pas à leur génie les places qu'ils rempliſſoient dans leur Bureau. Ils ſe connoiſſoient, à la vérité, en belles lettres rondes & batardes; mais ils n'avoient pas la moindre teinture de celles qu'on enſeigne dans les Univerſités.

En récompenſe, ils entendoient à merveille leurs petits intérêts; & ils me firent connoître qu'ils n'étoient pas ſi enivrés de l'honneur d'être chez le premier Miniſtre, qu'ils ne ſe plaigniſſent de leur condition. Il y a, diſoit l'un, déja cinq mois que nous exerçons notre emploi à nos dépens. Nous ne touchons pas nos apointemens; & qui pis eſt, nos apointemens ne ſont pas réglés. Nous ne ſçavons ſur quel pied nous ſommes. Pour moi, diſoit l'autre, je voudrois avoir reçu vingt coups d'étrivieres pour apointemens, & qu'on me laiſſât la liberté de prendre un parti ailleurs; car

je n'oserois me retirer de moi-même, ni demander mon congé, après les choses secrettes que j'ai écrites. Je pourrois bien aller voir la Tour de Ségovie ou le Château d'Alicante.

Comment faites-vous donc pour vivre, leur dis-je ? vous avez du bien apparemment ? Ils me répondirent qu'ils en avoient fort peu, mais qu'heureusement pour eux, ils étoient logés chez une honnête Veuve, qui leur faisoit crédit, & les nourrissoit pour cent pistoles chacun par année. Tous ces discours, dont je ne perdis pas un mot, abaissérent dans le moment mes orgueilleuses fumées. Je me représentai qu'on n'auroit pas sans doute plus d'attention pour moi que pour les autres ; que par conséquent je ne devois pas être si charmé de mon poste : qu'il étoit moins solide que je ne l'avois crû, & qu'enfin je ne pouvois assez ménager ma bourse. Ces réflexions me guérirent de la rage de dépenser. Je commençai à me repentir d'avoir amené là ces Sécrétaires, à souhaiter la fin du repas ; & lorsqu'il fallut compter, j'eus avec le Traiteur une dispute pour l'écot.

Nous nous séparâmes à minuit, mes

Confreres & moi, parce que je ne les pressai pas de boire davantage. Ils s'en allerent chez leur Veuve, & je me retirai à mon superbe apartement, que j'enrageois pour lors d'avoir loué, & que je me promettois bien de quitter à la fin du mois. J'eus beau me coucher dans un bon lit, mon inquiétude en écarta le sommeil. Je passai le reste de la nuit à rêver aux moyens de ne pas travailler pour le Roi généreusement. Je m'en tins là-dessus au conseil de Monteser. Je me levai dans la résolution d'aller faire la révérence à Don Rodrigue de Calderone. J'étois dans une disposition très-propre à paroître devant un homme si fier; car je sentois que j'avois besoin de lui. Je me rendis donc chez ce Sécretaire.

Son logement communiquoit à celui du Duc de Lerme, & l'égaloit en magnificence. On auroit eu de la peine à distinguer par les ameublemens, le Maître du valet. Je me fis annoncer comme Successeur de Don Valerio; ce qui n'empêcha pas qu'on ne me fît attendre plus d'une heure dans l'Antichambre. Monsieur le nouveau Sécretaire, me disois-je pendant ce tems-là, prenez, s'il vous plait, patience. Vous croquerez

bien

bien le marmot, avant que vous le fassiez croquer aux autres.

On ouvrit pourtant la porte de la chambre. J'entrai, & m'avançai vers Don Rodrigue, qui venant d'écrire un billet doux à sa charmante Siréne, le donnoit à Pédrille dans ce moment-là. Je n'avois pas paru devant l'Archevêque de Grenade ni devant le Comte Galiano, ni même devant le premier Ministre si respectueusement que je me presentai aux yeux du Seigneur Calderone. Je le saluai en baissant la tête jusqu'à terre, & lui demandant sa protection dans des termes dont je ne puis me souvenir sans honte, tant ils étoient pleins de soumission. Ma bassesse auroit tourné contre moi dans l'esprit d'un homme qui eût eu moins de fierté. Pour lui, il s'accommoda fort de mes maniéres rampantes, & me dit d'un air même assez honnête, qu'il ne laisseroit échaper aucune occasion de me faire plaisir.

Là-dessus, la remerciant avec de grandes démonstrations de zèle des sentimens favorables qu'il me marquoit, je lui vouai un éternel attachement. Ensuite de peur de l'incommoder, je sortis, en le priant de m'excuser si je l'a-

vois interrompu dans ses importantes occupations. Si-tôt que j'eus fait une si indigne démarche, je me retirai plein de confusion, & je gagnai mon Bureau, où j'achevai l'ouvrage qu'on m'avoit chargé de faire. Le Duc ne manqua pas d'y venir dans la matinée. Il ne fut pas moins content de la fin de mon travail, qu'il l'avoit été du commencement, & il me dit: voilà qui est bien. Ecris toi-même le mieux que tu pourras cette histoire abrégée sur le Regisstre de Catalogne. Après quoi tu prendras dans le Porte-feuille un autre Mémoire, que tu rédigeras de la même maniére. J'eus une assez longue conversation avec son Excellence, dont l'air doux & familier me charmoit. Quelle différence il y avoit d'elle à Calderone! C'étoient deux figures bien contrastées.

Je dînai ce jour-là dans une Auberge, où l'on mangeoit à juste prix, & je résolus d'y aller tous les jours *incognito*, jusqu'à ce que je visse l'effet que mes complaisances & mes souplesses produiroient. J'avois de l'argent pour trois mois tout au plus. Je me prescrivis ce tems-là pour travailler aux

dépens de qui il apartiendroit ; me proposant, (les plus courtes folies étant les meilleures,) d'abandonner après cela la Cour & son clinquant, si Je n'en recevois aucun salaire. Je fis donc ainsi mon plan. Je n'épargnai rien pendant deux mois pour plaire à Calderone ; mais il me tint si peu de compte de tout ce que je faisois pour y réussir, que je désespérai d'en venir à bout. Je changeai de conduite à son égard. Je cessai de lui faire la cour, & je ne m'attachai plus qu'à mettre à profit les momens d'entretien que j'avois avec le Duc.



CHAPITRE IV.

Gil Blas gagne la faveur du Duc de Lerme, qui le rend dépositaire d'un secret important.

QUOIQUE Monseigneur ne fît, pour ainsi dire, que paroître & disparoître à mes yeux tous les jours, je ne laissai pas insensiblement de me rendre si agréable à son Excellence, qu'elle me dit une après dinée : Ecoute, Gil Blas, j'aime le caractére de ton esprit, & j'ai de la bienveillance pour toi. Tu es un Garçon zèlé, fidéle, plein d'intelligence & de discrétion. Je ne crois pas mal placer ma confiance, en la donnant à un pareil sujet. Je me jettai à ses genoux, lorsque j'eus entendu ces paroles, & après avoir baisé respectueusement une de ses mains, qu'il me tendit pour me relever, je lui répondis : Est-il bien possible que votre Excellence daigne m'honorer d'une si grande faveur ? Que vos bontés vont me faire d'ennemis secrets ! Mais il n'y a qu'un

homme dont je redoute la haine : C'eſt Don Rodrigue de Calderone.

Tu ne dois rien apréhender de ce côté-là, reprit le Duc ; je connois Calderone. Il eſt attaché à moi depuis ſon enfance. Je puis dire que ſes ſentimens ſont ſi conformes aux miens, qu'il chérit tout ce que j'aime, comme il hait tout ce qui me déplaît. Au lieu de craindre qu'il n'ait de l'averſion pour toi, tu dois au contraire compter ſur ſon amitié. Je compris par-là que le Seigneur Don Rodrigue étoit un fin matois ; qu'il s'étoit emparé de l'eſprit de ſon Excellence, & que je ne pouvois trop garder de meſures avec lui.

Pour commencer, pourſuivit le Duc, à te mettre en poſſeſſion de ma confidence, je vais te découvrir un deſſein que je médite. Il eſt néceſſaire que tu en ſois inſtruit pour te bien acquitter des Commiſſions dont je prétends te charger dans la ſuite. Il y a déja long-tems que je vois mon autorité généralement reſpectée, mes déciſions aveuglément ſuivies, & que je diſpoſe à mon gré des Charges, des Emplois, des Gouvernements, des Vice-Royautés & des Bénéfices. Je régne, ſi j'oſe le dire, en Eſpagne. Je ne puis pouſſer ma fortune plus loin ; mais je voudrois la mettre à

l'abri des tempêtes qui commencent à la menacer ; & pour cet effet je souhaiterois d'avoir pour Successeur au Ministére le Comte de Lemos mon Neveu.

Le Ministre en cet endroit de son discours, remarquant que j'étois extrêmement surpris de ce que j'entendois, me dit : Je vois bien, Santillane, je vois bien ce qui t'étonne. Il te semble fort étrange que je préfére mon neveu au Duc d'Uzede mon propre fils ; mais aprends que ce dernier a le génie trop borné pour occuper ma place, & que d'ailleurs je suis son ennemi. Il a trouvé le secret de plaire au Roi, qui en veut faire son favori, & c'est ce que je ne puis souffrir. La faveur d'un Souverain ressemble à la possession d'une femme qu'on adore. C'est un bonheur dont on est si jaloux, qu'on ne peut se résoudre à le partager avec un Rival, quelque uni qu'on soit par le sang ou par l'amitié.

Je te montre ici, continua-t-il, le fond de mon cœur. J'ai déja tenté de détruire le Duc d'Uzede dans l'esprit du Roi ; & comme je n'ai pû en venir à bout, j'ai dressé une autre batterie. Je veux que le Comte de Lemos de son côté s'insinue dans les bonnes graces du Prince d'Espagne. Etant Gentilhomme de sa cham-

bre, il a occasion de lui parler à toute heure : & outre qu'il a de l'esprit, je sçais un moyen sûr de le faire réussir dans cette entreprise. Par ce stratagême j'oposerai mon Neveu à mon Fils. Je ferai naître entre ces Cousins une division, qui les obligera tous deux à rechercher mon apui, & le besoin qu'ils auront de moi, me les rendra soumis l'un & l'autre. Voilà quel est mon projet, ajoûta-t-il. Ton entremise ne m'y sera pas inutile. C'est toi que j'enverrai secrettement au Comte de Lemos, & qui me raporteras de sa part tout ce qu'il aura à me faire sçavoir.

Après cette confidence, que je regardai comme de l'argent comptant, je n'eus plus d'inquiétude. Enfin, disois-je, me voici sous la gouttiere. Une pluïe d'or va tomber sur moi. Il est impossible que le Confident d'un homme qui gouverne la Monarchie d'Espagne ne soit pas bien-tôt comblé de richesses. Plein d'une si douce espérance, je voyois d'un œil indifférent ma pauvre bourse tirer à sa fin.

CHAPITRE V.

Où l'on verra Gil Blas comblé de joye, d'honneur & de misére.

ON s'aperçut bien-tôt à la Cour de l'affection que le Ministre avoit pour moi. Il affecta d'en donner des marques publiquement, en me chargeant de son Porte-feuille, qu'il avoit coutume de porter lui-même, lorsqu'il alloit au Conseil. Cette nouveauté me faisant regarder comme un petit favori, excita l'envie de plusieurs personnes, & fut cause que je reçus de l'eau benite de Cour. Mes deux Voisins les Sécretaires ne furent pas les derniers à me complimenter sur ma prochaine grandeur, & ils m'invitérent à souper chez leur Veuve, moins par represailles, que dans la vue de m'engager à leur rendre service dans la suite. On me faisoit fête de toutes parts. Le fier Don Rodrigue même changea de maniéres avec moi. Il ne m'apella plus que *Seigneur de Santillane*, lui, qui jusqu'alors ne m'avoit traité

que de *vous* , ſans jamais ſe ſervir du terme de *Seigneurie*. Il m'accabloit de civilité , ſur-tout lorſqu'il jugeoit que notre Patron pouvoit le remarquer. Mais je vous aſſure qu'il n'avoit pas affaire à un ſot. Je répondis à ſes honnêtetés d'autant plus poliment , que j'avois plus de haine pour lui. Un vieux Courtiſan ne s'en ſeroit pas mieux acquitté que moi.

J'accompagnois auſſi le Duc mon Seigneur , lorſqu'il alloit chez le Roi , & il y alloit ordinairement trois fois le jour. Il entroit le matin dans la chambre de Sa Majeſté , lorſqu'elle étoit éveillée. Il ſe mettoit à genoux au chevet de ſon lit , l'entretenoit des choſes qu'elle avoit à faire dans la journée , & lui dictoit celles qu'elle avoit à dire. Enſuite il ſe retiroit. Il y retournoit auſſi-tôt qu'elle avoit dîné , non pour lui parler d'affaires. Il ne lui tenoit alors que des diſcours réjouiſſans. Il la régaloit de toutes les aventures plaiſantes qui arrivoient dans Madrid , & dont il étoit toujours le premier inſtruit par des perſonnes penſionnées pour cet effet. Et enfin , le ſoir , il revoyoit le Roi pour la troiſiéme fois ; lui rendoit compte , comme il lui plai-

ſoit, de ce qu'il avoit fait, ce jour-là, & lui demandoit, par maniére d'acquit, ſes ordres pour le lendemain. Tandis qu'il étoit avec le Roi je me tenois dans l'antichambre, où je voyois des perſonnes de qualité, dévouées à la faveur, rechercher ma converſation, & s'aplaudir de ce que je voulois bien me prêter à la leur. Comment aurois-je pû après cela ne me pas croire un homme de conſéquence ? Il y a bien des gens à la Cour qui ont, encore pour le moins, cette opinion-là d'eux.

Un jour, j'eus un plus grand ſujet de vanité. Le Roi à qui le Duc avoit parlé fort avantageuſement de mon ſtile, fut curieux d'en voir un échantillon. Son Excellence me fit prendre le Regiſtre de Catalogne, me mena devant ce Monarque, & me dit de lire le premier Mémoire que j'avois rédigé. Si la préſence du Prince me troubla d'abord, celle du Miniſtre me raſſura bien-tôt, & je fis la lecture de mon ouvrage, que Sa Majeſté n'entendit pas ſans plaiſir ; elle eut la bonté de témoigner qu'elle étoit contente de moi, & de recommander même à ſon Miniſtre d'avoir ſoin de ma fortune. Cela ne diminua rien de l'orgueil que j'avois déja ;

& l'entretien que j'eus peu de jours après avec le Comte de Lemos, acheva de me remplir la tête d'ambitieuſes idées.

J'allai trouver ce Seigneur de la part de ſon Oncle chez le Prince d'Eſpagne, & je lui preſentai une lettre de créance, par laquelle le Duc lui mandoit qu'il pouvoit s'ouvrir à moi comme à un homme qui avoit une entiere connoiſſance de leur deſſein, & qui étoit choiſi pour être leur Meſſager commun. Après avoir lû ce billet, le Comte me conduiſit dans une chambre où nous nous enfermâmes tous deux; & là, ce jeune Seigneur me tint ce diſcours. Puiſque vous avez la confiance du Duc de Lerme, je ne doute pas que vous ne la méritiez, & je ne dois faire aucune difficulté de vous donner la mienne. Vous ſçaurez donc que les choſes vont le mieux du monde. Le Prince d'Eſpagne me diſtingue de tous les Seigneurs qui ſont attachés à ſa perſonne, & qui s'étudient à lui plaire. J'ai eu ce matin une converſation particuliére avec lui, dans laquelle il m'a paru chagrin de ſe voir, par l'avarice du Roi, hors d'état de ſuivre les mouvemens de ſon cœur généreux, & même de faire une dépenſe convenable à un

Prince. Sur cela je n'ai pas manqué de le plaindre; & profitant de ce moment-là, j'ai promis de lui porter demain à son lever mille pistoles, en attendant de plus grosses sommes que je me suis fait fort de lui fournir incessamment. Il a été charmé de ma promesse, & je suis bien sûr de captiver sa bienveillance, si je lui tiens parole. Allez dire, ajoûta-t-il, toutes ces circonstances à mon Oncle, & revenez m'aprendre ce soir ce qu'il pense là-dessus.

Je quittai le Comte de Lemos, dès qu'il m'eût parlé de cette sorte, & je rejoignis le Duc de Lerme, qui sur mon raport envoya demander à Calderone mille pistoles, dont on me chargea le soir, & que j'allai remettre au Comte, en disant en moimême : Ho, ho, je vois bien à présent quel est l'infaillible moyen qu'a le Ministre pour réussir dans son entreprise. Il a parbleu raison, & selon toutes les aparences, ces prodigalités ne le ruineront point. Je devine aisément dans quels coffres il prend ces belles pistoles : mais après tout, n'est-il pas juste que ce soit le pere qui entretienne le fils ? Le Comte de Lemos, lorsque je me séparai de lui, me dit tout bas : Adieu, notre cher Confident. Le Prince d'Espa-

gne aime un peu les Dames ; il faudra que nous ayons vous & moi au premier jour une conférence là-dessus. Je prévois que j'aurai bien-tôt besoin de votre ministére. Je m'en retournai en rêvant à ces mots, qui n'étoient nullement ambigus, & qui me remplissoient de joye. Comment diable, disois-je, me voilà prêt à devenir le Mercure de l'héritier de la Monarchie ? je n'examinois point si cela étoit bon ou mauvais ; la qualité du Galant étourdissoit ma morale. Quelle gloire pour moi d'être Ministre des plaisirs d'un grand Prince ! Oh ! tout beau, Monsieur Gil Blas, me dira-t-on ; il ne s'agissoit pour vous que d'être Ministre en second. J'en demeure d'accord ; mais dans le fond ces deux postes font autant d'honneur l'un que l'autre. Le profit seul en est différent.

En m'acquittant de ces nobles commissions, en me mettant de jour en jour plus avant dans les bonnes graces du premier Ministre, avec les plus belles espérances du monde, que j'eusse été heureux, si l'ambition m'eût préservé de la faim ! Il y avoit plus de deux mois que je m'étois défait de mon magnifique apartement, & que j'occupois une petite

chambre garnie des plus modeſtes. Quoique cela me fît de la peine, comme j'en ſortois de bon matin, & que je n'y rentrois que la nuit pour y coucher, je prenois patience. J'étois toute la journée ſur mon Théâtre, c'eſt-à-dire, chez le Duc ; j'y jouois un rôle de Seigneur. Mais quand j'étois retiré dans mon taudis, le Seigneur s'évanouiſſoit, & il ne reſtoit que le pauvre Gil Blas ſans argent, & qui pis eſt, ſans avoir de quoi en faire. Outre que j'étois trop fier pour découvrir à quelqu'un mes beſoins, je ne connoiſſois perſonne qui pût m'aider que Don Navarro, que j'avois trop négligé depuis que j'étois à la Cour, pour oſer m'adreſſer à lui. J'avois été obligé de vendre mes hardes piéce à piéce. Je n'avois plus que celles dont je ne pouvois abſolument me paſſer. Je n'allois plus à l'Auberge faute d'avoir de quoi payer mon ordinaire. Que faiſois-je donc pour ſubſiſter ? Je vais vous le dire : Tous les matins dans nos Bureaux, on nous aportoit pour déjeuner un petit pain & un doigt de vin. C'étoit tout ce que le Miniſtre nous faiſoit donner. Je ne mangeois que cela dans la journée, & le ſoir, le plus ſouvent, je me couchois ſans ſouper

Telle étoit la ſituation d'un homme qui brilloit à la Cour, quoiqu'il y dût faire plus de pitié que d'envie. Je ne pûs néanmoins réſiſter à ma miſére, & je me déterminai enfin à la découvrir finement au Duc de Lerme, ſi j'en trouvois l'occaſion. Par bonheur, elle s'offrit à l'Eſcurial, où le Roi & le Prince d'Eſpagne allérent quelques jours après.

CHAPITRE VI.

Comment Gil Blas fit connoître ſa miſére au Duc de Lerme, & de quelle façon en uſa ce Miniſtre avec lui.

LORSQUE le Roi étoit à l'Eſcurial, il y défrayoit tout le monde, de maniére que je ne ſentois point là où le bât me bleſſoit. Je couchois dans une garde-robe auprès de la chambre du Duc. Ce Miniſtre un matin s'étant levé à ſon ordinaire au point du jour, me fit prendre quelques papiers avec une écritoire, & me dit de le ſuivre dans les jardins du Palais. Nous allâmes nous aſſeoir ſous des arbres, où je me mis par ſon ordre

dans l'attitude d'un homme qui écrit ſur la forme de ſon chapeau, & lui, il tenoit à la main un papier qu'il faiſoit ſemblant de lire. Nous paroiſſions de loin occupés d'affaires fort ſérieuſes, & toutefois nous ne parlions que de bagatelles, car ſon Excellence ne les haïſſoit pas.

Il y avoit plus d'une heure que je la réjouiſſois par toutes les ſaillies que mon humeur enjouée me fourniſſoit, quand deux Pies vinrent ſe poſer ſur des arbres qui nous couvroient de leur ombrage. Elles commencérent à caquetter d'une façon ſi bruyante, qu'elles attirérent notre attention. Voilà des oiſeaux, dit le Duc, qui ſemblent ſe quéreller. Je ſerois aſſez curieux de ſçavoir le ſujet de leur quérelle. Monſeigneur, lui dis-je, votre curioſité me fait ſouvenir d'une fable Indienne que j'ai lûe dans Pilpay, ou dans un autre Auteur fabuliſte. Le Miniſtre me demanda quelle étoit cette fable, & je la lui racontai dans ces termes.

Il régnoit autrefois dans la Perſe un bon Monarque, qui n'ayant pas aſſez d'étendue d'eſprit pour gouverner lui-même ſes Etats, en laiſſoit le ſoin à ſon Grand Viſir. Ce Miniſtre nommé Atal-

muc

muc avoit un génie ſupérieur. Il ſoutenoit le poids de cette vaſte Monarchie, ſans en être accablé. Il la maintenoit dans une paix profonde. Il avoit même l'art de rendre aimable l'autorité Royale, en la faiſant reſpecter, & les Sujets avoient un Pere affectionné dans un Viſir fidèle au Prince. Atalmuc avoit parmi ſes Sécretaires un jeune Cachémirien, apellé Zéangir, qu'il aimoit plus que les autres. Il prenoit plaiſir à ſon entretien, le menoit avec lui à la chaſſe, & lui découvroit juſqu'à ſes plus ſecrettes penſées. Un jour qu'ils chaſſoient enſemble dans un bois, le Viſir voyant deux corbeaux qui croaſſoient ſur un arbre, dit à ſon Sécretaire : Je voudrois bien ſçavoir ce que ces oiſeaux ſe diſent en leur langage. Seigneur, lui répondit le Cachémirien, vos ſouhaits peuvent s'accomplir. Hé ! comment cela, reprit Atalmuc ? C'eſt, repartit Zéangir qu'on Derviche Cabaliſte m'a enſeigné la langue des oiſeaux. Si vous le ſouhaitez, j'écouterai ceux-ci, & je vous répéterai mot pour mot ce que je leur aurai entendu dire.

Le Viſir y conſentit. Le Cachémirien s'aprocha des Corbeaux, & parut leur

prêter une oreille attentive. Après quoi, revenant à ſon Maître : Seigneur, lui dit-il, le croiriez-vous ? nous faiſons le ſujet de leur converſation. Cela n'eſt pas poſſible, s'écria le Miniſtre Perſan ! Eh ! que diſent-ils de nous ? Un des deux, reprit le Sécretaire, a dit : le voilà lui-même, ce grand Viſir Atalmuc, cet Aigle tutélaire qui couvre de ſes aîles la Perſe comme ſon nid, & qui veille ſans ceſſe à ſa converſation. Pour ſe délaſſer de ſes penibles travaux, il chaſſe dans ce bois avec ſon fidèle Zéangir. Que ce Sécretaire eſt heureux de ſervir un Maître qui a mille bontés pour lui ! Doucement, a interrompu l'autre Corbeau, doucement. Ne vantez pas tant le bonheur de ce Cachémirien. Atalmuc, il eſt vrai s'entretient avec lui familiérement, l'honore de ſa confiance, & je ne doute pas même qu'il n'ait deſſein de lui donner quelque jour un emploi conſidérable ; mais avant ce temslà Zéangir mourra de faim. Ce pauvre diable eſt logé dans une petite chambre garnie où il manque des choſes les plus néceſſaires. En un mot, il méne une vie miſérable, ſans que perſonne s'en aperçoive à la Cour. Le Grand Viſir ne s'a-

vise pas de s'informer s'il est bien ou mal dans ses affaires, & content d'avoir pour lui de bons sentimens, il le laisse en proye à la pauvreté.

Je cessai de parler en cet endroit pour voir venir le Duc de Lerme, qui me demanda en souriant quelle impression cet apologue avoit fait sur l'esprit d'Atalmuc, & si ce Grand Visir ne s'étoit point offensé de la hardiesse de son Sécretaire. Non, Monseigneur, lui répondis-je un peu troublé de sa question ; la fable dit au contraire qu'il le combla de bienfaits. Cela est heureux, reprit le Duc d'un air sérieux. Il y a des Ministres qui ne trouveroient pas bon qu'on leur fît des leçons. Mais, ajoûta-t-il, en rompant l'entretien, & se levant, je crois que le Roi ne tardera guére à se réveiller. Mon devoir m'apelle auprès de lui. A ces mots, il marcha vers le Palais à grands pas, sans me parler davantage, & très-mal affecté, à ce qu'il me sembloit, de ma fable Indienne.

Je le suivis jusqu'à la porte de la chambre de Sa Majesté ; après quoi, j'allai remettre les papiers dont j'étois chargé à l'endroit où je les avois pris. J'entrai dans un cabinet où nos deux Sécre-

taires Copiftes travailloient , car ils étoient auffi du voyage. Qu'avez-vous, Seigneur de Santillane , dirent-ils en me voyant ? vous êtes bien émû. Vous feroit-il arrivé quelque défagréable accident.

J'étois trop plein du mauvais fuccès de mon apologue, pour leur cacher ma douleur. Je leur fis le recit des chofes que j'avois dites au Duc, & ils fe montrérent fenfibles à la vive affliction dont je leur parus faifi. Vous avez fujet d'être chagrin , me dit l'un des deux. Monfeigneur quelquefois prend les chofes de travers. Cela n'eft que trop vrai , dit l'autre. Puiffiez-vous être mieux traité que ne le fut un Sécretaire du Cardinal Spinofa. Ce Sécretaire, las de ne rien recevoir depuis quinze mois qu'il étoit occupé par fon Eminence, prit un jour la liberté de lui reprefenter fes befoins , & de demander quelque argent pour vivre. Il eft jufte, lui dit le Miniftre , que vous foyez payé. Tenez , pourfuivit-il, en lui mettant entre les mains une ordonnance de mille ducats , allez toucher cette fomme au Tréfor Royal ; mais fouvenez-vous en même tems que je vous remercie de vos fervices.

Le Sécretaire se seroit consolé d'être congédié, s'il eût reçu ses mille ducats, & qu'on l'eût laissé chercher de l'emploi ailleurs ; mais en sortant de chez le Cardinal, il fut arrêté par un Alguazil, & conduit à la Tour de Ségovie, où il a été long-tems prisonnier.

Ce trait historique redoubla ma frayeur. Je me crus perdu, & ne pouvant m'en consoler, je commençai à me reprocher mon impatience, comme si je n'eusse pas été assez patient. Hélas, disois-je, pourquoi faut-il que j'aye hazardé cette malheureuse fable, qui a déplû au Ministre ? Il étoit peut-être sur le point de me tirer de mon état misérable. Peut-être même allois-je faire une de ces fortunes subites qui étonnent tout le monde. Que de richesses, que d'honneurs m'échapent par mon étourderie ! Je devois bien faire réflexion qu'il y a des Grands qui n'aiment pas qu'on les prévienne, & qui veulent qu'on reçoive d'eux comme des graces jusqu'aux moindres choses qu'ils sont obligés de donner. Il eut mieux valu continuer ma diette, sans en rien témoigner au Duc. Je devois même me

laiſſer mourir de faim, pour mettre tout le tort de ſon côté.

Quand j'aurois encore conſervé quelque eſpérance, mon Maître que je vis l'après dînée, me l'eût fait perdre entiérement. Il fut fort ſérieux avec moi, contre ſon ordinaire, & il ne me parla point du tout. Ce qui me cauſa le reſte du jour une inquiétude mortelle. Je ne paſſai pas la nuit plus tranquillement. Le regret de voir évanouir mes agréables illuſions, & la crainte d'augmenter le nombre des Priſonniers d'Etat, ne me permirent que de ſoupirer & de faire des lamentations.

Le jour ſuivant fut le jour de criſe. Le Duc me fit apeller le matin. J'entrai dans ſa chambre plus tremblant qu'un criminel qu'on va juger. Santillane, me dit-il, en me montrant un papier qu'il avoit à la main, prens cette ordonnance..... Je frémis à ce mot d'ordonnance, & dis en moi-même: ô Ciel! voici le Cardinal Spinoſa! La voiture eſt prête pour Ségovie. La frayeur qui me ſaiſit dans ce moment fut telle que j'interrompis le Miniſtre, & me jettant à ſes pieds: Monſeigneur, lui dis-je tout en pleurs, je ſuplie très-humble-

ment votre Excellence de me pardonner ma hardieſſe. C'eſt la néceſſité qui m'a forcé de vous aprendre ma miſére.

Le Duc ne pût s'empêcher de rire du déſordre où il me voyoit. Conſole-toi, Gil Blas, me répondit-il, & m'écoute. Quoiqu'en me découvrant tes beſoins, ce ſoit me reprocher de ne les avoir pas prévenus, je ne t'en ſçais pas mauvais gré, mon ami, je me veux plutôt du mal à moi-même de ne t'avoir pas demandé comme tu vivois. Mais pour commencer à réparer cette faute d'attention, je te donne une ordonnance de quinze cens Ducats, qui te ſeront comptés à vue au Tréſor Royal. Ce n'eſt pas tout, je t'en promets autant chaque année; & de plus, quand des perſonnes riches & généreuſes te prieront de leur rendre ſervice, je ne te défens pas de me parler en leur faveur.

Dans le raviſſement où me jettérent ces paroles, je baiſai les pieds du Miniſtre, qui m'ayant commandé de me relever, continua de s'entretenir familiérement avec moi. Je voulus de mon côté rapeller ma belle humeur : mais je ne pûs paſſer ſi ſubitement de la dou-

leur à la joye. Je demeurai auſſi troublé qu'un malheureux qui entend crier grace au moment qu'il croit recevoir le coup de la mort. Mon Maître attribua toute mon agitation à la ſeule crainte de lui avoir déplû, quoique la peur d'une priſon perpétuelle n'y eût pas moins de part ; il m'avoua qu'il avoit affecté de me paroître refroidi, pour voir ſi je ſerois bien ſenſible à ce changement ; qu'il jugeoit par-là de la vivacité de mon attachement à ſa perſonne, & qu'il m'en aimoit davantage.



CHAPITRE

CHAPITRE VII.

Du bon uſage qu'il fit de ſes quinze cens Ducats ; de la premiere affaire dont il ſe mêla, & quel profit il lui en revint.

LE Roi, comme s'il eût voulu ſervir mon impatience, retourna dès le lendemain à Madrid ; je volai d'abord au Tréſor Royal, où je touchai ſur le champ la ſomme contenue dans mon Ordonnance. Il eſt rare que la tête ne tourne pas à un gueux, qui paſſe ſubitement de la miſére à l'opulence. Je changeai tout à coup avec la fortune. Je n'écoutai plus que mon ambition & ma vanité. J'abandonnai ma miſérable chambre garnie aux Sécretaires qui ne ſçavoient pas encore la langue des oiſeaux, & je louai pour la ſeconde fois mon bel apartement, qui par bonheur ne ſe trouva point occupé. J'envoyai chercher un fameux Tailleur, qui habilloit preſque tous les Petits-Maîtres. Il prit ma meſure, & me mena chez un Marchand, où il leva cinq aunes de drap

qu'il falloit, disoit-il, pour me faire un habit. Cinq aunes pour un habit à l'espagnole ! Juste Ciel !... Mais n'épiloguons point là-dessus. Les Tailleurs qui sont en réputation en prennent toujours plus que les autres. J'achetai ensuite du linge, dont j'avois grand besoin, des bas de soye, avec un castor bordé d'un point d'Espagne.

Après cela, ne pouvant honnêtement me passer de Laquais, je priai Vincent Foreto mon hôte de m'en donner un de sa main. La plûpart des Etrangers qui venoient loger chez lui, avoient coûtume en arrivant à Madrid, de prendre à leur service des Valets Espagnols. Ce qui ne manquoit pas d'attirer dans cet Hôtel tous les laquais qui se trouvoient hors de condition. Le premier qui se presenta étoit un garçon d'une mine si douce & si dévote, que je n'en voulus point. Je crus voir Ambroise de Lamela. Je n'aime pas, dis-je à Foreto, les Valets qui ont un air si vertueux. J'y ai été attrapé.

A peine eus-je éconduit ce Laquais, que j'en vis arriver un autre. Celui-ci paroissoit fort éveillé, plus hardi qu'un Page de Cour, & avec cela un peu fripon.

Il me plut. Je lui fis des queſtions. Il y répondit avec eſprit. Il me parut même né pour l'intrigue. Je le regardai comme un ſujet qui me convenoit. Je l'arrêtai. Je n'eus pas lieu de m'en repentir. Je m'aperçus bien-tôt que j'avois fait une admirable acquiſition. Comme le Duc m'avoit permis de lui parler en faveur des perſonnes à qui je voudrois rendre ſervice, & que j'étois dans le deſſein de ne pas négliger cette permiſſion, il me falloit un chien de chaſſe pour découvrir le Gibier;c'eſt-à-dire, un Drôle qui eût de l'induſtrie, & fût propre à déterrer & à m'amener des gens qui auroient des graces à demander au premier Miniſtre. C'étoit juſtement le ſort de Scipion, ainſi ſe nommoit mon laquais. Il ſortoit de chez Dona Anna de Guevara, Nourriſſe du Prince d'Eſpagne, où il avoit bien exercé ce talent-là. Cette Dame étant de celles qui ſe voyant du crédit à la Cour aiment à le mettre à profit.

Auſſi-tôt que je fis ſçavoir à Scipion que je pouvois obtenir des graces du Roi, il ſe mit en campagne, & dès le même jour, il me dit: Seigneur, j'ai fait une aſſez bonne découverte, il vient d'arriver à Ma-

drid un jeune Gentilhomme Grenadin, apellé Don Roger de Rada. Il a eu une affaire d'honneur qui l'oblige à rechercher la protection du Duc de Lerme, & il est disposé à bien payer le plaisir qu'on lui fera. Je lui ai parlé. Il avoit envie de s'adresser à Don Rodrigue de Calderone, dont on lui a vanté le pouvoir, mais je l'en ai détourné, en lui faisant entendre que ce Sécrétaire vendoit ses bons offices au poids de l'or, au lieu que vous vous contentiez pour les vôtres d'une honnête marque de reconnoissance; que vous feriez même les choses pour rien, si vous étiez dans une situation qui vous permît de suivre votre inclination généreuse & désintéressée. Enfin, je lui ai parlé de maniere que vous verrez demain matin ce Gentilhomme à votre lever. Comment donc, lui dis-je, Monsieur Scipion, vous avez déja fait bien de la besogne. Je m'aperçois que vous n'êtes pas neuf en matiere d'intrigues. Je m'étonne que vous n'en soyez pas plus riche. C'est ce qui ne doit pas vous surprendre, me répondit-il; j'aime à faire circuler les espéces. Je ne thésaurise point.

Don Roger de Rada vint effectivement

chez moi ; je le reçus avec une politeſſe mêlee de fierté. Seigneur Cavalier , lui dis-je , avant que je m'engage à vous ſervir , je veux ſçavoir l'affaire d'honneur qui vous améne à la Cour , car elle pourroit être telle que je n'oſerois parler pour vous au premier Miniſtre. Faites-m'en donc , s'il vous plaît , un raport fidéle , & ſoyez perſuadé que j'entrerai vivement dans vos intérêts , ſi un Galant-homme peut les épouſer. Tres-volontiers , me répondit le jeune Grenadin , je vais vous conter ſincérement mon hiſtoire. En même-tems , il m'en fit le récit de cette ſorte.

CHAPITRE VIII.

Hiſtoire de Don Roger de Rada.

DOM Anaſtaſio de Rada , Gentilhomme Grenadin , vivoit heureux dans la ville d'Antequerre avec Dona Eſtéphania ſon épouſe , qui joignoit à une vertu ſolide un eſprit doux & une extrême beauté. Si elle aimoit tendrement ſon mari , elle en étoit aimée éperduement.

Il étoit de son naturel fort porté à la jalousie, & quoiqu'il n'eût aucun sujet de douter de la fidélité de sa femme, il ne laissoit pas d'avoir de l'inquiétude. Il apréhendoit que quelque secret ennemi de son repos n'attentât à son honneur. Il se défioit de tous ses amis, excepté de Don Huberto de Hordalés, qui venoit librement dans sa maison en qualité de Cousin d'Estéphanie, & qui étoit le seul homme dont il dût se défier.

Effectivement Don Huberto devint amoureux de sa cousine, & osa lui déclarer son amour, sans avoir égard au sang qui les unissoit, ni à l'amitié particuliere que Don Anastasio avoit pour lui. La Dame, qui étoit prudente, au lieu de faire un éclat qui auroit eu de fâcheuses suites, reprit son parent avec douceur, lui représenta jusqu'à quel point il étoit coupable de vouloir la séduire & deshonorer son mari, & lui dit fort sérieusement qu'il ne devoit point se flâter de l'espérance d'y réussir.

Cette modération ne servit qu'à enflâmer davantage le Cavalier, qui s'imaginant qu'il falloit pousser à bout une femme de ce caractére-là, commença d'avoir avec elle des manieres peu res-

pectueuses, & eut l'audace un jour de la presser de satisfaire ses desirs. Elle le repoussa d'un air sévére, & le menaça de faire punir sa témérité par Don Anastasio. Le Galant effrayé de la menace, promit de ne plus parler d'amour, & sur la foi de cette promesse, Estéphanie lui pardonna le passé.

Don Huberto, qui naturellement étoit un très-méchant homme, ne put voir sa passion si mal payée, sans concevoir une lâche envie de s'en venger. Il connoissoit Don Anastasio pour un jaloux, susceptible de toutes les impressions qu'il voudroit lui donner. Il n'eut besoin que de cette connoissance pour former le dessein le plus noir dont un Scélérat puisse être capable. Un soir qu'il se promenoit seul avec ce foible époux, il lui dit de l'air du monde le plus triste : Mon cher ami, je ne puis vivre plus long-tems sans vous révéler un secret, que je n'aurois garde de vous découvrir si votre honneur ne vous étoit pas plus cher que votre repos ; votre délicatesse & la mienne en matiere d'offenses, ne me permettent pas de vous cacher ce qui se passe chez vous. Préparez-vous à entendre une nouvelle qui vous causera autant de douleur que de sur-

prise. Je vais vous fraper par l'endroit le plus sensible.

Je vous entends, interrompit Don Anastasio déja tout troublé, votre cousine m'est infidèle. Je ne la reconnois plus pour ma cousine, reprit Hordalés d'un air emporté; je la désavoue. Elle est indigne de vous avoir pour mari. C'est trop me faire languir, s'écria Don Anastasio, parlez. Qu'a fait Estéphanie? Elle vous a trahi, répartit Don Huberto. Vous avez un Rival qu'elle écoute en secret, mais que je ne puis vous nommer; car l'Adultere, à la faveur d'une épaisse nuit, s'est dérobé aux yeux qui l'observoient. Tout ce que je sçais, c'est qu'on vous trompe; c'est un fait dont je suis certain. L'intérêt que je dois prendre à cette affaire ne vous répond que trop de la vérité de mon raport. Puisque je me déclare contre Estéphanie, il faut que je sois bien convaincu de son infidélité.

Il est inutile, continua-t-il, en remarquant que ses discours faisoient l'effet qu'il en attendoit, il est inutile de vous en dire davantage. Je m'aperçois que vous êtes indigné de l'ingratitude dont on ose payer votre amour, & que

vous méditez une juste vengeance. Je ne m'y oposerai point. N'examinez pas quelle est la victime que vous allez frapper. Montrez à toute la Ville qu'il n'est rien que vous ne puissiez immoler à votre honneur.

Le traître animoit ainsi un époux trop crédule contre une femme innocente ; & il lui peignit avec de si vives couleurs l'infamie dont il demeureroit couvert, s'il laissoit l'affront impuni, qu'il le mit enfin en fureur. Voilà Don Anastasio qui perd le jugement. Il semble que les furies l'agitent. Il retourne chez lui dans la résolution de poignarder sa malheureuse épouse ; elle étoit prête à se mettre au lit quand il arriva. Il se contraignit d'abord, & attendit que les Domestiques fussent retirés. Alors, sans être retenu par la crainte de la colere céleste, ni par le deshonneur qui alloit rejaillir sur une honnête famille, ni même par la pitié naturelle qu'il devoit avoir d'un enfant de six mois que sa femme portoit dans ses flancs, il s'aprocha de sa victime, & lui dit d'un ton furieux : Il faut périr, misérable ; & tu n'as plus qu'un moment à vivre, que ma bonté te laisse pour prier le Ciel de te pardonner l'outrage que tu

m'as fait. Je ne veux pas que tu perdes ton ame comme tu as perdu ton honneur.

En disant cela, il tira son poignard. Son action & son discours épouvantérent Estéphanie, qui se jettant à ses genoux, lui dit les mains jointes & toute éperdue : Qu'avez-vous, Seigneur ? Quel sujet de mécontentement ai-je eu le malheur de vous donner pour vous porter à cette extrémité ? pourquoi voulez-vous arracher la vie à votre épouse ? Si vous la soupçonnez de ne vous être pas fidèle, vous êtes dans l'erreur.

Non, non, reprit brusquement le Jaloux, je ne suis que trop assuré de votre trahison. Les personnes qui m'en ont averti sont dignes de foi. Don Huberto..... Ah ! Seigneur, interrompit-elle avec précipitation ; vous devez vous défier de Don Huberto. Il est moins votre ami que vous ne pensez. S'il vous a dit quelque chose au désavantage de ma vertu, ne le croyez pas. Taisez-vous, infame que vous êtes, repliqua Don Anastasio. En voulant me prévenir contre Hordalés, vous justifiez mes soupçons, au lieu de les dissiper. Vous tâchez de me rendre ce parent suspect, parce qu'il est instruit de votre

mauvaiſe conduite. Vous voudriez bien affoiblir ſon témoignage ; mais cet artifice eſt inutile, & redouble l'envie que j'ai de vous punir. Mon cher époux, reprit l'innocente Eſtéphanie en pleurant amérement, craignez votre aveugle colere ; ſi vous en ſuivez les mouvemens vous commettrez une action dont vous ne pourrez vous conſoler, quand vous en aurez reconnu l'injuſtice. Au nom de Dieu, calmez vos tranſports. Donnez-vous du moins le tems d'éclaircir vos ſoupçons. Vous rendrez plus de juſtice à une femme qui n'a rien à ſe reprocher.

Tout autre que Don Anaſtaſio auroit été touché de ces paroles, & encore plus de l'affliction de la perſonne qui venoit de les prononcer ; mais le cruel, loin d'en paroître attendri, dit à la Dame une ſeconde fois de ſe recommander promptement à Dieu, & leva même le bras pour la fraper. Arrête, Barbare, lui cria-t-elle, ſi l'amour que tu as eu pour moi eſt entiérement éteint ; ſi les marques de tendreſſe que je t'ai prodiguées ſont effacées de ton ſouvenir ; ſi mes larmes ne ſçauroient te détourner de ton exécrable deſſein, reſpectes ton propre ſang. N'armes pas ta main furieuſe contre un

Innocent qui n'a point encore vû la lumiere. Tu ne peux devenir son bourreau sans offenser le Ciel & la Terre. Pour moi, je te pardonne ma mort ; mais n'en doute pas, la sienne demandera justice d'un si horrible forfait.

Quelque déterminé que fût Don Anastasio à ne faire aucune attention à ce que pourroit lui dire Estéphanie, il ne laissa pas d'être ému des images affreuses que ces derniers mots présenterent à son esprit. Aussi, comme s'il eût craint que son émotion ne trahît son ressentiment, il se hâta de profiter de la fureur qui lui restoit, & plongea son poignard dans le côté droit de sa femme ; elle tomba dans le moment. Il la crut morte. Il sortit aussi-tôt de sa maison, & disparut d'Antéquerre.

Cependant cette épouse infortunée fut si étourdie du coup qu'elle avoit reçu, qu'elle demeura quelques instans à terre comme une personne sans vie. Ensuite reprenant ses esprits, elle fit des plaintes & des lamentations qui attirérent auprès d'elle une vieille femme qui la servoit. Dès que cette bonne vieille vit sa Maîtresse dans un si pitoyable état, elle poussa des cris qui dissipérent le som-

meil des autres Domeſtiques, & même des plus proches Voiſins. La chambre fut bien-tôt remplie de monde. On appella des Chirurgiens; ils viſitérent la playe, & n'en eurent pas mauvaiſe opinion. Ils ne ſe trompérent point dans leur conjecture. Ils guérirent même en aſſez peu de tems Eſtéphanie, qui accoucha fort heureuſement d'un fils trois mois après cette cruelle aventure; & c'eſt ce fils, Seigneur Gil Blas, que vous voyez en moi. Je ſuis le fruit de ce triſte enfantement.

Quoique la médiſance n'épargne guére la vertu des femmes, elle reſpecta pourtant celle de ma mere; & cette ſcène ſanglante ne paſſa dans la Ville que pour le tranſport d'un mari jaloux. Il eſt vrai que mon pere y étoit connu pour un homme violent & fort ſujet à prendre trop facilement ombrage. Hordalés jugea bien que ſa parente le ſoupçonnoit d'avoir troublé par des fables l'eſprit de Don Anaſtaſio; & ſatisfait de s'être du moins à demi vengé d'elle, il ceſſa de la voir. De peur d'ennuyer Votre Seigneurie, je ne m'étendrai point ſur l'éducation qu'on m'a donnée. Je dirai ſeulement que ma mere s'eſt principalement

attachée à me faire aprendre l'escrime, & que j'ai long-tems fait des armes dans les plus célébres Sales de Grenade & de Séville. Elle attendoit avec impatience que je fusse en âge de mesurer mon épée à celle de Don Huberto, pour m'instruire du sujet qu'elle avoit de se plaindre de lui; & me voyant enfin dans ma dix-huitiéme année, elle m'en fit confidence, non sans répandre des pleurs abondamment, ni paroître saisie d'une vive douleur. Quelle impression ne fait pas une mere en cet état sur un fils qui a du courage & du sentiment? J'allai sur le champ trouver Hordalés. Je l'attirai dans un endroit écarté, où après un assez long combat, je le perçai de trois coups d'épée, & le ettai sur le carreau.

Don Huberto se sentant mortellement blessé, attacha sur moi ses derniers regards, & me dit, qu'il recevoit la mort que je lui donnois comme une juste punition du crime qu'il avoit commis contre l'honneur de ma mere. Il confessa que c'étoit pour se venger de ses rigueurs qu'il s'étoit résolu de la perdre. Puis il expira en demandant pardon de sa faute au Ciel, à Don Anastasio, à Estéphanie & à moi. Je ne jugeai point à pro-

pos de retourner au logis pour informer ma mere de cet événement. J'en laissai le soin à la Renommée. Je passai les montagnes, & me rendis à la Ville de Malaga, où je m'embarquai avec un Armateur qui sortoit du Port pour aller en course. Je lui parus ne pas manquer de cœur. Il consentit volontiers que je me joignisse aux enfans de bonne volonté qu'il avoit sur son bord.

Nous ne tardâmes guére à trouver une occasion de nous signaler. Nous rencontrâmes aux environs de l'Isle d'Albouran un Corsaire de Mellila qui retournoit vers les côtes d'Afrique avec un bâtiment Espagnol qu'il avoit pris à la hauteur de Carthagene, & qui étoit richement chargé. Nous attaquâmes vivement l'Afriquain, & nous nous rendîmes maîtres de ses deux Vaisseaux, où il y avoit quatre-vingt Chrétiens qu'il emmenoit esclaves en Barbarie. Alors profitant d'un vent qui s'éleva, & qui nous étoit favorable pour gagner la côte de Grenade, nous arrivâmes en peu de tems à Punta de Helena.

Comme nous demandions aux Esclaves que nous avions délivrés de quel endroit

ils étoient, je fis cette queſtion à un homme de très-bonne mine, & qui pouvoit bien avoir cinquante ans. Il me répondit en ſoupirant qu'il étoit d'Antequerre. Je me ſentis émû de ſa réponſe, ſans ſçavoir pourquoi ; & mon émotion, dont il s'apperçut, excita en lui un trouble que je remarquai. Je ſuis, lui dis-je, votre concitoyen. Peut-on vous demander le nom de votre famille ? Hélas, me répondit-il, vous renouvellez ma douleur, en exigeant de moi que je ſatisfaſſe votre curioſité. Il y a dix-huit années que j'ai quitté le ſéjour d'Antequerre, où l'on ne doit ſe ſouvenir de moi qu'avec horreur. Vous n'avez peut-être vous-même que trop entendu parler de moi. Je me nomme Don Anaſtaſio de Rada. Juſte Ciel ! m'écriai-je, dois-je croire ce que j'entens ? Quoi, vous ſeriez Don Anaſtaſio ! ſeroit-ce mon pere que je verrois ? Que dites-vous, jeune homme, s'écria-t-il à ſon tour en me conſidérant avec ſurpriſe ? Seroit-il bien poſſible que vous fuſſiez cet enfant malheureux qui étoit encore dans les flancs de ſa mere quand je la ſacrifiai à ma fureur ? Oui, mon pere, lui dis-je, c'eſt moi que la vertueuſe Eſtéphanie à mis

mis au monde trois mois après la nuit funeste où vous la laissâtes noyée dans son sang.

Don Anastasio n'attendit pas que j'eusse achevé ces paroles pour se jetter à mon cou. Il me serra entre ses bras, & nous ne fimes pendant un quart-d'heure que confondre nos soûpirs & nos larmes. Après nous être abandonnés aux tendres mouvemens qu'une pareille reconnoissance ne pouvoit manquer d'exciter en nous, mon pere leva les yeux au Ciel pour le remercier d'avoir sauvé la vie à Estéphanie ; mais un moment après, comme s'il eût craint de lui rendre graces mal-à-propos, il m'adressa la parole & me demanda de quelle maniére on avoit reconnu l'innocence de sa femme. Seigneur, lui répondis-je, personne que vous n'en a jamais douté. La conduite de votre épouse a toujours été sans reproche. Il faut que je vous désabuse. Sçachez que c'est Don Huberto qui vous a trompé. En même tems, je lui contai toute la perfidie de ce parent ; quelle vengeance j'en avois tirée, & ce qu'il m'avoit avoué en mourant.

Mon pere fut moins sensible au plaisir d'avoir recouvré la liberté, qu'à celui

d'entendre les nouvelles que je lui annonçois. Il commença, dans l'excès de la joie qui le transportoit, à m'embrasser tendrement. Il ne pouvoit se lasser de me témoigner combien il étoit content de moi. Allons, mon fils, me dit-il, prenons vîte le chemin d'Antequerre. Je brûle d'impatience de me jetter aux pieds d'une épouse que j'ai si indignement traitée. Depuis que vous m'avez fait connoître mon injustice, j'ai des remords qui me déchirent le cœur.

J'avois trop d'envie de rassembler ces deux personnes qui m'étoient si chéres, pour en retarder le doux moment. Je quittai l'Armateur ; & de l'argent que je reçus pour ma part de la prise que nous avions faite, j'achetai à Adra deux mules, mon pere ne voulant plus s'exposer aux périls de la mer. Il eut tout le loisir sur la route de me raconter ses aventures, que j'écoutai avec cette avide attention que prêta le Prince d'Ithaque au recit de celles du Roi son pere. Enfin, après plusieurs journées, nous nous rendîmes au bas de la montagne la plus voisine d'Antequerre, & nous fîmes alte en cet endroit. Comme nous voulions arriver secrettement au logis, nous n'en-

trâmes dans la Ville qu'au milieu de la nuit.

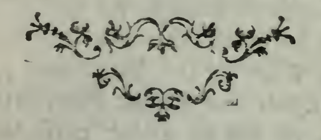
Je vous laiſſe à imaginer la ſurpriſe où fut ma mere de revoir un mari qu'elle croyoit avoir perdu pour jamais ; & la maniere, pour ainſi dire, miraculeuſe dont il lui étoit rendu, devenoit encore pour elle un autre ſujet d'étonnement. Il lui demanda pardon de ſa barbarie, avec des marques ſi vives de repentir, qu'elle ne pût ſe défendre d'en être touchée. Au lieu de le regarder comme un aſſaſſin, elle ne vit plus en lui qu'un homme à qui le Ciel l'avoit ſoumiſe, tant le nom d'époux eſt ſacré pour une femme qui a de la vertu. Eſtéphanie avoit été ſi en peine de moi, qu'elle fut charmée de mon retour. Elle n'en reſſentit pas toutefois une joye pure. Une ſœur de Hordalés procédoit criminellement contre le meurtrier de ſon frere. Elle me faiſoit chercher par-tout ; de ſorte que ma mere ne me voyant pas en ſûreté dans notre maiſon n'étoit pas ſans inquiétude. Cela m'obligea dès cette nuit-là même de partir pour la Cour, où je viens, Seigneur, ſolliciter ma grace, que j'eſpére obtenir, puiſque vous voulez bien parler en ma faveur au

premier Miniſtre, & m'apuyer de tout votre crédit.

Le vaillant fils de Don Anaſtaſio finit là ſon récit. Après quoi je lui dis d'un air important : C'eſt aſſez, Seigneur Don Roger, le cas me paroît graciable. Je me charge de détailler votre affaire à ſon Excellence, dont j'oſe vous promettre la protection. Le Grenadin ſur cela ſe répandit en remercimens, qui ne m'auroient fait qu'entrer par une oreille, & ſortir par l'autre, s'il ne m'eût aſſuré que ſa reconnoiſſance ſuivroit de près le ſervice que je lui rendrois; mais d'abord qu'il eût touché cette corde-là, je me mis en mouvement. Dès le jour même, je contai cétte hiſtoire au Duc, qui m'ayant permis de lui preſenter le Cavalier, lui dit : Don Roger, je ſuis inſtruit de l'affaire d'honneur qui vous a fait venir à la Cour. Santillane m'en a dit toutes les circonſtances. Ayez l'eſprit tranquille. Vous n'avez rien fait qui ne ſoit excuſable, & c'eſt particuliérement aux Gentilhommens qui vengent leur honneur offenſé, que Sa Majeſté aime à faire grace. Il faut pour la forme vous mettre en priſon ; mais ſoyez aſſuré que vous n'y demeurerez pas long-tems. Vous avez dans San-

tillane un bon ami qui ſe chargera du reſte ; il hâtera votre élargiſſement.

Don Roger fit une profonde révérence au Miniſtre, ſur la parole duquel il alla ſe conſtituer priſonnier. Ses lettres de grace furent bien-tôt expédiées par mes ſoins. En moins de dix jours j'envoyai ce nouveau Telémaque rejoindre ſon Ulyſſe & ſa Pénélope ; au lieu que s'il n'eût pas eu de Protecteur & d'argent, il n'en auroit peut-être pas été quitte pour une année de priſon. Je ne tirai pourtant de ce ſervice rendu que cent piſtoles. Ce n'étoit point-là un grand coup de filet ; mais je n'étois pas encore un Calderone, pour mépriſer les petits.



CHAPITRE IX.

Par quels moyens Gil Blas fit en peu de tems une fortune considérable, & des grands airs qu'il se donna.

CETTE affaire me mit en goût, & dix pistoles que je donnai à Scipion pour son droit de courtage l'encouragérent à faire de nouvelles recherches. J'ai déja vanté ses talens là-dessus. On auroit pû l'apeller à juste titre le grand Scipion. Il m'amena pour second Chaland un Imprimeur de Livres de Chevalerie, qui s'étoit enrichi en dépit du bon sens. Cet Imprimeur avoit contrefait un ouvrage d'un de ses Confreres, & son Edition avoit été saisie. Pour trois cens ducats, je lui fis avoir main-levée de ses exemplaires, & lui sauvai une grosse amende. Quoique cela ne regardât point le premier Ministre, son Excellence voulut bien à ma priére interposer son autorité. Après l'Imprimeur, il me passa par les mains un Négociant, & voici de quoi il s'agissoit : un Vaisseau Portugais avoit

été pris par un Corsaire de Barbarie, & repris ensuite par un Armateur de Cadix. Les deux tiers des Marchandises dont il étoit chargé apartenoient à un Marchand de Lisbonne, qui les ayant inutilement revendiquées, venoit à la Cour d'Espagne chercher un Protecteur qui eût assez de crédit pour les lui faire rendre. Il eut le bonheur de le trouver en moi. Je m'intéressai pour lui, & il ratrapa ses effets, moyennant la somme de quatre cens pistoles, dont il fit présent à la protection.

Il me semble que j'entens un Lecteur qui me crie en cet endroit : Courage, Monsieur de Santillane, mettez du foin dans vos bottes. Vous êtes en beau chemin. Poussez votre fortune. Oh ! que je n'y manquerai pas. Je vois, si je ne me trompe, arriver mon valet avec un nouveau *Quidam* qu'il vient d'accrocher. Justement, c'est Scipion. Ecoutons-le. Seigneur, me dit-il, soufrez que je vous presente ce fameux Opérateur, il demande un privilége pour debiter ses drogues pendant l'espace de dix années dans toutes les Villes de la Monarchie d'Espagne, à l'exclusion de tous autres; c'est-à-dire, qu'il soit défendu aux per-

ſonnes de ſa Profeſſion de s'établir dans les lieux où il ſera. Par reconnoiſſance, il comptera deux cens piſtoles à celui qui lui remettra le privilége expédié. Je dis au Saltimbanque, en tranchant du Protecteur : Allez, mon ami, je ferai votre affaire. Véritablement, peu de jours après, je le renvoyai avec des Patentes qui lui permettoient de tromper le Peuple excluſivement dans tous les Royaumes d'Eſpagne.

J'éprouvai la vérité du proverbe qui dit que l'apétit vient en mangeant ; mais outre que je me ſentois plus avide, à meſure que je devenois plus riche, j'avois obtenu de ſon Excellence ſi facilement les quatre graces dont je viens de parler, que je ne balançai point à lui en demander une cinquiéme. C'étoit le Gouvernement de la Ville d'Evora ſur la côte de Grenade pour un Chevalier de Calatrave, qui m'en offroit mille piſtoles. Le Miniſtre ſe prit à rire, en me voyant ſi âpre à la cure. Vive Dieu, ami Gil Blas, me dit-il, comme vous y allez ! Vous aimez furieuſement à obliger votre prochain. Ecoutez, lorſqu'il ne ſera queſtion que de bagatelles, je n'y regarderai pas de ſi près : mais quand vous voudrez des Gouvernemens,

ou

ou d'autres chofes confidérables, vous vous contenterez, s'il vous plaît, de la moitié du profit, vous me tiendrez compte de l'autre. Vous ne fçauriez vous imaginer, continua-t-il, la dépenfe que je fuis obligé de faire, ni combien de reffources il me faut pour foûtenir la dignité de mon pofte; car malgré le défintéreffement dont je me pare aux yeux du monde, je vous avoue que je ne fuis point affez imprudent pour vouloir déranger mes affaires domeftiques. Réglez-vous fur cela.

Mon Maître par ce difcours m'ôtant la crainte de l'importuner, ou plûtôt m'excitant à retourner fouvent à la charge, me rendit encore plus affamé de richeffes que je ne l'étois auparavant. J'aurois alors volontiers fait afficher que tous ceux qui fouhaitoient d'obtenir des graces de la Cour, n'avoient qu'à s'adreffer à moi. J'allois d'un côté, Scipion de l'autre. Je ne cherchois qu'à faire plaifir pour de l'argent. Mon Chevalier de Calatrave eut le Gouvernement de Vera pour fes mille piftoles, & j'en fis bien-tôt accorder un autre pour le même prix à un Chevalier de Saint Jacques. Je ne me contentai pas

de faire des Gouverneurs, je donnaî des Ordres de Chevaleries, je convertis quelques bons Roturiers en mauvais Gentilshommes, par d'excellentes lettres de Nobleſſe. Je voulus auſſi que le Clergé ſe reſſentît de mes bienfaits. Je conférai de petits Bénéfices, des Canonicats, & quelques dignités Eccléſiaſtiques. A l'égard des Evêchés & des Archevêchés, c'étoit Don Rodrigue de Calderonne qui en étoit le Collateur. Il nommoit encore aux Magiſtratures, aux Commanderies & aux Vice-royautés. Ce qui ſupoſe que les grandes places n'étoient pas mieux remplies que les petites; car les Sujets que nous choiſiſſions pour occuper les poſtes dont nous faiſions un ſi honnête trafic, n'étoient pas toujours les plus habiles gens du monde, ni les plus reglés. Nous ſçavions bien que dans Madrid les railleurs s'égayoient là-deſſus à nos dépens; mais nous reſſemblions aux Avares qui ſe conſolent des huées du Peuple en revoyant leur or.

Iſocrate a raiſon d'apeller l'intempérance & la folie les compagnes inſéparables des riches. Quand je me vis Maître de trente mille Ducats, & en état

d'en gagner peut-être dix fois autant, je crus devoir faire une figure digne d'un confident du premier Miniſtre. Je louai un Hôtel entier, que je fis meubler promptement. J'achetai le Caroſſe d'un *Eſcrivano* *, qui ſe l'étoit donné par oſtentation, & qui cherchoit à s'en défaire par le conſeil de ſon Boulanger. Je pris un Cocher, trois laquais; & comme il eſt juſte d'avancer ſes anciens Domeſtiques, j'élevai Scipion au triple honneur d'être mon valet-de-Chambre, mon Sécretaire & mon Intendant: mais ce qui mit le comble à mon orgueil, c'eſt que le Miniſtre trouva bon que mes Gens portaſſent ſa livrée. J'en perdis ce qui me reſtoit de jugement. Je n'étois guéres moins fou que les Diſciples de Porcius Latro, qui, lorſqu'à force d'avoir bu du Cumin ils s'étoient rendus auſſi pâles que leur Maître, s'imaginoient être auſſi ſçavans que lui; peu s'en falloit que je ne me cruſſe parent du Duc de Lerme. Je me mis dans la tête que je paſſerois pour tel, ou peut-être pour un de ſes bâtards; ce qui me flâtoit infiniment.

Ajoûtez à cela qu'à l'exemple de ſon Excellence qui tenoit table ouverte, je

* Greffier.

résolus de donner aussi à manger. Pour cet effet, je chargeai Scipion de me déterrer un habile Cuisinier, & il m'en trouva un qui étoit comparable peut-être à celui du Romain Nomentanus de friande mémoire. Je remplis ma cave de vin délicieux; & après avoir fait mes autres provisions, je commençai à recevoir compagnie. Il venoit souper chez moi tous les soirs quelques-uns des principaux Commis du Bureau du Ministre, qui prenoient fiérement la qualité de Sécretaires d'Etat. Je leur faisois très-bonne chere, & les renvoyois toujours bien abreuvés. De son côté, Scipion, (car tel Maître, tel Valet,) avoit aussi sa table dans l'Office, où il régaloit à mes dépens les personnes de sa connoissance: mais outre que j'aimois ce Garçon-là, comme il contribuoit à me faire gagner du bien, il me paroissoit en droit de m'aider à le dépenser. D'ailleurs, je regardois ces dissipations en jeune Homme; je ne voyois pas le tort qu'elles me faisoient. Je ne considérois que l'honneur qui m'en revenoit. Une autre raison encore m'empêchoit d'y prendre garde; les bénéfices & les Emplois ne cessoient pas de faire venir l'eau au moulin. Je voyois mes

Finances augmenter de jour en jour. Je m'imaginai pour le coup avoir attaché un clou à la roue de la Fortune.

Il ne manquoit plus à ma vanité que de rendre Fabrice témoin de ma vie fastueuse. Je ne doutois pas qu'il ne fût de retour d'Andalousie ; & pour me donner le plaisir de le surprendre, je lui fis tenir un billet anonyme, par lequel je lui mandois qu'un Seigneur Sicilien de ses amis l'attendoit à souper. Je lui marquois le jour, l'heure & le lieu où il falloit qu'il se trouvât. Le rendez-vous étoit chez moi. Nunez y vint, & fut extraordinairement étonné d'aprendre que j'étois le Seigneur étranger qui l'avoit invité à souper. Oui, lui dis-je, mon ami, je suis le Maître de cet Hôtel. J'ai un équipage, une bonne table, & de plus un coffre fort. Est-il possible, s'écria-t-il avec vivacité, que je te retrouve dans l'opulence! Que je me sçais bon gré de t'avoir placé auprès du Comte Galiano! Je te disois bien que c'étoit un Seigneur généreux, & qu'il ne tarderoit guére à te mettre à ton aise. Tu auras sans doute, ajoûta-t-il, suivi le sage conseil que je t'avois donné de lâcher un peu la bride au Maître d'Hôtel. Je t'en félicite. Ce n'est qu'en tenant

cette prudente conduite que les Intendans deviennent ſi gras dans les grandes Maiſons.

Je laiſſai Fabricio s'aplaudir tant qu'il lui plût de m'avoir mis chez le Comte Galiano. Après quoi, pour modérer la joie qu'il ſentoit de m'avoir procuré un ſi bon poſte, je lui détaillai les marques de reconnoiſſance dont ce Seigneur avoit payé mes ſervices ; mais m'apercevant que mon Poëte, pendant que je lui faiſois ce détail, chantoit en lui-même la Palinodie, je lui dis : Je pardonne au Sicilien ſon ingratitude. Entre nous, j'ai plûtôt ſujet de m'en louer, que de m'en plaindre. Si le Comte n'en eût pas mal uſé avec moi, je l'aurois ſuivi en Sicile, où je le ſervirois encore dans l'attente d'un établiſſement incertain. En un mot, je ne ſerois pas confident du Duc de Lerme.

Nunez fut ſi vivement frapé de ces derniers mots, qu'il demeura quelques inſtans ſans pouvoir proférer une parole. Puis rompant tout à coup le ſilence : l'ai-je bien entendu, me dit-il ? Quoi, vous avez la confiance du premier Miniſtre ! Je la partage, lui répondis-je, avec Don Rodrigue de Calderone ; & ſelon toutes les

aparences, j'irai loin. En vérité, Seigneur de Santillane, repliqua-t-il, je vous admire. Vous êtes capable de remplir toute ſorte d'emplois. Que de talens vous réuniſſez en vous ! ou plûtôt pour me ſervir d'une expreſſion de notre tripot, vous avez l'*Outil univerſel*, c'eſt-à-dire, vous êtes propre à tout. Au reſte, Seigneur, pourſuivit-il, je ſuis ravi de la proſpérité de votre Seigneurie. Oh, que diable interrompis-je, Monſieur Nunez, tréve de *Seigneur* & de *Seigneurie*. Banniſſons ces termes-là, & vivons toujours enſemble familiérement. Tu as raiſon, reprit-il, je ne dois pas te regarder d'un autre œil qu'à l'ordinaire, quoique tu ſois devenu riche. Mais, ajoûta-t-il, je t'avouerai ma foibleſſe, en m'annonçant ton heureux ſort, tu m'as ébolui. Par bonheur mon éblouiſſement ſe paſſe, & je ne vois plus en toi que mon ami Gil Blas.

Notre entretien fut troublé par quatre ou cinq Commis qui arrivérent : Meſſieurs, leur dis-je, en leur montrant Nunez, vous ſouperez avec le Seigneur Don Frabricio, qui fait des vers dignes du Roi Numa *, & qui écrit en proſe

* *Les Vers obſcurs que chantoient les Prêtres*

comme on n'écrit point. Par malheur, je parlois à des gens qui faisoient si peu de cas de la poësie, que le Poëte en pâlit. A peine daignerent-ils jetter sur lui les yeux. Il eut beau pour s'attirer leur attention, dire des choses très-spirituelles, ils ne les sentirent pas. Il en fut si piqué, qu'il prit une licence poëtique. Il s'échapa subtilement de la Compagnie, & disparut. Nos Commis ne s'apperçûrent pas de sa retraite, & se mirent à table, sans même s'informer de ce qu'il étoit devenu.

Comme j'achevois de m'habiller le lendemain matin, & me disposois à sortir, le Poëte des Asturies entra dans ma chambre : je te demande pardon, mon ami, me dit-il, si j'ai rompu en visiere à tes Commis ; mais franchement, je me suis trouvé parmi eux si déplacé, que je n'ai pû y tenir. Les fastidieux personnages avec leur air suffisant & empesé ! je ne comprens pas comment, toi qui as l'esprit si délié, tu peux t'accommoder de Convives si lourds. Je veux dès aujourd'hui t'en amener de

Saliens dans leurs processions, avoient été composés par Numa.

plus legers. Tu me feras plaisir, lui répondis-je, & je m'en fie à ton goût là-dessus. Tu as raison, repliqua-t-il, je te promets des génies supérieurs & des plus amusans. Je vais de ce pas chez un Marchand de liqueurs où ils vont s'assembler dans un moment. Je les retiendrai de peur qu'ils ne s'engagent ailleurs; car c'est à qui les aura à dîner ou à souper, tant ils sont réjouissans.

A ces paroles, il me quitta; & le soir, à l'heure du souper, il revint accompagné seulement de six Auteurs, qu'il me présenta l'un après l'autre, en me faisant leur éloge. A l'entendre, ces beaux esprits surpassoient ceux de la Grèce & de l'Italie, & leurs ouvrages, disoit-il, méritoient d'être imprimés en lettres d'or. Je reçus ces Messieurs très-poliment. J'affectai même de les combler d'honnêtetés; car la nation des Auteurs est un peu vaine & glorieuse. Quoique je n'eusse pas recommandé à Scipion d'avoir soin que l'abondance régnât dans ce repas, comme il sçavoit quelle sorte de Gens je devois ce jour-là régaler, il avoit fait renforcer les services.

Enfin, nous nous mîmes à table fort gaie

ment. Mes Poëtes commencerent à s'entretenir d'eux-mêmes, & à se louer. Celui-ci d'un air fier citoit les grands Seigneurs, & les femmes de qualité dont sa Muse faisoit les délices. Celui-là blâmant le choix qu'une Académie de Gens de Lettres venoit de faire de deux Sujets, disoit modestement que c'étoit lui qu'elle auroit dû choisir. Il n'y avoit pas moins de présomption dans les discours des autres. Au milieu du souper, les voilà qui m'assassinent de Vers & de Prose. Ils se mettent à reciter à la ronde chacun un morceau de ses écrits. L'un débite un Sonnet, l'autre déclame une Scène tragique, & un autre lit la critique d'une Comédie. Un quatriéme voulant à son tour faire la lecture d'un Ode d'Anacréon, traduite en mauvais vers espagnols, est interrompu par un de ses Confréres, qui lui dit qu'il s'est servi d'un terme impropre. L'Auteur de la traduction n'en convient nullement. De-là naît une dispute, dans laquelle tous les beaux Esprits prennent parti. Les opinions sont partagées, les disputeurs s'échauffent; ils en viennent aux invectives: passe encore pour cela; mais ces furieux se lévent de table, & se battent à coups de

poing. Fabrice, Scipion, mon Cocher, mes laquais & moi, nous n'eûmes pas peu de peine à leur faire lâcher prise. Lorsqu'ils se virent séparés, ils sortirent de ma maison comme d'un Cabaret, sans me faire la moindre excuse de leur impolitesse.

Nunez, sur la parole de qui je m'étois fait de ce repas une idée agréable, demeura fort étourdi de cette aventure: Hé bien, lui dis-je, notre ami, me vanterez-vous encore vos convives? Par ma foi, vous m'avez amené-là de vilaines Gens. Je m'en tiens à mes Commis. Ne me parlez plus d'Auteur. Je n'ai garde, me répondit-il, de t'en présenter d'autres, tu viens de voir les plus raisonnables.



CHAPITRE XIV.

Les mœurs de Gil Blas se corrompent entiérement à la Cour. De la Commission dont le chargea le Comte de Lemos, & de l'intrigue dans laquelle ce Seigneur & lui s'engagérent.

LORSQUE je fus connu pour un homme chéri du Duc de Lerme, j'eus bien-tôt une Cour. Tous les matins mon antichambre se trouvoit pleine de monde, & je donnois mes audiences à mon lever. Il venoit chez moi deux sortes de gens. Les uns pour m'engager, en payant, à demander des graces au Ministre : & les autres pour m'exciter par des suplications à leur faire obtenir *gratis* ce qu'ils souhaitoient. Les premiers étoient sûrs d'être écoutés & bien servis. A l'égard des seconds, je m'en débarrassois sur le champ par des défaites, ou bien je les amusois si long-tems que je leur faisois perdre patience. Avant que je fusse à la Cour, j'étois compatissant & charitable de mon naturel :

mais on n'a plus là de foibleſſe humaine, & j'y devins plus dur qu'un caillou. Je me guéris auſſi par conſéquent de ma ſenſibilité pour mes amis. Je me dépouillai de toute affection pour eux. La maniere dont j'en uſai avec Joſeph Navarro dans une conjoncture que je vais raporter, en peut faire foi.

Ce Navarro, à qui j'avois tant d'obligation, & qui pour tout dire en un mot, étoit la cauſe premiere de ma fortune, vint un jour chez moi. Après m'avoir témoigné beaucoup d'amitié, ce qu'il avoit coutume de faire quand il me voyoit, il me pria de demander pour un de ſes amis certain emploi au Duc de Lerme, en me diſant que le Cavalier pour lequel il me ſollicitoit étoit un Garçon fort aimable & d'un grand mérite, mais qu'il avoit beſoin d'un poſte pour ſubſiſter. Je ne doute pas, ajoûta Joſeph, bon & obligeant comme je vous connois, que vous ne ſoyez ravi de faire plaiſir à un honnête homme qui n'eſt pas riche. Son indigence eſt un titre pour mériter votre apui. Je ſuis ſûr que vous me ſçavez bon gré de vous donner une occaſion d'exercer votre humeur bienfaiſante. C'étoit me dire nettement qu'on

attendoit de moi ce ſervice pour rien. Quoique cela ne fût guéres de mon goût, je ne laiſſai pas de paroître fort diſpoſé à faire ce qu'on déſiroit. Je ſuis charmé, répondis-je à Navarro, de pouvoir vous marquer la vive reconnoiſſance que j'ai de tout ce que vous avez fait pour moi. Il ſuffit que vous vous intéreſſiez pour quelqu'un. Il n'en faut pas davantage pour me déterminer à le ſervir. Votre ami aura cet Emploi que vous ſouhaitez qu'il ait. Comptez là-deſſus. Ce n'eſt plus votre affaire, c'eſt la mienne.

Sur cette aſſurance, Joſeph s'en alla très-ſatisfait de moi; néanmoins la perſonne qu'il m'avoit recommandée, n'eut pas le poſte en queſtion. Je le fis accorder à un autre homme pour mille ducats que je mis dans mon coffre fort. Je préférai cette ſomme aux remercimens que m'auroit fait mon chef d'office, à qui je dis d'un air mortifié quand nous nous revîmes: Ah, mon cher Navarro, vous vous êtes aviſé trop tard de me parler. Calderone m'a prévenu. Il a fait donner l'Emploi que vous ſçavez. Je ſuis au deſeſpoir de n'avoir pas une meilleure nouvelle à vous apprendre.

Joſeph me crut de bonne foi, & nous nous quittâmes plus amis que jamais, mais je crois qu'il découvrit bien-tôt la vérité, car il ne revint plus chez moi. Au lieu de ſentir quelques remords d'en avoir uſé de la ſorte avec un ami véritable, & à qui j'avois tant d'obligation, j'en fus charmé. Outre que les ſervices qu'il m'avoit rendus me peſoient, il me ſembloit que dans la paſſe où j'étois alors à la Cour, il ne me convenoit plus de fréquenter des Maîtres d'Hôtel.

Il y a long-tems que je n'ai parlé du Comte de Lemos. Venons préſentement à ce Seigneur. Je le voyois quelquefois. Je lui avois porté mille Piſtoles, comme je l'ai dit ci-devant, & je lui en portai mille autres encore par ordre du Duc ſon oncle, de l'argent que j'avois à ſon Excellence. Le Comte de Lemos ce jour-là voulut avoir un long entretien avec moi. Il m'aprit qu'il étoit enfin parvenu à ſon but, & qu'il poſſédoit entiérement les bonnes graces du Prince d'Eſpagne, dont il étoit l'unique confident. Enſuite il me chargea d'une commiſſion fort honorable, & à laquelle il m'avoit déja préparé : Ami Santillane, me dit-il, c'eſt maintenant qu'il faut agir. N'épargnez

rien pour découvrir quelque jeune Beauté qui ſoit digne d'amuſer ce Prince galant. Vous avez de l'eſprit. Je ne vous en dis pas davantage. Allez, courez, cherchez; & quand vous aurez fait une heureuſe découverte, vous viendrez m'en avertir. Je promis au Comte de ne rien négliger pour bien m'acquitter de cet emploi, qui ne doit pas être fort difficile à exercer, puiſqu'il y a tant de gens qui s'en mêlent.

Je n'avois pas un grand uſage de ces ſortes de recherches; mais je ne doutois point que Scipion ne fût encore admirable pour cela. En arrivant au logis, je l'apellai, & lui dis en particulier: Mon enfant, j'ai une confidence importante à te faire. Sçais-tu bien qu'au milieu des faveurs de la Fortune, je ſens qu'il me manque quelque choſe. Je devine aiſément ce que c'eſt, interrompit-il, ſans me donner le tems d'achever ce que je voulois lui dire, vous avez beſoin d'une Nymphe agréable pour vous diſſiper un peu, & vous égayer. Et en effet, il eſt étonnant que vous n'en ayez pas dans le Printems de vos jours, pendant que de graves Barbons ne ſçauroient s'en paſſer. J'admire ta pénétration,

tion, repris-je en ſouriant. Oui, mon ami, c'eſt une Maîtreſſe qu'il me faut, & je veux l'avoir de ta main. Mais je t'avertis que je ſuis très-délicat ſur la matiére ; je te demande uue jolie perſonne qui n'ait pas de mauvaiſes mœurs. Ce que vous ſouhaitez, repartit Scipion en ſouriant, eſt un peu rare ; cependant nous ſommes, Dieu merci, dans une Ville où il y a de tout, & j'eſpére que j'aurai bientôt trouvé votre fait.

Véritablement trois jours après, il me dit : J'ai découvert un Tréſor ; une jeune Dame nommée Catalina, de bonne famille & d'une beauté raviſſante, demeure ſous la conduite de ſa tante, dans une petite maiſon où elles vivent toutes deux fort honnêtement de leur bien qui n'eſt pas conſidérable. Elles ſont ſervies par une Soubrette que je connois, & qui vient de m'aſſurer que leur porte, quoique fermée à tout le monde, pourroit s'ouvrir à un Galant riche & libéral, pourvû qu'il voulût bien, de peur de ſcandale, n'entrer chez elles que la nuit, & ſans faire aucun éclat. Là-deſſus, je vous ai peint comme un Cavalier qui méritoit de trouver l'huis ouvert, & j'ai prie la Soubrette de vous

proposer aux deux Dames. Elle m'a promis de le faire, & de me raporter demain matin la réponse dans un endroit dont nous sommes convenus. Cela est bon, lui répondis-je ; mais je crains que la Femme de chambre à qui tu viens de parler ne t'en ai fait accroire : Non, non, repliqua-t-il, ce n'est point à moi qu'on en donne à garder ; j'ai déja interrogé les voisins, & je conclus de tout ce qu'ils m'ont dit que la Senora Catalina est telle que vous la pouvez désirer ; c'est-à-dire, une Danaé chez laquelle il vous sera permis d'aller faire le Jupiter à la faveur d'une grêle de pistoles que vous y laisserez tomber.

Tout prévenu que j'étois contre ces sortes de bonnes fortune, je me prêparai à celle-là ; & comme la Femme de chambre vint dire le jour suivant à Scipion qu'il ne tiendroit qu'à moi d'être introduit dès ce soir-là même dans la maison de ses Maîtresses, je m'y glissai entre onze heures & minuit. La Soubrette me reçut sans lumiere, & me prit par la main pour me conduire dans une Sale assez propre, où je trouvai les deux Dames galamment habillées, & assises sur des carreaux de satin. Aussi

tôt qu'elles m'aperçûrent elles se levérent & me saluérent d'une maniére toute gracieuse. Je crus voir deux personnes de qualité. La tante qu'on apelloit la Senora Mencia, quoique belle encore, n'attiroit pas moins mon attention. Il est vrai qu'on ne pouvoit regarder que la Niéce, qui me parut une Déesse : à l'examiner pourtant à la rigueur, on auroit pû dire que ce n'étoit pas une beauté parfaite ; mais elle avoit des graces, avec un air piquant & voluptueux qui ne permettoit guére aux yeux des hommes de remarquer ses défauts.

Aussi sa vue troubla mes sens. J'oubliai que je ne venois là que pour faire l'office de Procureur ; je parlai en nom propre & privé nom, & tins tous les discours d'un homme passionné. La petite fille à qui je trouvai trois fois plus d'esprit qu'elle n'en avoit, tant elle me paroissoit aimable, acheva de m'enchanter par ses réponses. Je commençois à ne me plus posséder lorsque la Tante, pour modérer mes transports, prit la parole, & me dit : Seigneur de Santillane, je vais m'expliquer franchement avec vous. Sur l'éloge qu'on m'a fait de votre Seigneurie, je vous

ai permis d'entrer chez moi, ſans affecter par des façons de vous faire valoir cette faveur ; mais ne penſez pas pour cela que vous en ſoyez plus avancé ; j'ai juſqu'ici élevé ma Niéce dans la retraite, & vous êtes, pour ainſi dire, le premier Cavalier aux regards de qui je l'expoſe. Si vous la jugez digne d'être votre Epouſe, je ſerai ravie qu'elle ait cet honneur ; voyez ſi elle vous convient à ce prix-là ; vous ne l'aurez point à meilleur marché.

Ce coup tiré à bout portant, effaroucha l'amour qui m'alloit décocher une fléche. Pour parler ſans métaphore, un mariage propoſé ſi cruëment me fit rentrer en moi-même, je redevins tout-à-coup l'Agent fidèle du Comte de Lemos ; & changeant de ton, je répondis à la Senora Mencia : Madame, votre franchiſe me plaît, je veux l'imiter. Quelque figure que je faſſe à la Cour, je ne vaux pas l'incomparable Catalina ; j'ai pour elle en main un parti plus brillant ; je lui deſtine le Prince d'Eſpagne. Il ſuffiſoit de refuſer ma Niéce, reprit la Tante froidement ; ce refus, ce me ſemble, étoit aſſez déſobligeant ; il n'étoit pas néceſſaire de

l'accompagner d'un trait railleur. Je ne raille point, Madame, m'écriai-je, rien n'eſt plus ſérieux ; j'ai ordre de chercher une perſonne qui mérite d'être honorée des viſites ſecrettes du Prince d'Eſpagne, je la trouve dans votre maiſon, je vous marque à la craye.

La Senora Mencia fut fort étonnée d'entendre ces paroles, & je m'aperçûs qu'elles ne lui déplurent point ; néanmoins croyant devoir faire la réſervée, elle me repliqua de cette maniére : Quand je prendrois au pied de la lettre ce que vous me dites, aprenez que je ne ſuis pas d'un caractére à m'aplaudir de l'infâme honneur de voir ma Niéce Maîtreſſe d'un Prince. Ma vertu ſe révolte contre l'idée... Que vous êtes bonne, interompis-je avec votre vertu! Vous penſez comme une ſotte Bourgeoiſe. Vous moquez-vous de conſidérer ces choſes-là dans un point de vûe moral ? c'eſt leur ôter tout ce qu'elles ont de beau : il faut les regarder d'un œil charmé. Enviſagez l'héritier de la Monarchie aux pieds de l'heureuſe Catalina ; repreſentez-vous qu'il l'adore & la comble de preſens, & ſongez enfin qu'il naîtra d'elle peut-

être un Héros qui rendra le nom de sa mere immortel avec le sien.

Quoique la Tante ne demandât pas mieux que d'accepter ce que je proposois, elle feignit de ne sçavoir à quoi se résoudre; & Catalina, qui auroit déja voulu tenir le Prince d'Espagne, affecta une grande indifférence; ce qui fut cause que je me mis sur nouveaux frais à presser la place, jusqu'à ce qu'ensin la Senora Mencia me voyant rébuté & prêt à lever le siége, battit la chamade, & nous dressâmes une capitulation qui contenoit les deux articles suivans, *Primo*, Que si le Prince d'Espagne, sur le rapport qu'on lui feroit des agrémens de Catalina, prenoit feu, & se déterminoit à lui faire un visite nocturne, j'aurois soin d'en informer les Dames, comme aussi de la nuit qui seroit choisie pour cet effet. *Secundo*, Que le Prince ne pourroit s'introduire chez lesdites Dames qu'en Galant ordinaire, & accompagné seulement de moi, & de son Mercure en chef.

Après cette convention, la Tante & la Niéce me firent toutes les amitiés du monde; elles prirent avec moi un air de familiarité à la faveur duquel je ha-

zardai quelques accolades, qui ne furent pas trop mal reçues ; & lorſque nous nous ſéparâmes elles m'embraſſérent d'elles-mêmes, en me faiſant toutes les careſſes imaginables. C'eſt une choſe merveilleuſe que la facilité avec laquelle il ſe forme une liaiſon entre les Courtiers de galanterie, & les femmes qui ont beſoin d'eux ; on auroit dit en me voyant ſortir de-là ſi favoriſé, que j'euſſe été plus heureux que je ne l'étois.

Le Comte de Lemos ſentit une extrême joye, quand je lui annonçai que j'avois fait une découverte telle qu'il la pouvoit ſouhaiter. Je lui parlai de Catalina dans des termes qui lui donnérent envie de la voir. Je le menai chez elle la nuit ſuivante ; & il m'avoua que j'avois fort bien rencontré. Il dit aux Dames qu'il ne doutoit nullement que le Prince d'Eſpagne ne fût fort ſatisfait de la maîtreſſe que je lui avois choiſie, & qu'elle de ſon côté auroit ſujet d'être contente d'un tel Amant : que ce jeune Prince étoit généreux, plein de douceur & de bonté ; enfin il les aſſura que dans quelques jours il le leur améneroit de la façon qu'elles le déſiroient, c'eſt-

à-dire, ſans ſuite & ſans bruit. Ce Seigneur prit là-deſſus congé d'elles, & je me retirai avec lui ; nous rejoignîmes ſon équipage dans lequel nous étions venus tous deux, & qui nous attendoit au bout de la rue. Enſuite il me conduiſit à mon Hôtel, en me chargeant d'inſtruire le lendemain ſon Oncle de cette aventure ébauchée, & de le prier de ſa part de lui envoyer un millier de piſtoles pour la mettre à fin.

Je ne manquai pas le jour ſuivant d'aller rendre au Duc de Lerme un compte exact de tout ce qui s'étoit paſſé ; je ne lui cachai qu'une choſe : je ne lui parlai point de Scipion : je me donnai pour l'auteur de la découverte de Catalina ; car on ſe fait honneur de tout auprès des Grands.

Je m'attirai par-là des complimens à mi-ſucre : Monſieur Gil Blas, me dit le Miniſtre d'un air railleur, je ſuis ravi qu'avec tous vos autres talens, vous ayez encore celui de déterrer les beautés obligeantes. Quand j'en voudrai quelques-unes, vous trouverez bon que je m'adreſſe à vous. Monſeigneur, lui répondis-je ſur le même ton, je vous remercie de la préférence : mais vous me

me permettrez de vous dire que je me ferois un ſcrupule de procurer ces ſortes de plaiſirs à votre Excellence. Il y a ſi long-tems que le Seigneur Don Rodrigue eſt en poſſeſſion de cet emploi-là qu'il y auroit de l'injuſtice à l'en dépouiller. Le Duc ſourit de ma réponſe, puis changeant de diſcours, il me demanda ſi ſon Neveu n'avoit pas beſoin d'argent pour cette équipée. Pardonnez-moi, lui dis-je, il vous prie de lui envoyer mille piſtoles. Hé bien, reprit le Miniſtre, tu n'as qu'à les lui porter ; dis-lui qu'il ne les ménage point, & qu'il aplaudiſſe à toutes les dépenſes que le Prince ſouhaitera de faire.

CHAPITRE XV.

De la viſite ſecrette, & des preſens que le Prince d'Eſpagne fit à Catalina.

J'ALLAI porter à l'heure même cinq cens doubles piſtoles au Comte de Lemos. Vous ne pouviez venir plus à propos, me dit ce Seigneur. J'ai parlé au Prince. Il a mordu à la grape. Il brûle

d'impatience de voir Catalina ; dès la nuit prochaine, il veut ſe dérober ſécrettement de ſon Palais pour ſe rendre chez elle ; c'eſt une choſe réſolue. Nos meſures ſont déja priſes pour cela. Avertiſſez-en les Dames, & leur donnez l'argent que vous m'aportez ; il eſt bon de leur faire connoître que ce n'eſt point un Amant ordinaire qu'elles ont à recevoir. D'ailleurs les bienfaits des Princes doivent devancer leurs galanteries. Comme vous l'accompagnerez avec moi, pourſuivit-il, ayez ſoin de vous trouver ce ſoir à ſon coucher. Il faudra de plus que votre carroſſe, (car je juge à propos de nous en ſervir,) nous attende à minuit aux environs du Palais.

Je me rendis auſſi-tôt chez les Dames. Je ne vis point Catalina. On me dit qu'elle repoſoit. Je ne parlai qu'à la Senora Mencia : Madame, lui dis-je, excuſez-moi de grace, ſi je parois dans votre maiſon pendant le jour ; mais je ne puis faire autrement ; il faut bien que je vous avertiſſe que le Prince d'Eſpagne viendra chez vous cette nuit : & voici, ajoûtai-je, en lui mettant entre les mains un ſac où étoient les eſpeces, voici une offrande qu'il envoye au Temple de Cy-

thère, pour s'en rendre les Divinités favorables. Je ne vous ai pas, comme vous voyez, engagées dans une mauvaiſe affaire. Je vous en ſuis redevable, répondit-elle ; mais aprenez-moi, Seigneur de Santillane, ſi le Prince aime la Muſique. Il l'aime, repris je, à la folie. Rien ne le divertit tant qu'une belle voix accompagnée d'un luth touché délicatement. Tant mieux, s'écria-t elle toute tranſportée de joïe ; vous me charmez en diſant cela ; car ma Niéce a un goſier de Roſſignol, & joue du luth à ravir. Elle danſe même parfaitement. Vive Dieu, m'écriai-je à mon tour, voilà bien des perfections, ma Tante ! il n'en faut pas tant à une fille pour faire fortune ; un ſeul de ces talens lui ſuffit pour cela.

Ayant ainſi préparé les voies, j'attendis l'heure du coucher du Prince. Lorſqu'elle fut arrivée, je donnai mes ordres à mon Cocher, & rejoignis le Comte de Lemos, qui me dit que le Prince, pour ſe défaire plûtôt de tout le monde, alloit feindre une legere indiſpoſition, & même ſe mettre au lit, pour mieux perſuader qu'il étoit malade ; mais qu'il ſe releveroit une heure

après, & gagneroit par une porte ſecrette un eſcalier dérobé, qui conduiſoit dans les Cours.

Lorſqu'il m'eut inſtruit de ce qu'ils avoient concerté tous deux, il me poſta dans un endroit, par où il m'aſſura qu'ils paſſeroient. J'y gardai ſi longtems le mulet, que je commençai à croire que notre Galant avoit pris par un autre chemin, ou perdu l'envie de voir Catalina, comme ſi les Princes perdoient ces ſortes de fantaiſies avant que de les avoir ſatisfaites. Enfin, je m'imaginois qu'on m'avoit oublié, quand il parut deux hommes qui m'abordérent. Les ayant reconnus pour ceux que j'attendois, je les menai à mon carroſſe, dans lequel ils montérent l'un & l'autre. Pour moi, je me mis auprès du Cocher, pour lui ſervir de guide, & je le fis arrêter à cinquante pas de chez les Dames. Je donnai la main au Prince d'Eſpagne & à ſon Compagnon, pour les aider à deſcendre, & nous marchâmes vers la maiſon où nous voulions nous introduire. La porte s'ouvrit à notre aproche, & ſe ferma dès que nous fûmes entrés.

Nous nous trouvâmes d'abord dans

les mêmes ténèbres où je m'étois trouvé la premiere fois, quoiqu'on eût pourtant par distinction attaché une petite lampe à un mur. La lumiere qu'elle répandoit étoit si sombre, que nous l'apercevions seulement sans en être éclairés. Tout cela ne servoit qu'à rendre l'aventure plus agréable à son Héros, qui fut vivement frapé de la vue des Dames, lorsqu'elles le reçûrent dans la sale, où la clarté d'un grand nombre de bougies compensoit l'obscurité qui regnoit dans la Cour. La Tante & la Niece étoient dans un deshabillé galant, où il y avoit une intelligence de coquetterie qui ne les laissoit pas regarder impunément. Notre Prince se seroit fort bien contenté de la Senora Mencia, s'il n'eût pas eu à choisir : mais les charmes de la jeune Catalina, comme de raison, eurent la préférence.

Hé bien, mon Prince, lui dit le Comte de Lemos, pouvions-nous vous procurer le plaisir de voir deux personnes plus jolies ? Je les trouve toutes deux ravissantes, répondit le Prince, & je n'ai garde de remporter d'ici mon cœur, puisqu'il n'échaperoit point à la Tante, si la Niéce le pouvoit manquer,

Après un compliment si gracieux pour une Tante, il dit mille choses flâteuses à Catalina, qui lui répondit très-spirituellement. Comme il est permis aux honnêtes gens qui font le personnage que je faisois dans cette occasion de se mêler à l'entretien des amans, pourvû que ce soit pour attiser le feu, je dis au Galant que sa Nymphe chantoit & jouoit du luth à merveille. Il fut ravi d'aprendre qu'elle eût ces talens. Il la pressa de lui en montrer un échantillon; elle se rendit de bonne grace à ses instances, prit un Luth tout accordé, joua quelques airs tendres, & chanta d'une maniére si touchante, que le Prince se laissa tomber à ses genoux tout transporté d'amour & de plaisir. Mais finissons-là ce tableau, & disons seulement que dans la douce yvresse où l'Héritier de la Monarchie Espagnole étoit plongé, les heures s'écoulérent comme des momens, & qu'il nous fallut l'arracher de cette dangereuse maison, à cause du jour qui s'aprochoit. Messieurs les Entrepreneurs le remenérent promptement au Palais, & le remirent dans son apartement. Ils se retirérent ensuite chez eux aussi contens de l'avoir

apareillé avec une aventuriere, que s'ils eussent fait son mariage avec une Princesse.

Je contai le lendemain matin cette aventure au Duc de Lerme, car il vouloit tout sçavoir. Dans le tems que je lui en achevois le recit, le Comte de Lemos arriva, & nous dit : Le Prince d'Espagne est si occupé de Catalina, il a pris tant de goût pour elle, qu'il se propose de la voir souvent & de s'y attacher. Il voudroit lui envoyer aujourd'hui pour deux mille pistoles de pierreries, mais il n'a pas le sou. Il s'est adressé à moi : Mon cher Lemos, m'a-t-il dit, il faut que vous me trouviez tout-à-l'heure cette somme-là. Je sçais bien que je vous incommode, que je vous épuise ; aussi mon cœur vous en tient-il un grand compte ; & si jamais je me vois en état de reconnoître d'un autre maniere que par le sentiment tout ce que vous avez fait pour moi, vous ne vous repentirez point de m'avoir obligé. Mon Prince, lui ai-je répondu en le quittant sur le champ, j'ai des amis & du crédit, je vais vous chercher ce que vous souhaitez.

Il n'est pas difficile de le satisfaire,

dit alors le Duc à ſon Neveu. Santillane va vous porter cet argent, ou bien ſi vous voulez, il achetera lui-même les pierreries; car il s'y connoît parfaitement, & ſur-tout en rubis. N'eſt-il pas vrai Gil Blas, ajoûta-t-il en me regardant d'un air malin? Que vous êtes malicieux, Monſeigneur, lui répondis-je! Je vois bien que vous avez envie de faire rire Monſieur le Comte à mes dépens. Cela ne manqua pas d'arriver. Le Neveu demanda quel myſtere il y avoit là-deſſous. Ce n'eſt rien, repliqua l'Oncle en riant; c'eſt qu'un jour Santillane s'aviſa de troquer un diamant contre un rubis, & que ce troc ne tourna ni à ſon honneur, ni à ſon profit.

J'aurois été trop heureux, ſi le Miniſtre n'en eut pas dit davantage, mais il prit la peine de conter le tour que Camille & D. Raphaël m'avoient joué dans un Hôtel garni, & de s'étendre particuliérement ſur les circonſtances les plus déſagréables pour moi. Son Excellence après s'être bien égayée, m'ordonna d'accompagner le Comte de Lemos, qui me mena chez un Jouaillier, où nous choiſîmes des pierreries que

nous allâmes montrer au Prince d'Espagne. Après quoi, elles me furent confiées pour être remiſes à Catalina. J'allai enſuite prendre chez moi deux mille piſtoles de l'argent du Duc, pour payer le Marchand.

On ne doit pas demander ſi la nuit ſuivante, je fus gracieuſement reçu des Dames, lorſque j'exhibai les préſens de mon ambaſſade, leſquelles conſiſtoient en une belle paire de boucles d'oreilles, avec les pendans pour la Niéce. Charmées l'une & l'autre de ces marque de l'amour & de la générosité du Prince, elles ſe mirent à jaſer comme deux Comeres, & à me remercier de leur avoir procuré une ſi bonne connoiſſance. Elles s'oublierent dans l'excès de leur joïe. Il leur échapa quelques paroles, qui me firent ſoupçonner que je n'avois produit qu'une friponne au fils de notre grand Monarque. Pour ſçavoir préciſément ſi j'avois fait ce beau chef d'œuvre, je me retirai dans le deſſein d'avoir un éclairciſſement avec Scipion.

CHAPITRE XII.

Qui étoit Catalina. Embarras de Gil Blas, son inquiétude, & quelle précaution il fut obligé de prendre pour se mettre l'esprit en repos.

EN rentrant chez moi j'entendis un grand bruit. J'en demandai la cause. On me dit que c'étoit Scipion, qui ce soir-là donnoit à souper à une demi-douzaine de ses amis. Ils chantoient à gorge déployée, & faisoient de longs éclats de rire. Ce repas n'étoit assurément pas le banquet des sept Sages.

Le Maître du festin averti de mon arrivée, dit à sa Compagnie : Messieurs, ce n'est rien, c'est le Patron qui revient. Que cela ne vous gêne pas. Continuez de vous réjouir. Je vais lui dire deux mots. Je vous rejoindrai dans un moment. A ces mots, il vint me trouver : Quel tintamarre, lui dis-je ? quelle sorte de personnes régalez-vous donc là-bas ? sont-ce des Poëtes ? Non pas, s'il vous plaît, me répondit-il. Ce seroit dommage de don-

ner votre vin à boire à ces gens-là. J'en fais un meilleur uſage. Il y a parmi mes convives un jeune homme très-riche, qui veut obtenir un emploi par votre crédit & pour ſon argent. C'eſt pour lui que la fête ſe fait. A chaque coup qu'il boit, j'augmente de dix piſtoles le bénéfice qui doit vous en revenir. Je veux le faire boire juſqu'au jour. Sur ce pied-là, repris-je, vas te remettre à table, & ne ménage point le vin de ma cave.

Je ne jugeai point à propos de l'entretenir alors de Catalina; mais le lendemain à mon lever, je lui parlai de cette ſorte : Ami Scipion, tu ſçais de quelle maniere nous vivons enſemble. Je te traite plûtôt en camarade, qu'en domeſtique. Tu aurois tort par conſéquent de me tromper comme un Maître. N'ayons donc point de ſecret l'un pour l'autre : je vais t'aprendre une choſe qui te ſurprendra, & toi de ton côté, tu me diras ce que tu penſes des femmes que tu m'as fait connoître. Entre nous, je les ſoupçonne d'être deux matoiſes d'autant plus raffinées, qu'elles affectent plus de ſimplicité. Si je leur rends juſtice, le Prince d'Eſpagne n'a

pas grand sujet de se louer de moi ; car je te l'avouerai, c'est pour lui que je t'ai demandé une Maîtresse. Je l'ai mené chez Catalina, & il en est devenu amoureux. Seigneur, me répondit Scipion, vous en usez trop bien avec moi pour que je manque de sincérité avec vous. J'eus hier un tête à tête avec la Suivante de ces deux Princesses; elle m'a conté leur histoire qui m'a paru divertissante. Je vais vous en faire succintement le récit, que vous ne serez pas fâché d'avoir écouté.

Catalina, poursuivit-il, est fille d'un petit Gentilhomme Aragonois. Se trouvant à quinze ans une orpheline aussi pauvre que jolie, elle écouta un vieux Commandeur qui la conduisit à Tolède, où il mourut au bout de six mois, après lui avoir plus servi de pere que d'Epoux : elle recueillit sa succession, qui consistoit en quelques nippes, & en trois cens pistoles d'argent comptant ; puis elle se joignit à la Senora Mencia, qui étoit encore à la mode, quoiqu'elle fût déja sur le retour. Ces deux bonnes amies demeurerent ensemble, & commencérent à tenir une conduite dont la Justice voulut prendre connoissance.

Çela déplût aux Dames, qui, de dépit ou autrement, abandonnérent brusquement Tolède, pour venir s'établir à Madrid, où depuis environ deux ans elles vivent sans fréquenter aucune Dame du voisinage. Mais écoutez le meilleur; elles ont loué deux petites maisons séparées seulement par un mur. On peut entrer de l'une dans l'autre par un escalier de communication qu'il y a dans les caves. La Senora Mencia demeure avec une jeune Soubrette dans l'une de ces maisons, & la Douairiere du Commandeur occupe l'autre avec une vieille Duégne qu'elle fait passer pour sa grand'Mere; de façon que notre Aragonoise est tantôt une Niéce élevée par sa Tante, & tantôt une pupille sous l'aîle de son aïeule. Quand elle fait la Niéce, elle s'apelle Catalina; & lorsqu'elle fait la petite fille, elle se nomme Sirena.

Au nom de Sirena, j'interrompis, en pâlissant, Scipion. Que m'aprens-tu, lui dis-je? tu me fais trembler. Helas! j'ai bien peur que cette maudite Aragonoise ne soit la Maîtresse de Calderonne. Hé! vraiment, répondit-il, c'est elle-même. Je croyois vous réjouir, en vous

annonçant cette nouvelle. Tu n'y penses pas, lui repliquai-je; elle est plus propre à me causer du chagrin que de la joye. N'en vois-tu pas bien les conséquences? Non, ma foi, repartit Scipion. Quel malheur en peut-il arriver? Il n'est pas sûr que Don Rodrigue découvre ce qui se passe; & si vous craignez qu'il n'en soit instruit, vous n'avez qu'à prévenir le premier Ministre. Contez-lui la chose tout naturellement. Il verra votre bonne foi; & si après cela Calderone veut vous rendre quelques mauvais offices auprès de son Excellence, elle verra bien qu'il ne cherche à vous nuire que par un esprit de vengeance.

Scipion m'ôta ma crainte par ce discours. Je suivis ce conseil. J'avertis le Duc de Lerme de cette fâcheuse découverte. J'affectai même de lui en faire le détail d'un air triste, pour lui persuader que j'étois mortifié d'avoir innocemment livré au Prince la Maîtresse de Don Rodrigue; mais le Ministre, loin de plaindre son favori, en fit des railleries. Ensuite, il me dit d'aller toujours mon train, & qu'après tout il étoit glorieux pour Calderone d'aimer la même Dame que le Prince d'Espagne, & de n'en être

pas plus maltraité que lui. Je mis aussi au fait le Comte de Lemos qui m'assura de sa protection, si le premier Sécretaire venoit à découvrir l'intrigue, & qu'il entreprît de me perdre dans l'esprit du Duc.

Croyant avoir par cette manœuvre delivré le bateau de ma fortune du péril de s'ensabler, je ne craignis plus rien. J'accompagnai encore le Prince chez Catalina, autrement la belle Sirene, qui avoit l'art de trouver des défaites pour écarter de sa maison Don Rodrigue, & lui dérober les nuits qu'elle étoit obligée de donner à son illustre Rival.

CHAPITRE XIII.

Gil Blas continue de faire le Seigneur. Il aprend des nouvelles de sa famille. Quelle impression elles font sur lui. Il se brouille avec Fabrice.

J'Ai déja dit que le matin il y avoit ordinairement dans mon antichambre une foule de personnes qui venoient me faire des propositions : mais je ne voulois pas qu'on me les fit de vive voix, suivant l'usage de la Cour, ou plutôt faire l'important, je disois à chaque

Solliciteur : Donnez-moi un Mémoire. Je m'étois si bien accoutumé à cela, qu'un jour je répondis ces paroles au Propriétaire de mon Hôtel, qui vint me faire souvenir que je lui devois une année de loyer. Pour mon Boucher & mon Boulanger, ils m'épargnoient la peine de leur demander des Mémoires, tant ils étoient exacts à m'en aporter tous les mois. Scipion, qui copioit si bien, qu'on pouvoit dire que la copie aprochoit fort de l'original, n'en usoit pas autrement avec les personnes qui s'adressoient à lui, pour le prier de m'engager à les servir.

J'avois encore un autre ridicule, dont je ne prétens point me faire grace ; j'étois assez fat pour parler des plus grands Seigneurs, comme si j'eusse été un homme de leur étoffe. Si j'avois, par exemple, à citer le Duc d'Albe, le Duc d'Ossone, ou le Duc de Medina Sidonia, je disois sans façon, d'Albe, d'Ossone & Medina Sidonia. En un mot, j'étois devenu si fier & si vain, que je n'étois plus le fils de mon pere & de ma mere. Helas ! pauvre Duégne, & pauvre Ecuyer, je ne m'informois pas si vous viviez heureux ou misérables dans les

Asturies, c'est à quoi je ne pensois point du tout. Je ne songeois pas seulement à vous : La Cour a la vertu du fleuve Léthé pour nous faire oublier nos parens & nos amis, quand ils sont dans une mauvaise situation.

Je ne me souvenois donc plus de ma famille, lorsqu'un matin il entra chez moi un jeune homme qui me dit qu'il souhaitoit de me parler un moment en particulier. Je le fis passer dans mon cabinet, où sans lui offrir une chaise, parce qu'il me paroissoit un homme du commun ; je lui demandai ce qu'il me vouloit. Seigneur Gil Blas, me dit-il, quoi ! vous ne me remettez point ? J'eus beau le considérer attentivement, je fus obligé de lui répondre que ses traits m'étoient tout-à-fait inconnus. Je suis, reprit-il, un de vos Compatriotes, natif d'Oviedo même, & fils de Bertrand Muscada, l'Epicier voisin de votre Oncle le Chanoine. Je vous reconnois bien, moi. Nous avons joué mille fois tous deux à la *Gallina Ciéga* *.

Je n'ai, lui répondis-je, qu'une idée très-confuse des amusemens de mon

**C'est le jeu de Colin-Maillard.*

enfance ; les ſoins dont j'ai été depuis occupé m'en ont fait perdre la mémoire. Je ſuis venu, dit-il, à Madrid, pour compter avec le Correſpondant de mon pere. J'ai entendu parler de vous. On m'a dit que vous étiez ſur un bon pied à la Cour, & déja riche comme un Juif. Je vous en fais mes complimens, & je vais à mon retour au Païs, combler de joye votre famille, en lui annonçant une ſi agréable nouvelle.

Je ne pouvois honnêtement me diſpenſer de lui demander dans quelle ſituation il avoit laiſſé mon pere, ma mere & mon oncle ; mais je m'acquittai ſi froidement de ce devoir, que je ne donnai pas ſujet à mon Epicier d'admirer la force du ſang. Il me le fit bien connoître. Il parut choqué de l'indifférence que j'avois pour des perſonnes qui me devoient être ſi cheres ; & comme c'étoit un garçon franc & groſſier : Je vous croyois, me dit-il crûment, plus de tendreſſe & de ſenſibilité pour vos proches. De quel air glacé m'interrogez-vous ſur leur compte ? Il ſemble que vous les ayez mis en oubli. Sçavez-vous quelle eſt leur ſituation ? Aprenez que votre pere & votre mere ſont toujours dans le ſer-

vice, & que le bon Chanoine Gil Perès accablé de vieilleſſe & d'infirmités, n'eſt pas éloigné de ſa fin. Il faut avoir du naturel, pourſuivit-il ; & puiſque vous êtes en état de faire du bien à vos parens, je vous conſeille en ami de leur envoyer deux cens piſtoles tous les ans. Par ce ſecours vous leur procurerez une vie douce & heureuſe, ſans vous incommoder.

Au lieu d'être touché de la peinture qu'il me faiſoit de ma famille, je ne ſentis que la liberté qu'il prenoit de me conſeiller, ſans que je l'en priaſſe ; avec plus d'adreſſe peut-être m'auroit-il perſuadé : mais il ne fit que me révolter par ſa franchiſe. Il s'en aperçut bien au ſilence mécontent que je gardois ; & continuant ſon exhortation avec moins de charité que de malice, il m'impatienta. Oh, c'en eſt trop, répondis-je avec emportement ! Allez, Monſieur de Muſcada, ne vous mêlez que de ce qui vous regarde. Allez trouver le Correſpondant de votre pere, & compter avec lui. Il vous convient bien de me dicter mon devoir. Je ſçai mieux que vous ce que j'ai à faire dans cette occaſion. En achevant ces mots, je pouſſai l'Epicier hors

de mon cabinet , & le renvoyai à Oviedo vendre du poivre & du Gérofle.

Ce qu'il venoit de me dire ne laissa pas de s'offrir à mon esprit ; & me reprochant moi-même que j'étois un fils dénaturé, je m'attendris. Je rapellai les soins qu'on avoit eu de mon enfance, & de mon éducation. Je me représentai ce que je devois à mes Parens, & mes réflexions furent accompagnées de quelques transports de reconnoissance, qui pourtant n'aboutirent à rien. Mon ingratitude les étouffa bien-tôt, & leur fit succéder un profond oubli. Il y a bien des peres qui ont de pareils enfans.

L'avarice & l'ambition qui me possédoient, changérent entiérement mon humeur. Je perdis toute ma gaieté. Je devins distrait & rêveur ; en un mot un sot animal. Fabrice me voyant tout occupé du soin de sacrifier à la Fortune, & fort détaché de lui, ne venoit plus chez moi que rarement. Il ne put même s'empêcher de me dire un jour : En vérité, Gil Blas, je ne te reconnois plus. Avant que tu fusses à la Cour, tu avois toujours l'esprit tranquille; à présent je te vois sans cesse agité. Tu formes projet sur projet pour t'enrichir ; & plus tu amasses de bien, plus tu veux en amasser. Outre cela, te le dirai-je? Tu n'as

plus avec moi ces épanchemens de cœur, ces manieres libres qui ſont le charme des liaiſons. Tout au contraire, tu t'envelopes & me caches le fond de ton ame. Je remarque même de la contrainte dans les honnêtetés que tu me fais. Enfin, Gil Blas n'eſt plus ce même Gil Blas que j'ai connu.

Tu plaiſantes ſans doute, lui répondis-je d'un air aſſez froid. Je n'aperçois en moi aucun changement. Ce n'eſt point à tes yeux, repliqua-t-il, qu'on doit s'en raporter, ils ſont faſcinés. Crois-moi, ta métamorphoſe n'eſt que trop véritable. En bonne-foi, mon ami, parles : Vivons-nous enſemble comme autrefois ? Quand j'allois le matin fraper à ta porte, tu venois m'ouvrir toi-même, encore tout endormi le plus ſouvent, & j'entrois dans ta chambre ſans façon. Aujourd'hui, quelle différence ! Tu as des laquais. On me fait attendre dans ton antichambre, & il faut qu'on m'annonce avant que je puiſſe te parler. Après cela, comment me reçois-tu ? avec une politeſſe glacée, & en tranchant du Seigneur. On diroit que mes viſites commencent à te peſer. Crois-tu qu'une pareille réception ſoit agréable à un homme qui t'a vû ſon camarade ? Non, Santillane, non ; elle ne me con-

vient nullement. Adieu, séparons-nous à l'amiable. Défaisons-nous tous deux, toi d'un Censeur de tes actions, & moi d'un nouveau riche qui se méconnoît.

Je me sentis plus aigri, que touché de ses reproches, & je le laissai s'éloigner sans faire le moindre effort pour le retenir. Dans la situation où étoit mon esprit, l'amitié d'un Poëte ne me paroissoit pas une chose assez précieuse, pour devoir m'affliger de sa perte. Je trouvois de quoi m'en consoler dans le commerce de quelques petits Officiers du Roy, auxquels un raport d'humeur me lioit depuis peu étroitement. Ces nouvelles connoissances étoient des hommes dont la plupart venoient de je ne sçai où, & que leur heureuse étoile avoit fait parvenir à leurs postes. Ils étoient déja tous à leur aise; & ces misérables n'attribuant qu'à leur mérite les bienfaits dont la bonté du Roi les avoient comblés, s'oublioient de même que moi. Nous nous imaginions être des personnages bien respectables. O Fortune! Voilà comme tu dispenses tes faveurs le plus souvent. Le Stoïcien Epitecte n'a pas tort de te comparer à une fille de condition, qui s'abandonne à des valets.

Fin du huitiéme Livre.



HISTOIRE DE GIL BLAS DE SANTILLANE.

LIVRE NEUVIÉME.

CHAPITRE PREMIER.

Scipion veut marier Gil Blas, & lui propose la Fille d'un riche & fameux Orfévre. Des démarches qui se firent en conséquence.

UN soir, après avoir renvoyé la Compagnie, qui étoit venue souper chez moi, me voyant seul avec Scipion, je lui demandai ce qu'il avoit fait ce jour-là. Un coup de maître, me répon-

dit-il. Je vous ménage un riche établiſſement. Je veux vous marier à la fille unique d'un Orfévre de ma connoiſſance.

La fille d'un Orfévre, m'écriai-je d'un air dédaigneux ! as-tu perdu l'eſprit ? Quand on a un certain mérite, & qu'on eſt à la Cour ſur un certain pied, il me ſemble qu'on doit avoir des vûes plus élevées. Eh ! Monſieur, me repartit Scipion, ne le prenez point ſur ce ton-là. Songez que c'eſt le mâle qui annoblit, & ne ſoyez pas plus délicat que mille Seigneurs que je pourrois vous citer. Sçavez-vous bien que l'héritier dont il s'agit eſt un parti de cent mille ducats, pour le moins ? N'eſt-ce pas-là un beau morceau d'Orfévrerie ? Lorſque j'entendis parler d'une ſi groſſe ſomme, je devins plus traitable. Je me rends, dis-je à mon Sécrétaire, la dot me détermine. Quand veux-tu me la faire toucher ? Doucement, Monſieur, me répondit-il, un peu de patience. Il faut auparavant que je communique la choſe au Pere, & que je la lui faſſe agréer. Bon, repris-je, en éclatant de rire, tu en es encore là ? Voilà un mariage bien avancé ! Beaucoup plus que vous ne penſez, repli-
qua

qu'a-t-il. Je ne veux qu'une heure de conversation avec l'Orfévre, & je vous répond de son consentement. Mais avant que nous allions plus loin, composons, s'il vous plaît. Suposé que je vous fasse donner cent mille ducats, combien m'en reviendra-t-il? Vingt mille, lui répartis-je. Le Ciel en soit loué, dit-il? Je bornois votre reconnoissance à dix mille. Vous êtes une fois plus généreux que moi. Allons, j'entrerai dès demain dans cette négociation, & vous pouvez compter qu'elle réussira, ou je ne suis qu'une bête.

Effectivement, deux jours après il me dit: j'ai parlé au Seigneur Gabriel de Salero, ainsi se nommoit mon Orfévre. Je lui ai tant vanté votre crédit & votre mérite, qu'il a prêté l'oreille à la proposition que je lui ai faite de vous accepter pour Gendre. Vous aurez sa fille avec cent mille ducats, pourvû que vous lui fassiez voir clairement que vous possedez les bonnes graces du Ministre. S'il ne tient qu'à cela, dis-je alors à Scipion, je serai bien-tôt marié. Mais à propos de la fille, l'as-tu vûe? est-elle belle? pas si belle que la dot. Entre nous cette riche héritiére n'est pas une fort jolie personne

Par bonheur, vous ne vous en souciez guéres; ma foi non, lui repliquai-je, mon Enfant. Nous autres Gens de Cour, nous n'épousons que pour épouser seulement. Nous ne cherchons la beauté que dans les femmes de nos amis; & si par hazard elle se trouve dans les nôtres, nous y faisons si peu d'attention, que c'est fort bien fait quand elles nous en punissent.

Ce n'est pas tout, reprit Scipion; le Seigneur Gabriel vous donne à souper ce soir. Nous sommes convenus que vous ne parlerez pas du mariage projetté. Il doit inviter plusieurs Marchands de ses amis à ce repas, où vous vous trouverez comme un simple Convive, & demain il viendra souper chez vous de la même maniere. Vous voyez par-là que c'est un homme qui veut vous étudier avant que de passer outre. Il sera bon que vous vous observiez un peu devant lui. Oh, parbleu, interrompis-je d'un air de confiance, qu'il examine tant qu'il lui plaira; je ne puis que gagner à cet examen.

Cela s'exécuta de point en point. Je me fis conduire chez l'Orfévre, qui me reçut aussi familiérement que si nous nous fussions déja vûs plusieurs fois. C'étoit un bon Bourgeois qui étoit, comme nous

disons, poli * *hasta porfiar*. Il me présenta la Senora Eugenia sa femme, & la jeune Gabriella sa fille. Je leur fis force complimens, sans contrevenir au Traité. Je leur dis des *riens* en fort beaux termes, des phrases de courtisan.

Gabriella, quoique m'en eût dit mon Sécrétaire, ne me parut pas désagréable, soit à cause qu'elle étoit extrêmement parée, soit que je ne la regardasse qu'au travers de la dot. La bonne Maison que celle du Seigneur Gabriel ! Il y a, je crois, moins d'argent dans les mines du Perou, qu'il n'y en avoit dans cette maison-là. Ce métal s'y offroit à la vue de toutes parts sous mille formes différentes. Chaque chambre, & particuliérement celle où nous nous étions mis à table, étoit un tresor. Quel spectacle pour les yeux d'un Gendre! Le beau-pere, pour faire plus d'honneur à son repas, avoit assemblé chez lui cinq ou six Marchands, tous personnages graves & ennuyeux. Ils ne parlérent que de commerce, & l'on peut dire que leur conversation fut plutôt une conférence de Né-

* Jusqu'à être fatiguant.

gocians, qu'un entretien d'amis qui soupent ensemble.

Je régalai l'Orfévre à mon tour le lendemain au soir. Ne pouvant l'éblouir par mon argenterie, j'eus recours à une autre illusion. J'invitai à souper ceux de mes amis qui faisoient la plus belle figure à la Cour, & que je connoissois pour des ambitieux, qui ne mettoient point de bornes à leurs desirs. Ces gens-ci ne s'entretinrent que des grandeurs, que des postes brillans & lucratifs auxquel ils aspiroient. Ce qui fit son effet. Le Bourgeois Gabriel étourdi de leurs grandes idées, ne se sentoit, malgré tout son bien, qu'un petit mortel en comparaison de ces Messieurs. Pour moi, faisant l'homme modéré, je dis que je me contenterois d'une fortune médiocre, comme de vingt mille ducats de rente. Sur quoi ces affamés d'honneur & de richesses s'écriérent que j'aurois tort, & qu'étant aimé autant que je l'étois du premier Ministre, je ne devois pas m'en tenir à si peu de chose. Le beau Pere ne perdit pas une de ces paroles, & je crus remarquer, quand il se retira, qu'il étoit fort satisfait.

Scipion ne manqua pas de l'aller voir le jour ſuivant dans la matinée, pour lui demander s'il étoit content de moi. J'en ſuis charmé, lui répondit le Bourgeois. Ce Garçon là m'a gagné le cœur. Mais, Seigneur Scipion, ajoûta-t-il, je vous conjure par notre ancienne connoiſſance de me parler ſincérement. Nous avons tous notre foible, comme vous ſçavez : Aprenez-moi celui du Seigneur de Santillane. Eſt-il joueur ? eſt-il galant ? Quelle eſt ſon inclination vicieuſe ? Ne me la cachez pas, je vous en prie. Vous m'offenſez, Seigneur Gabriel, en me faiſant cette queſtion, repartit l'Entremetteur. Je ſuis plus dans vos intérêts que dans ceux de mon Maître. S'il avoit quelque mauvaiſe habitude qui fût capable de rendre votre fille malheureuſe, eſt-ce que je vous l'aurois propoſé pour gendre ? Non parbleu, je ſuis trop votre ſerviteur. Mais entre nous, je ne lui trouve point d'autre défaut que celui de n'en avoir aucun. Il eſt trop ſage pour un jeune homme. Tant mieux, reprit l'Orfévre, cela me fait plaiſir. Allez, mon ami, vous pouvez l'aſſurer qu'il aura ma fille, & que je la lui donnerois,

quand il ne feroit pas chéri du Miniſtre.

Auſſi-tôt que mon Sécrétaire m'eut raporté cet entretien, je courus chez Salero, pour le remercier de la diſpoſition favorable où il étoit pour moi. Il avoit déja déclaré ſes volontés à ſa femme & à ſa fille, qui me firent connoître, par la maniere dont elles me reçurent, qu'elles y étoient ſoumiſes ſans répugnance. Je menai le beau-Pere au Duc de Lerme, que j'avois prévenu la veille, & je lui preſentai. Son Excellence lui fit un accueil des plus gracieux, & lui témoigna de la joïe de ce qu'il avoit choiſi pour Gendre un homme qu'elle affectionnoit beaucoup, & qu'elle prétendoit avancer. Elle s'étendit enſuite ſur mes bonnes qualités, & dit tant de bien de moi que le bon Gabriël crut avoir rencontré dans ma Seigneurie le meilleur parti d'Eſpagne pour ſa fille. Il en étoit ſi aiſe qu'il en avoit la larme à l'œil. Il me ſerra fortement entre ſes bras lorſque nous nous ſéparâmes, en me diſant : mon fils, j'ai tant d'impatience de vous voir l'époux de Gabriella, que vous le ſerez dans huit jours tout au plus tard.





CHAPITRE II.

Par quel hazard Gil Blas se ressouvint de Don Alphonse de Leyva, & du service qu'il lui rendit.

LAissons-là mon mariage pour un moment. L'ordre de mon Histoire le demande, & veut que je raconte le service que je rendis à Don Alphonse mon ancien Maître. J'avois entiérement oublié ce Cavalier, & voici à quelle occasion j'en rapellai le souvenir.

Le Gouvernement de la Ville de Valence vint à vaquer dans ce tems-là. En aprenant cette nouvelle, je pensai à Don Alphonse de Leyva. Je fis réflexion que cet emploi lui conviendroit à merveille, & moins peut-être par amitié que par ostentation, je résolus de le demander pour lui. Je me représentai que si je l'obtenois, cela me feroit un honneur infini. Je m'adressai donc au Duc de Lerme. Je lui dis que j'avois été Intendant de Don Cesar de Leyva & de son fils, & qu'ayant tous les sujets du

monde de me louer d'eux, je prenois la liberté de le suplier d'accorder à l'un ou à l'autre le Gouvernement de Valence. Le Ministre me répondit : Très-volontiers, Gil Blas, j'aime à te voir reconnoissant & généreux. D'ailleurs, tu me parles pour une famille que j'estime. Les Leyva sont de bons serviteurs du Roi ; ils méritent bien cette Place. Tu peux en disposer à ton gré. Je te la donne pour présent de nôce.

Ravi d'avoir réussi dans mon dessein, j'allai sans perdre de tems chez Calderone faire dresser des Lettres patentes pour Don Alphonse. Il y avoit un grand nombre de personnes qui attendoient dans un silence respectueux que Don Rodrigue vînt leur donner Audience. Je traversai la foule, & me présentai à la porte du cabinet, qu'on m'ouvrit. J'y trouvai je ne sçais combien de Chevaliers, de Commandeurs, & d'autres gens de conséquence, que Calderone écoutoit tour à tour. C'étoit une chose remarquable que la maniere différente dont il les recevoit. Il se contentoit de faire à ceux-ci une légere inclination de tête ; il honoroit ceux-là d'une révérence, & les conduisoit jusqu'à la porte de son

cabinet. Il mettoit, pour ainſi dire, des nuances de conſidération dans les civilités qu'il faiſoit. D'un autre côté, j'appercevois des Cavaliers, qui choqués du peu d'attention qu'il avoit pour eux, maudiſſoient dans leur ame la néceſſité qui les obligeoit de ramper devant ce viſage. J'en voyois d'autres au contraire qui rioient en eux-mêmes de ſon air fat & ſuffiſant. J'avois beau faire ces obſervations, je n'étois pas capable d'en profiter. J'en uſois chez moi comme lui, & je ne me ſouciois guéres qu'on aprouvât ou qu'on blamât mes manieres orgueilleuſes, pouvû qu'elles fuſſent reſpectées.

Don Rodrigue ayant par hazard jetté les yeux ſur moi, quitta bruſquement un Gentilhomme qui lui parloit, & vint m'embraſſer avec des démonſtrations d'amitié qui me ſurprirent. Ah! mon cher Confrere, s'écria-t-il, quelle affaire me procure le plaiſir de vous voir ici? Qu'y a-t-il pour votre ſervice? Je lui appris le ſujet qui m'amenoit; & là-deſſus il m'aſſura dans les termes les plus obligeans, que le lendemain à pareille heure ce que je demandois ſeroit expédié. Il ne borna point-là ſa politeſſe; il me conduiſit juſ-

qu'à la porte de ſon antichambre, où il ne conduiſoit jamais que de grands Seigneurs, & là il m'embraſſa de nouveau. Que ſignifient toutes ces honnêtetés, diſois-je en m'en allant? Que me préſagent-elles? Calderone méditeroit-il ma perte, ou bien auroit-il envie de gagner mon amitié, ou preſſentant que ſa faveur eſt ſur ſon déclin, me ménageroit-il dans la vûe de me prier d'intercéder pour lui auprès de notre Patron? Je ne ſçavois à laquelle de ces conjectures je devois m'arrêter. Le jour ſuivant, lorſque je retournai chez lui, il me traita de la même façon, il m'accabla de careſſes & de civilités. Il eſt vrai qu'il les rabattit ſur la réception qu'il fit aux autres perſonnes qui ſe préſentoient pour lui parler. Il bruſqua les uns, battit froid aux autres, il mécontenta preſque tout le monde; mais ils furent aſſez tous vengés par une avanture qui arriva, & que je ne dois pas paſſer ſous ſilence. Ce ſera un avis au Lecteur pour les Commis & les Sécretaires qui le liront.

Un homme vêtu fort ſimplement, & qui ne paroiſſoit pas ce qu'il étoit, s'approcha de Calderone, & lui parla d'un certain Mémoire qu'il diſoit avoir pré-

ſenté au Duc de Lerme ; Don Rodrigue ne regarda pas ſeulement le Cavalier, il lui dit d'un ton bruſque : Comment vous apelle-t-on mon, ami ? L'on m'appelloit Francillo dans mon enfance, lui répondit de ſang froid le Cavalier ; on m'a depuis nommé Don Franciſco de Zuniga, & je me nomme aujourd'hui le Comte de Pedroſa. Calderone étonné de ces paroles, & voyant qu'il avoit affaire à un homme de la premiere qualité, voulut s'excuſer : Seigneur, dit-il au Comte, je vous demande pardon, ſi ne vous connoiſſant pas ..... Je ne veux point de tes excuſes, interrompit avec hauteur Francillo. Je les mépriſe autant que tes malhonnêtetés. Aprens qu'un Sécrétaire de Miniſtre doit recevoir honnêtement toutes ſortes de perſonnes. Sois, ſi tu veux, aſſez vain pour te regarder comme le Subſtitut de ton Maître, mais n'oublies pas que tu n'es que ſon valet.

Le ſuperbe Don Rodrigue fut fort mortifié de cet incident. Il n'en devint toutefois pas plus raiſonnable. Pour moi, je marquai cette chaſſe-là. Je réſolus de prendre garde à qui je parlerois dans mes Audiences, & de n'ê-

tre insolent qu'avec des muets. Comme les Patentes de Don Alphonse se trouvoient expédiées, je les emportai & les envoyai par un Courrier extraordinaire à ce jeune Seigneur, avec une Lettre du Duc de Lerme, par laquelle son Excellence lui donnoit avis que le Roi venoit de le nommer au Gouvernement de Valence. Je ne lui mandai point la part que j'avois à cette nomination. Je ne voulus pas même lui écrire, me faisant un plaisir de lui aprendre de bouche, & de lui causer une agréable surprise, lorsqu'il viendroit à la Cour prêter serment pour son emploi.



CHAPITRE III.

Des prépatatifs qui se firent pour le Mariage de Gil Blas, & du grand évenement qui les rendit inutiles.

REVENONS à ma belle Gabrielle. Je devois donc l'épouser dans huit jours. Nous nous préparâmes de part & d'autre à cette cérémonie. Salero fit faire de riches habits pour la mariée, & j'arrêtai pour elle une femme de Chambre, un Laquais & un vieil Ecuyer; tout cela choisi par Scipion, qui attendoit avec encore plus d'impatience que moi le jour qu'on me devoit compter la dot.

La veille de ce jour si desiré, je soupai chez le beau-Pere avec des Oncles & des Tantes, des Cousins & des Cousines. Je jouai parfaitement bien le personnage d'un Gendre hipocrite. J'eus mille complaisances pour l'Orfévre & pour sa femme. Je contrefis le passionné auprès de Gabrielle. Je gracieusai toute la famille dont j'écoutai sans m'impatienter les plats discours & les raison-

nement bourgeois. Auſſi, pour prix de ma patience, j'eus le bonheur de plaire à tous les Parens. Il n'y en eût pas un qui ne parût s'aplaudir de mon alliance.

Le repas fini, la Compagnie paſſa dans une grande ſale, où on la régala d'un concert de voix & d'inſtrumens, qui ne fut pas mal exécuté, quoiqu'on n'eût pas choiſi les meilleurs Sujets de Madrid. Pluſieurs airs gais dont nos oreilles furent agréablement frapées, nous mirent de ſi belle humeur, que nous commençâmes à former des danſes, Dieu ſçait de quelle façon nous nous en acquittâmes, puiſqu'on me prit pour un Eléve de Terpſicore, moi qui n'avois de principes de cet Art que deux ou trois leçons que j'avois reçues chez la Marquiſe de Chaves d'un petit Maître à danſer qui venoit montrer aux Pages. Après nous être bien divertis, il fallut ſonger à ſe retirer chez ſoi. Je prodiguai les révérences & les accolades. Adieu, mon Gendre, me dit Salero en m'embraſſant, j'irai chez vous demain matin porter la dot en belles eſpéces d'or. Vous y ſerez le bien venu, lui répondis-je, mon cher beau-Pere. Enſuite,

donnant le bon ſoir à la famille, je gagnai mon équipage qui m'attendoit à la porte, & je pris le chemin de mon Hôtel.

J'étois à peine à deux cens pas de la maiſon du Seigneur Gabriel que quinze ou vingt hommes, les uns à pied, les autres à cheval, tous armés d'épées & de carabines, entourérent mon caroſſe, & l'arrêtérent, en criant : *De par le Roi*. Ils m'en firent deſcendre bruſquement, pour me jetter dans une chaiſe roulante, où le principal de ces Cavaliers étant monté avec moi, dit au Cocher de toucher vers Ségovie. Je jugeai bien que c'étoit un honnête Alguazil que j'avois à mon côté; je voulus le queſtionner, pour ſçavoir le ſujet de mon empriſonnement; mais il me répondit ſur le ton de ces Meſſieurs-là, je veux dire brutalement, qu'il n'avoit point de compte à me rendre. Je lui dis que peut-être il ſe méprenoit. Non, non, repartit-il, je ſuis ſûr de mon fait. Vous êtes le Seigneur de Santillane. C'eſt vous que j'ai ordre de conduire où je vous méne. N'ayant rien à repliquer à ces paroles, je pris le parti de me taire. Nous roulâmes le reſte de la nuit le long du Mançanarez,

dans un profond silence. Nous changeâmes de chevaux à Colmenar, & nous arrivâmes sur le soir à Ségovie, où l'on m'enferma dans la Tour.

CHAPITRE IV.

Comment Gil Blas fut traité daus la Tour de Ségovie, & de quelle maniere il apprit la cause de sa Prison.

ON commença par me mettre dans un cachot, où l'on me laissa sur la paille comme un criminel digne du dernier suplice. Je passai la nuit, non pas à me désoler, car je ne sentois pas encore tout mon mal, mais à chercher dans mon esprit ce qui pouvoit avoir causé mon malheur. Je ne doutois pas que ce ne fût l'ouvrage de Calderone. Cependant j'avois beau le soupçonner d'avoir tout découvert, je ne concevois pas comme il avoit pû porter le Duc de Lerme à me traiter si cruellement. Tantôt je m'imaginois que c'étoit à l'insçû de son Excellence que j'avois été arrêté, & tantôt je pensois que c'étoit elle-même qui pour quelque raison politique m'avoit

voit fait emprisonner ; ainsi que les Ministres en usent quelquefois avec leurs favoris.

J'étois vivement agité de mes diverses conjectures, quand la clarté du jour perçant au travers d'une petite fenêtre grillée, vint offrir à ma vue toute l'horreur du lieu où je me trouvois. Je m'affligeai alors sans modération, & mes yeux devinrent deux sources de larmes que le souvenir de ma prospérité rendoit intarissables. Pendant que je m'abandonnois à ma douleur, il vint dans mon cachot un Guichetier, qui m'aportoit un pain & une cruche d'eau pour ma journée. Il me regarda, & remarquant que j'avois le visage baigné de pleurs, tout Guichetier qu'il étoit, il sentit un mouvement de pitié. Seigneur Prisonnier, me dit-il, ne vous désespérez point. Il ne faut pas être si sensible aux traverses de la vie. Vous êtes jeune, après ce tems-ci, vous en verrez un autre. En attendant, mangez de bonne grace le pain du Roi.

Mon consolateur sortit en achevant ces paroles, auxquelles je ne répondis que par des plaintes & des gemissemens ; j'employai tout le jour à maudire mon

étoile, ſans ſonger à faire honneur à mes proviſions, qui dans l'état ou j'étois, me ſembloient moins un préſent de la bonté du Roi, qu'un effet de ſa colére, puiſqu'elles ſervoient plutôt à prolonger, qu'à ſoulager la peine des malheureux.

La nuit vint pendant ce tems-là, & bientôt un grand bruit de clefs attira mon attention. La porte de mon cachot s'ouvrit, & un moment après, il entra un homme qui portoit une bougie. Il s'aprocha de moi, & me dit : Seigneur Gil Blas, vous voyez un de vos anciens amis. Je ſuis ce Don André Tordeſillas, qui demeuroit avec vous à Grenade, & qui étoit Gentilhomme de l'Archevêque, dans le tems que vous poſſediez les bonnes graces de ce Prélat. Vous le priâtes, s'il vous en ſouvient, & il me fit nommer pour aller remplir un Emploi au Méxique : mais au lieu de m'embarquer pour les Indes, je m'arrêtai dans la Ville d'Alicante. J'y épouſai la fille du Capitaine du Château ; & par une ſuite d'aventures dont je vous ferai tantôt le recit, je ſuis devenu le Châtelain de la Tour de Ségovie. C'eſt un bonheur pour vous, continua-t-il, de

rencontrer dans un homme chargé de vous maltraiter un ami qui n'épargnera rien pour adoucir la rigueur de votre prison. Il m'eſt expreſſément ordonné de ne vous laiſſer parler à perſonne, de vous faire coucher ſur la paille, & de ne vous donner pour toute nourriture que du pain & de l'eau. Mais outre que j'ai trop d'humanité pour ne pas compâtir à vos maux, vous m'avez rendu ſervice, & ma reconnoiſſance l'emporte ſur les ordres que j'ai reçûs. Loin de ſervir d'inſtrument à la cruauté qu'on veut exercer ſur vous, je prétens vous traiter le mieux qu'il me ſera poſſible. Levez-vous, & venez avec moi.

Quoique le Seigneur Châtelain méritât bien quelques remercimens, mes eſprits étoient ſi troublés, que je ne pus lui répondre un ſeul mot. Je ne laiſſai pas de le ſuivre. Il me fit traverſer une cour & monter par un eſcalier fort étroit à une petite chambre qui étoit tout au haut de la Tour. Je ne fus pas peu ſurpris en entrant dans cette chambre de voir ſur une table deux chandelles qui brûloient dans des flambeaux de cuivre, & deux couverts aſſez propres: dans un moment, me dit Tordeſillas,

on va vous aporter à manger. Nous allons souper ici tous deux. C'eſt ce réduit que je vous ai deſtiné pour logement, vous y ſerez mieux que dans votre cachot. Vous verrez de votre fenêtre les bords fleuris de l'Erêma, & la vallée délicieuſe, qui du pied des montagnes qui ſéparent les deux Caſtilles, s'étend juſqu'à Coca. Je ne doute pas que d'abord vous ne ſoyez peu ſenſible à une ſi belle vue : mais quand le tems aura fait ſuccéder une douce mélancolie à la vivacité de votre douleur, vous prendrez plaiſir à promener vos regards ſur des objets ſi agréables. Outre cela, comptez que le linge & les autres choſes qui ſont néceſſaires à un homme qui aime la propreté, ne vous manqueront pas. De plus, vous ſerez bien couché, bien nourri, & je vous fournirai des livres tant que vous en voudrez ; en un mot, tous les agrémens qu'un priſonnier peut avoir.

A des offres ſi obligeantes, je me ſentis un peu ſoulagé. Je pris courage, & rendis mille graces à mon Geolier. Je lui dis qu'il me rapelloit à la vie par ſon procédé généreux, & que je ſouhaitois de me retrouver en état de

lui en témoigner ma reconnoiſſance. Hé, pourquoi ne vous y retrouveriez-vous pas, me répondit-il ? Croyez-vous avoir perdu pour jamais la liberté ? Si vous vous imaginez cela, vous êtes dans l'erreur ; & j'oſe vous aſſurer que vous en ſerez quitte pour quelques mois de priſon. Que dites-vous, Seigneur Don André, m'écriai-je ? il ſemble que vous ſçachiez le ſujet de mon infortune. Je vous avouerai, me repartit-il, que je ne l'ignore pas. L'Alguazil qui vous a conduit ici m'a confié ce ſecret que je puis vous révéler. Il m'a dit que le Roi, informé que vous aviez la nuit, le Comte de Lemos & vous, mené le Prince d'Eſpagne chez une Dame ſuſpecte, venoit, pour vous en punir, d'exiler le Comte, & vous envoyoit, vous, à la Tour de Ségovie, pour y être traité avec toute la rigueur que vous avez éprouvée depuis que vous y êtes. Comment, lui dis-je, cela eſt-il venu à la connoiſſance du Roi ? C'eſt particuliérement de cette circonſtance que je voudrois être inſtruit. Et c'eſt, répondit-il, ce que l'Alguazil ne m'a point apris, & ce qu'aparemment il ne ſçait pas lui-même.

Dans cet endroit de notre converſa-

tion, plusieurs valets qui aportoient le souper, entrérent. Ils mirent sur la table du pain, deux tasses, deux bouteilles & trois grands plats, dans l'un desquels il y avoit un civé de Liévre, avec beaucoup d'oignon, d'huile & de saffran; dans l'autre une *Olla podrida* *; & dans le troisieme un Dindonneau sur une marmelade de *Berengena* *. Lorsque Tordesillas vit que nous avions tout ce qu'il nous falloit, il renvoya ses domestiques, ne voulant pas qu'ils entendissent notre entretien. Il ferma la porte, & nous nous assimes tous deux vis-à-vis l'un de l'autre. Commençons, me dit-il, par le plus pressé. Vous devez avoir bon apétit, après deux jours de diette. En parlant de cette sorte, il chargea mon assiette de viande. Il s'imaginoit servir un affamé, & il avoit effectivement sujet de penser que j'allois m'empiffrer de ses ragoûts. Néanmoins, je trompai son attente. Quelque besoin que j'eusse de manger, les

* Olla podrida, *est un composé de toutes sortes de viandes.*

* Berengena *petite Citrouille apellée* Pomme d'amour.

morceaux me restoient dans la bouche, tant j'avois le cœur serré de ma condition présente. Pour écarter de mon esprit les images cruelles qui venoient sans cesse l'affliger, mon Châtelain avoit beau m'exciter à boire, & vanter l'excellence de son vin, m'eut-il donné du Nectar, je l'aurois alors bû sans plaisir. Il s'en aperçut; & s'y prenant d'une autre façon, il se mit à me conter d'un stile égayé l'histoire de son Mariage. Il y réussit encore moins par-là. J'écoutai son récit avec tant de distraction, que je n'aurois pû dire, lorsqu'il l'eut fini, ce qu'il venoit de me raconter. Il jugea bien qu'il entreprenoit trop de vouloir ce soir-là faire quelque diversion à mes chagrins. Il se leva de table après avoir achevé de souper, & me dit: Seigneur de Santillane, je vais vous laisser reposer, ou plutôt rêver en liberté à votre malheur. Mais je vous le répete, il ne sera pas de longue durée. Le Roi est bon naturellement, quand sa colere sera passée, & qu'il se représentera la situation déplorable où il croit que vous êtes, vous lui paroîtrez assez puni. A ces mots, le Seigneur Châtelain descendit, & fit monter ses

valets pour deſſervir. Ils emportérent juſqu'aux flambeaux, & je me couchai à la ſombre clarté d'une lampe qui étoit attachée au mur.

CHAPITRE V.

Des réflexions qu'il fit cette nuit avant que de s'endormir; & du bruit qui le réveilla.

JE paſſai deux heures pour le moins à réfléchir ſur ce que Tordeſillas m'avoit apris. Je ſuis donc ici, diſois-je, pour avoir contribué aux plaiſirs de l'héritier de la Couronne. Quelle imprudence auſſi d'avoir rendu de pareils ſervices à un Prince ſi jeune ! Car c'eſt ſa grande jeuneſſe qui fait tout mon crime ; s'il étoit dans un âge plus avancé, le Roi peut-être n'auroit fait que rire de ce qui l'a ſi fort irrité. Mais qui peut avoir donné un ſemblable avis à ce Monarque, ſans apréhender le reſſentiment du Prince ni celui du Duc de Lerme ? Ce Miniſtre voudra venger ſans doute le Comte de Lemos ſon Neveu. Comment le Roi a-t-il découvert cela ?

la : C'eſt ce que je ne comprens point.

J'en revenois toujours-là. L'idée pourtant la plus affligeante pour moi, celle qui me déſeſpéroit, & dont mon eſprit ne pouvoit ſe détacher, c'étoit le pillage auquel je m'imaginois bien que tous mes Effets avoient été abandonnés. Mon coffre fort, m'écriois-je, où êtes-vous ? Mes chéres richeſſes, qu'êtes-vous devenues ? Dans quelles mains êtes-vous tombées ? Hélas ! je vous ai perdues en moins de tems encore que je ne vous avois gagnées; je me peignois le déſordre qui devoit régner dans ma maiſon, & je faiſois ſur cela des réflexions toutes plus triſtes les unes que les autres. La confuſion de tant de penſées différentes me jetta dans un accablement qui me devint favorable; le ſommeil qui m'avoit fuit la nuit précédente, vint répandre ſur moi ſes pavots. La bonté du lit, la fatigue que j'avois ſoufferte, ainſi que la fumée des viandes & du vin, y contribuerent auſſi. Je m'endormis profondément, & ſelon toutes les aparences le jour m'auroit ſurpris dans cet état, ſi je n'euſſe été réveillé tout-à-coup par un bruit aſſez extraordinaire dans les Priſons. J'entendis le ſon d'une guitar-

re, & la voix d'un homme en même-tems. J'écoute avec attention. Je n'entens plus rien. Je crois que c'est un songe. Mais un instant après, mon oreille fut frapée du son du même Instrument & de la même voix qui chantoit les vers suivans :

** Ay de mi! un Anno felice*
Parece un soplo ligero;
Pero sin dicha un instante
Es un siglo de tormento.

Ce couplet qui paroissoit avoir été fait exprès pour moi, irrita mes ennuis. Je n'éprouve que trop, disois-je, la vérité de ces paroles. Il me semble que le tems de mon bonheur s'est écoulé bien vîte, & qu'il y a déja un siécle que je suis en Prison. Je me replongeai dans une affreuse rêverie, & recommençai à me désoler, comme si j'y eusse pris plaisir. Mes lamentations finirent avec la nuit ; & les premiers rayons du soleil dont ma chambre fut éclairée, cal-

** Hélas! une année de plaisir passe comme un vent leger : mais un moment de malheur est un siecle de tourmens.*

mérent un peu mes inquiétudes. Je me levai pour aller ouvrir ma fenêtre, & donner de l'air à ma chambre. Je regardai dans la campagne, dont je me ſouvins que le Seigneur Châtelain m'avoit fait une belle deſcription. Je ne trouvai pas de quoi juſtifier ce qu'il m'en avoit dit. L'Erema que je croyois du moins égal au Tage, ne me parut qu'un ruiſſeau. L'ortie ſeule & le chardon paroient ſes *bords fleuris*, & la prétendue *Vallée délicieuſe* n'offrit à ma vue que des Terres dont la plûpart étoient incultes. Aparemment que je n'en étois pas encore à cette douce mélancolie, qui devoit me faire voir les choſes autrement que je ne les voyois alors.

Je commençai à m'habiller, & déja j'étois à demi vêtu, quand Tordeſillas arriva, ſuivi d'une vieille ſervante, qui m'aportoit des chemiſes & des ſerviettes. Seigneur Gil Blas, me dit-il, voici du linge. Ne le ménagez pas. J'aurai ſoin que vous en ayez toujours de reſte. Hé bien, ajoûta-t-il, comment avez-vous paſſé la nuit? Le ſommeil a-t-il ſuſpendu vos peines pour quelques momens? Je dormirois peut-être encore, ſi je n'euſſe pas été réveillé par une voix

accompagnée d'une guitarre. Le Cavalier qui a troublé votre repos, reprit-il, est un Prisonnier d'Etat qui a sa chambre à côté de la vôtre. Il est Chevalier de l'Ordre militaire de Calatrave, & il a une figure toute aimable. Il s'appelle Don Gaston de Cogollos. Vous pourrez vous voir tous deux, & manger ensemble. Vous trouverez une consolation mutuelle dans vos entretiens. Vous vous serez l'un à l'autre d'un grand agrément. Je témoignai à Don André que j'étois très-sensible à la permission qu'il me donnoit d'unir ma douleur avec celle de ce Cavalier, & comme je marquai quelque impatience de connoître ce Compagnon de malheur, notre obligeant Châtelain me procura cette satisfaction dès ce jour-là même. Il me fit dîner avec Don Gaston, qui me surprit par sa bonne mine, & par sa beauté. Jugez quel homme ce devoit être, pour éblouir des yeux accoutumés à voir la plus brillante jeunesse de la Cour. Imaginez-vous un homme fait à plaisir, un de ces Heros de Romans, qui n'avoient qu'à se montrer pour causer des insomnies aux Princesses. Ajoûtons à cela que la nature, qui mêle ordinairement





les dons, avoit doué Cogollos de beaucoup d'esprit & de valeur. C'étoit un Cavalier parfait.

Si ce Chevalier me charma, j'eus de mon côté le bonheur de ne lui pas déplaire. Il ne chanta plus la nuit, de peur de m'incommoder, quelques priéres que je lui fisse de ne se pas contraindre pour moi. Une liaison est bien-tôt formée entre deux personnes qu'un mauvais sort oprime. Une tendre amitié suivit de près notre connoissance, & devint plus forte de jour en jour. La liberté que nous avions de nous parler quand il nous plaisoit, nous fut très-utile, puisque par nos conversations nous nous aidâmes réciproquement tous deux à prendre notre mal en patience.

Une après-dînée, j'entrai dans sa chambre, comme il se disposoit à jouer de la guitarre. Pour l'écouter plus commodément, je m'assis sur une sellette qu'il y avoit-là pour tout siége ; & lui s'étant mis sur le pied de son lit, il joua un air fort touchant, & chanta dessus des paroles qui exprimoient le désespoir où la cruauté d'une Dame réduisoit un Amant. Lorsqu'il les eut

chantées, je lui dis en soûriant : Seigneur Chevalier, voilà des vers que vous ne serez jamais obligé d'employer dans vos galanteries. Vous n'êtes pas fait pour trouver des femmes cruelles. Vous avez trop bonne opinion de moi, me répondit-il. J'ai composé pour mon compte les vers que vous venez d'entendre, pour amollir un cœur que je croyois de Diamant; pour attendrir une Dame qui me traitoit avec une extrême rigueur. Il faut que je vous fasse le recit de cette Histoire ; vous aprendrez en même-tems celle de mes malheurs.



CHAPITRE VI.

Hiſtoire de Don Gaſton de Gogollos, & de Dona Helena de Galiſteo.

IL y aura bien-tôt quatre ans que je partis de Madrid pour aller à Coria voir Dona Eleonor de Laxarilla ma Tante, qui eſt une des plus riches Douairiéres de la Caſtille vieille, & qui n'a point d'autre héritier que moi. Je fus à peine arrivé chez elle, que l'amour y vint troubler mon repos. Elle me donna un apartement, dont les fenêtres faiſoient face aux jalouſies d'une Dame qui demeuroit vis-à-vis, & que je pouvois facilement remarquer, tant ſes grilles étoient peu ſerrées, & la rue étroite. Je ne négligeai pas cette poſſibilité, & je trouvai ma voiſine ſi belle, que j'en fus d'abord enchanté. Je le lui marquai auſſitôt par des œillades ſi vives, qu'il n'y avoit pas à s'y méprendre : elle s'en aperçut bien ; mais elle n'étoit pas fille à faire trophée d'une pareille obſervation,

& encore moins à répondre à mes minauderies.

Je voulus ſçavoir le nom de cette dangereuſe perſonne, qui troubloit ſi promptement les cœurs. J'apris qu'on la nommoit Dona Helena; qu'elle étoit fille unique de Don George de Galiſteo, qui poſſédoit à quelques lieues de Goria un Fief dominant d'un revenu conſidérable : qu'il ſe preſentoit ſouvent des partis pour elle; mais que ſon pere les rejettoit tous, parce qu'il étoit dans le deſſein de la marier à D. Auguſtin de Olighera ſon Neveu, qui, en attendant ce mariage, avoit la liberté de voir & d'entretenir tous les jours ſa Couſine. Cela ne me découragea point; au contraire, j'en devins plus amoureux; & l'orgueilleux plaiſir de ſuplanter un Rival aimé, m'excita peut-être encore plus que mon amour à pouſſer ma pointe. Je continuai donc de lancer à mon Helene des regards enflâmés. J'en adreſſai auſſi de ſuplians à Felicia ſa Suivante, comme pour implorer ſon ſecours. Je fis même parler mes doigts; mais ces galanteries furent inutiles. Je ne tirai pas plus de raiſon de la Soubrette que de

ſa Maîtreſſe. Elles firent toutes deux les cruelles & les inacceſſibles.

Puiſqu'elles refuſoient de répondre au langage de mes yeux, j'eus recours à d'autres interprêtes. Je mis des gens en campagne, pour déterrer les connoiſſances que Félicia pouvoit avoir dans la Ville. Ils découvrirent qu'une vieille Dame apellée Théodora étoit ſa meilleure amie, & qu'elles ſe voyoient fort ſouvent. Ravi de cette découverte, j'allai moi-même trouver Théodora, que j'engageai par des preſens à me ſervir. Elle prit parti pour moi, & promit de me ménager chez elle un entretien ſecret avec ſon Amie, & tint ſa promeſſe dès le lendemain.

Je ceſſe d'être malheureux, dis-je à Felicia, puiſque mes peines ont excité votre pitié. Que ne dois-je point à votre Amie de vous avoir diſpoſée à m'accorder la ſatisfaction de vous entretenir? Seigneur, me répondit-elle, Theodora peut tout ſur moi. Elle m'a miſe dans vos intérêts, & ſi je pouvois faire votre bonheur, vous ſeriez bien-tôt au comble de vos vœux; mais avec toute ma bonne volonté, je ne ſçai ſi je vous ferai d'un grand ſecours. Il ne faut pas

vous flâter : Vous n'avez jamais form d'entreprise plus difficile. Vous aimez une Dame prévenue pour un autre Cavalier ; & quelle Dame encore ! Une Dame si fiére & si dissimulée, que si par votre constance & par vos soins vous parvenez à lui arracher des soupirs, ne pensez pas que sa fierté vous donne le plaisir de les entendre. Ah ! ma chére Felicia, m'écriai-je avec douleur, pourquoi me faites-vous connoître tous les obstacles que j'ai à surmonter ! ce détail m'assassine. Trompez-moi plutôt que de me désespérer. A ces mots, je pris une de ses mains, je la pressai entre les miennes, & lui mis au doigt un diamant de trois cens pistoles, en lui disant des choses si touchantes que je la fis pleurer.

Elle étoit trop émue de mon discours, & trop contente de mes maniéres, pour me laisser sans consolation. Elle aplanit un peu les difficultés. Seigneur, me dit-elle, ce que je viens de vous representer ne doit pas vous ôter toute espérance. Votre Rival, il est vrai, n'est pas haï. Il vient au logis voir librement sa Cousine. Il lui parle quand il lui plaît, & c'est ce qui vous est favora-

rable. L'habitude où ils ſont tous deux d'être enſemble tous les jours, rend leur commerce un peu languiſſant. Ils me paroiſſent ſe quitter ſans peine, & ſe revoir ſans plaiſir. On diroit qu'ils ſont déja mariés. En un mot, je ne vois point que ma Maîtreſſe ait une paſſion violente pour Don Auguſtin. D'ailleurs, il y a entre vous & lui, pour les qualités perſonnelles, une différence qui ne doit pas être inutilement remarquée par une fille auſſi délicate que Dona Helena. Ne perdez donc pas courage. Continuez vos galanteries. Je ne laiſſerai pas échaper une occaſion de faire valoir à ma Maîtreſſe tout ce que vous ferez pour lui plaire. Elle aura beau ſe déguiſer, à travers ſa diſſimulation je démêlerai bien ſes ſentimens.

Nous nous ſéparâmes Felicia & moi, fort ſatisfaits l'un de l'autre après cette converſation. Je m'aprêtai ſur nouveaux frais à lorgner la fille de Don George; je la régalai d'une Sérénade, dans laquelle je fis chanter par une belle voix, les vers que vous venez d'entendre. Après le concert, la Suivante, pour ſonder ſa Maîtreſſe, lui demanda ſi elle s'étoit divertie. La voix, dit Dona

Helena, m'a fait plaisir. Et les paroles qu'elle a chantées ne sont-elles pas fort touchantes ! C'est à quoi, répartit la Dame, je n'ai fait aucune attention.

Je ne me suis attachée qu'au chant. Je n'ai nullement pris garde aux vers, ni ne me soucie guére de sçavoir qui m'a donné cette sérénade. Sur ce pied-là, s'écria la Suivante, le pauvre Don Gaston de Cogollos est très-éloigné de son compte, & bien fou de passer son tems à regarder nos jalousies. Ce n'est peut-être pas lui, dit la Maîtresse d'un air froid, c'est quelqu'autre Cavalier qui vient par ce concert de me déclarer sa passion. Vous êtes dans l'erreur. Pardonnez-moi, répondit Felicia, c'est Don Gaston lui-même ; à telles enseignes qu'il m'a ce matin abordée dans la rue. Il m'a même prié de vous dire de sa part, qu'il vous adore, malgré les rigueurs dont vous payez son amour ; & qu'enfin il s'estimeroit le plus heureux de tous les hommes, si vous lui permettiez de vous marquer sa tendresse par ses soins & par des fêtes galantes. Ces discours, poursuivit-elle, vous prouvent assez que je ne me trompe pas.

La fille de Don George changea tout-à-coup de visage ; & regardant sa Suivante d'un air sévére : Vous auriez bien pû, lui dit-elle, vous passer de me raporter cet impertinent entretien. Qu'il ne vous arrive plus, s'il vous plaît, de me venir faire de pareils raports. Et si ce jeune téméraire ose encore vous parler, je vous ordonne de lui dire qu'il s'adresse à une personne qui fasse plus de cas de ses galanteries, & qu'il choisisse un plus honnête passe-tems que celui d'être toute la journée à ses fenêtres à observer ce que je fais dans mon apartement.

Tout cela me fut fidèlement détaillé dans une seconde entrevûe par Felicia, qui prétendant qu'il ne falloit pas prendre au pied de la lettre les paroles de sa Maîtresse, vouloit me persuader que mes affaires alloient le mieux du monde. Pour moi, qui n'y entendois pas finesse, & qui ne croyois pas qu'on pût expliquer le texte en ma faveur, je me défiois des commentaires qu'elle me faisoit. Elle se mocqua de ma défiance, demanda du papier & de l'encre à son Amie, & me dit : Seigneur Chevalier, écrivez tout à l'heure à Dona Helena

en Amant déſeſpéré. Peignez-lui vivement vos ſouffrances, & ſur-tout plaignez-vous de la défenſe qu'elle vous fait de paroître à vos fenêtres. Promettez d'obéir ; mais aſſurez qu'il vous en coûtera la vie. Tournez-moi cela, comme vous le ſçavez ſi bien faire vous autres Cavaliers, & je me charge du reſte. J'eſpére que l'événement fera plus d'honneur que vous ne faites à ma pénétration.

J'aurois été le premier Amant, qui trouvant une ſi belle occaſion d'écrire à ſa Maîtreſſe, n'en eût pas profité. Je compoſai une lettre des plus pathétiques. Avant que de la plier, je la montrai à Felicia, qui ſoûrit après l'avoir lue, & me dit que ſi les femmes ſçavoient l'art d'entêter les hommes, en récompenſe, les hommes n'ignoroient pas celui d'engeoler les femmes. La Soubrette prit mon billet, en m'aſſurant qu'il ne tiendroit pas à elle qu'il ne produisît un bon effet ; puis m'ayant recommandé d'avoir ſoin que mes fenêtres fuſſent fermées pendant quelques jours, elle retourna chez Don George.

Madame, dit-elle en arrivant à Dona Helena, j'ai rencontré Don Gaſton. Il

n'a pas manqué de venir à moi, & de vouloir me tenir des diſcours flâteurs. Il m'a demandé d'une voix tremblante, & comme un coupable qui attend ſon Arrêt, ſi je vous avois parlé de ſa part. Alors prompte à exécuter vos ordres, je lui ai coupé bruſquement la parole. Je me ſuis déchaînée contre lui. Je l'ai chargé d'injures, & laiſſé dans la rue étourdi de ma pétulance. Je ſuis ravie, répondit Dona Helena, que vous m'ayez débarraſſée de cet importun. Mais il n'étoit pas néceſſaire de lui parler brutalement. Il faut toujours qu'une fille ait de la douceur. Madame, répliqua la Suivante, on ne ſe défait pas d'un Amant paſſionné par des paroles prononcées d'un air doux. On n'en vient pas même toujours à bout par des fureurs & des emportemens. Don Gaſton, par exemple, ne s'eſt pas rebuté. Après l'avoir accablé d'injures, comme je vous l'ai dit, j'ai été chez votre parente, où vous m'avez envoyée. Cette Dame, par malheur, m'a retenue trop long-tems. Je dis trop long-tems, puiſqu'en revenant j'ai retrouvé mon homme. Je ne m'attendois plus à le revoir. Sa vue m'a troublée, mais ſi troublée, que ma langue

qui ne me manque jamais dans l'occasion, n'a pû me fournir une parole. Pendant ce tems-là qu'a-t-il fait ? il a profité de mon silence, ou plutôt de mon désordre. Il m'a glissé dans la main un papier, que j'ai gardé sans sçavoir ce que je faisois, & il a disparu dans le moment.

En parlant ainsi, elle tira de son sein ma lettre, qu'elle remit tout en badinant à sa Maîtresse, qui l'ayant prise comme pour s'en divertir, la lut à bon compte, & fit ensuite la réservée : En vérité, Felicia, dit-elle d'un air sérieux à sa Suivante, vous êtes une étourdie, une folle d'avoir reçu ce billet. Que peut penser de cela Don Gaston, & qu'en dois-je croire moi-même ? Vous me donnez lieu par votre conduite de me défier de votre fidélité, & à lui de me soupçonner d'être sensible à sa passion. Hélas ! peut-être s'imagine-t-il en cet instant que je lis & relis avec plaisir les caractéres qu'il a tracés : Voyez à quelle honte vos exposez ma fierté. Oh que non, Madame, lui répondit la Soubrette, il ne sçauroit avoir cette pensée ; & supposé qu'il l'eût, il ne l'aura pas longtems. Je lui dirai, à la premiére vue, que

que je vous ai montré ſa Lettre ; que vous l'avez regardée d'un air glacé, & qu'enfin, ſans la lire, vous l'avez déchirée avec un mépris froid. Vous pourrez hardiment, reprit Dona Helena, lui jurer que je ne l'ai point lue. Je ſerois bien embarraſſée, s'il me falloit ſeulement en dire deux paroles. La fille de Don George ne ſe contenta pas de parler de cette ſorte, elle déchira mon billet, & défendit à ſa ſuivante de l'entretenir jamais de moi.

Comme j'avois promis de ne plus faire le galant à mes fenêtres, puiſque ma vûe déplaiſoit, je les tins fermées pendant pluſieurs jours, pour rendre mon obéiſſance plus touchante. Mais au défaut des mines qui m'étoient interdites, je me préparai à donner de nouvelles ſérénades à ma cruelle Helene. Je me rendis une nuit ſous ſon balcon avec des Muſiciens, lorſqu'un Cavalier l'épée à la main vint troubler le concert, en frapant à droite & à gauche ſur les concertans, qui prirent auſſi-tôt la fuite. La fureur qui animoit cet audacieux excita la mienne. Je m'avance pour le punir, & nous commençons un rude combat. Dona Helena & ſa Suivante enten-

dent le bruit des épées. Elles regardent au travers de leurs jalousies, & voyent deux hommes qui sont aux mains. Elles poussent de grands cris, qui obligent Don George & ses Valets à se lever. Ils sont bien-tôt sur pied, & ils accourent, de même que plusieurs voisins, pour séparer les combattans. Mais ils arrivérent trop tard. Ils ne trouvérent sur le champ de bataille, qu'un Cavalier noyé dan son sang, & presque sans vie ; & ils reconnurent que j'étois ce Cavalier infortuné. On m'emporta chez ma Tante, où les plus habiles Chirurgiens de la Ville furent apellés.

Tout le monde me plaignit, & particuliérement Dona Helena, qui laissa voir alors le fond de son cœur. Sa dissimulation céda au sentiment. Le croirez-vous? Ce n'étoit plus cette fille qui se faisoit un point d'honneur de paroître insensible à mes galanteries. C'étoit une tendre amante qui s'abandonnoit sans réserve à sa douleur : elle passa le reste de la nuit à pleurer avec sa Suivante, & à maudire son cousin Don Augustin de Olighera, qu'elles jugeoient devoir être l'auteur de leurs larmes ; comme en effet c'étoit lui qui avoit si désagréable-

ment interrompu la ſérénade. Auſſi diſſimulé que ſa couſine, il s'étoit aperçu de mes intentions, ſans en rien témoigner ; & s'imaginant qu'elle y répondoit, il avoit fait cette action vigoureuſe, pour montrer qu'il étoit moins endurant qu'on ne le croyoit. Néanmoins ce triſte accident fut peu de tems après ſuivi d'une joïe qui le fit oublier. Tout dangereuſement bleſſé que j'étois, l'habileté des Chirurgiens me tira d'affaire. Je gardois encore la chambre, quand Dona Eleonor ma Tante alla trouver Don George, & lui demanda pour moi Dona Helena. Il conſentit d'autant plus volontiers à ce mariage, qu'il regardoit alors Don Auguſtin comme un homme qu'il ne reverroit peut-être jamais. Le bon vieillard apréhendoit que ſa fille n'eût de la répugnance à ſe donner à moi, à cauſe que le couſin Olighera avoit eu la liberté de la voir, & tout le loiſir de s'en faire aimer ; mais elle parut ſi diſpoſée à obéir en cela à ſon pere, qu'on peut conclure de-là qu'en Eſpagne, ainſi qu'ailleurs, c'eſt un avantage d'être un nouveau venu auprès des femmes.

Si-tôt que je pûs avoir une converſa-

tion particuliere avec Felicia, j'apris jusqu'à quel point sa Maîtresse avoit été sensible au malheureux succès de mon combat. Si bien que ne pouvant plus douter que je ne fusse le Pâris de mon Helene, je benissois ma blessure, puisqu'elle avoit de si heureuses suites pour mon amour. J'obtins du Seigneur Don George la permission de parler à sa fille en presence de la Suivante. Que cet entretien fut doux pour moi ! Je priai, je pressai tellement la Dame de me dire si son pere en la livrant à ma tendresse, ne faisoit aucune violence à ses sentimens, qu'elle m'avoua que je ne la devois point à sa seule obéissance. Depuis cet aveu plein de charmes, je ne m'occupai que du soin de plaire, & d'imaginer des Fêtes galantes, en attendant le jour de nos nôces, qui devoit être célébré par une magnifique cavalcade, où toute la Noblesse de Coria & des environs se préparoit à briller.

Je donnai un grand repas à une superbe maison de plaisance que ma Tante avoit aux portes de la Ville, du côté de Manroi. Don George & sa fille avec tous leurs parens & leurs Amis en étoient. On y avoit préparé par mon ordre un

Concert de voix & d'instrumens, & fait venir une Troupe de Comédiens de Campagne, pour y representer une Comedie. Au milieu du Festin, on me vint dire qu'il y avoit dans une Sale un homme qui demandoit à me parler d'une affaire très-importante pour moi. Je me levai de table pour aller voir qui c'étoit. Je trouvai un inconnu, qui avoit l'air d'un valet de chambre. Il me presenta un billet que j'ouvris, & qui contenoit ces paroles : *Si l'honneur vous est cher, comme il le doit être à tout Chevalier de votre Ordre, vous ne manquerez pas demain matin de vous rendre dans la plaine de Manroi. Vous y trouverez un Cavalier qui veut vous faire raison de l'offense que vous avez reçûe de lui, & vous mettre, s'il le peut, hors d'état d'épouser Dona Helena.*

DON AUGUSTIN DE OLIGHERA.

Si l'amour a beaucoup d'empire sur les Espagnols, la vengeance en a encore bien davantage. Je ne lus pas ce billet d'un cœur tranquille. Au seul nom de Don Augustin, il s'alluma dans mes veines un feu qui me fit presque oublier les devoirs indispensables que j'avois à rem-

plir ce jour-là. Je fus tenté de me dérober à la Compagnie, pour aller chercher sur le champ mon ennemi. Je me contraignis pourtant, de peur de troubler la fête, & dis à l'homme qui m'avoit remis la Lettre : Mon ami, vous pouvez dire au Cavalier qui vous envoye, que j'ai trop d'envie de me revoir aux prises avec lui, pour n'être pas demain avant le lever du soleil dans l'endroit qu'il me marque.

Après avoir renvoyé le Messager avec cette réponse, je rejoignis mes convives & repris ma place à la table, où je composai si bien mon visage, que personne n'eût aucun soupçon de ce qui se passoit en moi. Je parus pendant le reste de la journée occupé comme les autres des plaisirs de la Fête, qui finit enfin au milieu de la nuit. L'Assemblée se sépara, & chacun rentra dans la Ville, de la même maniére qu'il en étoit sorti. Pour moi, je demeurai dans la maison de plaisance, sous prétexte d'y vouloir prendre le frais le lendemain matin; mais ce n'étoit que pour me trouver plutôt au rendez-vous. Au lieu de me coucher, j'attendis avec impatience la pointe du jour : Si-tôt que je l'aperçûs, je

montai ſur mon meilleur cheval, & partis tout ſeul comme pour me promener dans la Campagne. Je m'avance vers Manroi. Je découvre dans la plaine un homme à cheval qui vient de mon côté à bride abattue. Je vole à ſa rencontre pour lui épargner la moitié du chemin. Nous nous joignons bien-tôt. C'étoit mon Rival : Chevalier, me dit-il inſolemment, c'eſt à regret que j'en viens aux mains avec vous une ſeconde fois, mais c'eſt votre faute. Après l'aventure de la ſérénade, vous auriez dû renoncer de bonne grace à la fille de Don George, ou bien vous tenir pour dit que vous n'en ſeriez pas quitte pour cela, ſi vous perſiſtiez dans le deſſein de lui plaire. Vous êtes trop fier, lui répondis-je, d'un avantage que vous devez peut-être moins à votre adreſſe, qu'à l'obſcurité de la nuit. Vous ne ſongez pas que les armes ſont journaliéres. Elles ne le ſont pas pour moi, repliqua-t-il d'un air arrogant ; & je vais vous faire voir que le jour comme la nuit, je ſçai punir les Chevaliers audacieux qui vont ſur mes briſées.

Je ne repartis à cet orgueilleux diſcours, qu'en mettant promptement pied à terre. Don Auguſtin fit la même

chose. Nous attachâmes nos chevaux à un arbre, & nous commençâmes à nous battre avec une égale vigueur. J'avouerai de bonne foi que j'avois affaire à un ennemi qui sçavoit mieux faire des armes que moi, bien que j'eusse deux années de Sale. Il étoit consommé dans l'escrime. Je ne pouvois exposer ma vie à un plus grand péril. Néanmoins comme il arrive assez souvent que le plus fort est vaincu par le plus foible, mon Rival, malgré toute son habileté reçut un coup d'épée dans le cœur, & tomba roide mort un moment après.

Je retournai aussi-tôt à la Maison de Plaisance, où j'apris ce qui venoit de se passer à mon Valet de Chambre, dont la fidélité m'étoit connue. Ensuite je lui dis : mon cher Ramire, avant que la Justice puisse avoir connoissance de cet événement, prens un bon cheval, & vas informer ma Tante de cette aventure : Demande-lui de ma part de l'or & des pierreries, & viens me joindre à Plazencia. Tu me trouveras dans la premiere Hôtellerie en entrant dans la Ville.

Ramire s'acquitta de sa commission avec tant de diligence, qu'il arriva trois heures

heures après moi à Plazencia. Il me dit que Dona Eleonor avoit été plus réjouie qu'affligée d'un combat qui réparoit l'affront que j'avois reçu au premier, & qu'elle m'envoyoit tout ſon or & toutes ſes pierreries pour me faire voyager agréablement dans les Païs étrangers, en attendant qu'elle eût accommodé mon affaire.

Pour ſuprimer les circonſtances ſuperflues, je vous dirai que je traverſai la Caſtille nouvelle pour aller dans le Royaume de Valence, m'embarquer à Denia. Je paſſai en Italie, où je me mis en état de parcourir les Cours, & d'y paroître avec agrément.

Tandis que loin de mon Hélene, je me diſpoſois à tromper, autant qu'il me ſeroit poſſible, mon amour & mes ennuis, cette Dame à Coria pleuroit en ſecret mon abſence. Au lieu d'aplaudir aux pourſuites que ſa famille faiſoit contre moi au ſujet de la mort d'Olighera, elle ſouhaitoit au contraire qu'un prompt accommodement les fît ceſſer & hâtât mon retour. Six mois s'étoient déja écoulés depuis qu'elle m'avoit perdu, & je crois que ſa conſtance auroit toujours triomphé du tems, ſi elle n'eût

eu que le tems à combattre ; mais elle eut des ennemis encore plus puiſſans. Don Blas de Combados, Gentilhomme de la côte Occidentale de Galice, vint à Coria recueillir une riche ſucceſſion qui lui avoit été vainement diſputée par Don Michel de Caprara, ſon couſin, & il s'établit dans ce païs-là, le trouvant plus agréable que le ſien. Combados étoit bienfàit. Il paroiſſoit doux & poli, & il avoit l'eſprit du monde le plus inſinuant. Il eut bientôt fait connoiſſance avec tous les honnêtes gens de la Ville, & ſçut toutes les affaires des uns & des autres.

Il n'ignora pas long-tems que Don Georges avoit une fille, dont la beauté dangereuſe ſembloit n'enflâmer les hommes que pour leur malheur. Cela piqua ſa curioſité. Il eut envie de voir une Dame ſi redoutable. Il rechercha pour cet effet l'amitié de ſon pere, & ſçut ſi bien la gagner, que le Vieillard le regardant déja comme un gendre, lui donna l'entrée de ſa maiſon, & la liberté de parler en ſa preſence à Dona Helena. Le Galicien ne tarda guére à devenir amoureux d'elle. C'étoit un ſort inévitable. Il ouvrit ſon cœur à Don George, qui

lui dit qu'il agréoit sa recherche ; mais que ne voulant pas contraindre sa fille, il la laissoit maîtresse de sa main. Là-dessus Don Blas mit en usage toutes les galanteries dont il pût s'aviser pour plaire à cette Dame, qui n'y fut aucunement sensible, tant elle étoit occupée de moi. Felicia étoit pourtant dans les intérêts du Cavalier, qui l'avoit engagée par des presens à servir son amour ; elle y employoit toute son adresse. D'un autre côté, le Pere secondoit la Suivante par des remontrances, & néanmoins ils ne firent tous deux pendant une année entiére que tourmenter Dona Helena, sans pouvoir me la rendre infidèle.

Combados voyant que Don George & Felicia s'intéressoient en vain pour lui, leur proposa un expédient pour vaincre l'opiniâtreté d'une Amante si prévenue. Voici, leur dit-il, ce que j'ai imaginé. Nous suposerons qu'un Marchand de Coria vient de recevoir une Lettre d'un Négociant Italien, dans laquelle, après un détail de choses qui concerneront le commerce, on lira les paroles suivantes : *Il est arrivé depuis peu à la Cour de Parme un Cava-*

lier Eſpagnol, nommé Don Gaſton de Cogollos. Il ſe dit Neveu & unique héritier d'une riche veuve qui demeure à Coria ſous le nom de la Dame Eleonor de Laxarilla. Il recherche la fille d'un puiſſant Seigneur; mais on ne veut pas la lui accorder qu'on ne ſoit informé de la vérité. Je ſuis chargé de m'adreſſer à vous pour cela. Mandez-moi donc, je vous prie, ſi vous connoiſſez ce Don Gaſton, & en quoi conſiſtent les biens de ſa Tante. Votre réponſe décidera de ce mariage. A Parme, ce, &c.

Cette fourberie ne parut au vieillard qu'un jeu d'eſprit, qu'une ruſe pardonnable aux Amans; & la Soubrette, encore moins ſcrupuleuſe que le bon homme, l'aprouva fort. L'invention leur ſembla d'autant meilleure, qu'ils connoiſſoient Helene pour une fille fiere, & capable de prendre ſon parti ſur le champ, pourvû qu'elle n'eût aucun ſoupçon de la ſurpercherie. D. Georges ſe chargea de lui annoncer lui-même mon changement: & pour rendre la choſe encore plus naturelle, de lui faire parler au Marchand qui auroit reçu de Parme la prétendue Lettre. Ils exécutérent ce projet comme ils l'avoient formé. Le Pere avec une émotion où

il y avoit en aparence de la colére & du dépit, a dit : Don Helena, ma fille, je ne vous dirai plus que nos parens me prient tous les jours de ne permettre jamais que le meurtrier de Don Augustin entre dans notre Famille, j'ai aujourd'hui une raison plus forte à vous dire pour vous détacher de Don Gaston. Mourez de honte de lui être si fidelle. C'est un volage, un perfide. Voici une preuve certaine de son infidélité. Lisez vous-même cette Lettre, qu'un Marchand de Coria vient de recevoir d'Italie. La tremblante Helene prend ce papier supposé, en fait des yeux la lecture, en pese tous les termes, & demeure accablée de la nouvelle de mon inconstance. Un sentiment de tendresse lui fit ensuite répandre quelques larmes ; mais bien-tôt rapellant toute sa fierté, elle essuya ses pleurs, & dit d'un ton ferme à son Pere : Seigneur, vous venez d'être témoin de ma foiblesse, soyez-le aussi de la victoire que je vais remporter sur moi. C'en est fait, je n'ai plus que du mépris pour Don Gaston. Je ne vois en lui que le dernier des hommes. N'en parlons plus. Allons, rien ne me retient plus. Je suis prête à suivre Don Blas à

l'Autel. Que mon hymen précede celui du perfide qui a si mal répondu à mon amour. Don Georges transporté de joie à ces paroles, embrassa sa fille, loua la vigoureuse résolution qu'elle prenoit; & s'aplaudissant de l'heureux succès du stratagême, il se hâta de combler les vœux de mon Rival.

Dona Helena me fut ainsi ravie. Elle se livra brusquement à Combados, sans vouloir entendre l'amour qui lui parloit pour moi au fond de son cœur, sans douter même un instant d'une nouvelle qui auroit dû trouver dans une Amante moins de crédulité. L'orgueilleuse n'écouta que sa présomption. Le ressentiment de l'injure qu'elle s'imaginoit que j'avois faite à sa beauté, l'emporta sur l'intérêt de sa tendresse. Elle eut pourtant peu de jours après son mariage quelques remords de l'avoir précipité : il lui vint dans l'esprit que la Lettre du Marchand pouvoit avoir été suposée, & ce soupçon lui causa de l'inquiétude. Mais l'amoureux Don Blas ne laissoit point à sa femme le tems de nourrir des pensées contraires à son repos. Il ne songeoit qu'à l'amuser, & il y réussissoit par une succession continuelle de

plaiſirs différens qu'il avoit l'art d'inventer.

Elle paroiſſoit très-contente d'un époux ſi galant, & ils vivoient tous deux dans une parfaite union, lorſque ma Tante accommoda mon affaire avec les parens de Don Auguſtin. Elle m'écrivit auſſi-tôt en Italie pour m'en donner avis. J'étois alors à Regio dans la Calabre ultérieure. Je paſſai en Sicile; de-là en Eſpagne, & je me rendis enfin à Coria ſur les aîles de l'amour. Dona Eleonor qui ne m'avoit pas mandé le mariage de la fille de Don Georges, me l'aprit à mon arrivée, & remarquant qu'il m'affligeoit: Vous avez tort, me dit-elle, mon Neveu, de vous montrer ſenſible à la perte d'une Dame qui n'a pû vous demeurer fidèle. Croyez-moi, banniſſez de votre cœur & de votre mémoire une perſonne qui n'eſt plus digne de vous occuper.

Comme ma Tante ignoroit qu'on eût trompé Dona Helena, elle avoit raiſon de me parler ainſi; & elle ne pouvoit me donner un conſeil plus ſage. Auſſi je me promis bien de le ſuivre, ou du moins d'affecter un air

d'indifférence, si je n'étois pas capable de vaincre ma passion. Je ne pûs toutefois résister à la curiosité de sçavoir de quelle maniére ce mariage avoit été fait. Pour en être instruit, je résolus de m'adresser à l'amie de Felicia; c'est-à-dire, à la Dame Theodora dont je vous ai déja parlé. J'allai chez elle. J'y trouvai par hazard Felicia, qui ne s'attendant à rien moins qu'à ma vue, en fut troublée, & voulut sortir pour éviter l'éclaircissement qu'elle jugea bien que je lui demanderois. Je l'arrêtai: Pourquoi me fuyez-vous? La parjure Helene n'est-elle pas contente de m'avoir sacrifié? Vous a-t-elle défendu d'écouter mes plaintes? Ou cherchez-vous seulement à m'échaper pour vous faire un mérite auprès de l'ingrate d'avoir refusé de les entendre?

Seigneur, me répondit la suivante, je vous avoue ingénuement que votre presence me rend confuse. Je ne puis vous revoir, sans me sentir déchirée de mille remords. On a séduit ma Maîtresse, & j'ai eu le malheur d'être complice de la séduction. Après cela, puis-je sans honte vous voir paroître devant moi? O Ciel! répliquai-je avec surprise,

que m'osez-vous dire ? expliquez-vous plus clairement. Alors la soubrette me fit le détail du stratagême dont s'étoit servi Combados pour m'enlever Dona Helena : & s'apercevant que son recit me perçoit le cœur, elle s'efforça de me consoler ; elle m'offrit ses bons offices auprès de sa Maîtresse, me promit de la désabuser, de lui peindre mon désespoir ; en un mot, de ne rien épargner pour adoucir la rigueur de ma destinée ; enfin, elle me donna des espérances qui soulagérent un peu mes peines.

Je passe les contradictions infinies qu'elle eut à essuyer de la part de Dona Helena pour la faire consentir à me voir. Elle en vint pourtant à bout. Il fut résolu entr'elles qu'on me feroit entrer secrettement chez Don Blas, la premiere fois qu'il iroit à une Terre où il alloit de tems en tems chasser, & où il demeuroit ordinairement un jour ou deux. Ce dessein s'exécuta bien-tôt : le mari partit pour la Campagne. On eut soin de m'en avertir, & de m'introduire dans l'apartement de sa femme.

Je voulus commencer la conversation par des reproches. On me ferma la bouche : il est inutile de rapeller le passé,

me dit la Dame. Il ne s'agit point ici de nous attendrir, l'un l'autre, & vous êtes dans l'erreur, si vous me croyez disposée à flâter vos sentimens. Je vous le déclare, Don Gaston, je n'ai prêté mon consentement à cette secrette entrevue, je n'ai cedé aux instances qu'on m'en a faites, que pour vous dire de vive voix que vous ne devez songer désormais qu'à m'oublier. Peut-être serois-je plus satisfaite de mon sort, s'il étoit lié au vôtre; mais puisque le Ciel en a ordonné autrement, je veux obéir à ses arrêts.

Eh, quoi, Madame, lui répondis-je, ce n'est pas assez de vous avoir perdue? Ce n'est pas assez de voir l'heureux Don Blas posséder tranquillement la seule personne que je puisse aimer; il faut encore que je vous bannisse de ma pensée! Vous voulez m'arracher mon amour, m'enlever l'unique bien qui me reste! Ah! cruelle, pensez-vous qu'il soit possible à un homme, que vous avez une fois charmé, de reprendre son cœur? Connoissez-vous mieux que vous ne faites, & cessez de m'exhorter vainement à vous ôter de mon souvenir. Hé bien, répliqua-t-elle avec précipitation, cessez donc aussi d'espérer que je paye votre passion de quel-

que reconnoiſſance. Je n'ai qu'un mot à vous dire ; l'épouſe de Don Blas ne ſera point l'Amante de Don Gaſton. Prenez ſur cela votre parti. Fuyez, ajoûta-t elle. Finiſſons promptement un entretien que je me reproche malgré la pureté de mes intentions, & que je me ferois un crime de prolonger.

A ces paroles, qui m'ôtoient toute eſpérance, je tombai aux genoux de la Dame. Je lui tins des diſcours touchans. J'employai juſqu'aux larmes pour l'attendrir ; mais tout cela ne ſervit qu'à exciter peut-être quelques ſentimens de pitié, qu'on ſe garda bien de laiſſer paroître, & qui furent ſacrifiés au devoir. Après avoir infructueuſement épuiſé les expreſſions tendres, les priéres & les pleurs, ma tendreſſe ſe changea tout-à-coup en fureur. Je tirai mon épée pour m'en percer aux yeux de l'inexorable Helene, qui ne s'aperçut pas plutôt de mon action, qu'elle ſe jetta ſur moi pour en prévenir les ſuites. Arrêtez, Cogollos, me dit-elle, eſt-ce ainſi que vous ménagez ma réputation ? en vous ôtant ainſi la vie, vous allez me desho-

norer , & faire paſſer mon mari pour un aſſaſſin.

Dans le déſeſpoir qui me poſſédoit, bien loin de donner à ces mots l'attention qu'ils méritoient, je ne ſongeois qu'à tromper les efforts que faiſoient la Maîtreſſe & la Suivante pour me ſauver de ma funeſte main: & je n'y aurois ſans doute réuſſi que trop-tôt, ſi Don Blas, qui avoit été averti de notre entrevue, & qui au lieu d'aller à la Campagne s'étoit caché derriere une tapiſſerie pour entendre notre entretien, ne fût vîte venu ſe joindre à elles. Don Gaſton, s'écria-t-il en me retenant le bras, rappellez votre raiſon égarée, & ne cedez point lâchement au tranſport furieux qui vous agite.

J'interrompis Combados. Eſt-ce à vous, lui dis-je, à me détourner de ma réſolution? Vous devriez plutôt me plonger vous-même un poignard dans le ſein. Mon amour, tout malheureux qu'il eſt, vous offenſe. N'eſt-ce pas aſſez que vous me ſurpreniez la nuit dans l'apartement de votre femme? En faut-il davantage pour vous exciter à la vengeance? Percez-moi pour vous défaire

d'un homme qui ne peut cesser d'adorer Dona-Helena, qu'en cessant de vivre. C'est en vain, me répondit Don Blas, que vous tâchez d'intéresser mon honneur à vous. donner la mort. Vous êtes assez puni de votre témérité, & je sçais si bon gré à mon Epouse de ses sentimens vertueux, que je lui pardonne l'occasion où elle les a fait éclater. Croyez-moi, Cogollos, ajoûta-t-il, ne vous désesperez pas comme un foible Amant. Soumettez-vous avec courage à la nécessité.

Le prudent Galicien, par de semblables discours, calma peu à peu ma fureur, réveilla ma vertu. Je me retirai dans le dessein de m'éloigner d'Helene, & des lieux qu'elle habitoit; deux jours après, je retournai à Madrid. Là, ne voulant plus m'occuper que du soin de ma fortune, je commençai à paroître à la Cour, & à m'y faire des amis. Mais j'ai eu le malheur de m'attacher particuliérement au Marquis de Villareal, Grand Seigneur Portugais, qui pour avoir été soupçonné de songer à délivrer le Portugal de la domination des Espagnols, est présentement au Château d'Alicante. Comme le Duc de

Lerme a ſçu que j'avois été dans une étroite liaiſon avec ce Seigneur, il m'a fait auſſi arrêter & conduire ici. Ce Miniſtre croit que je puis être complice d'un pareil projet. Il ne ſçauroit faire un outrage plus ſenſible à un homme qui eſt Noble & Caſtillan.

Don Gaſton ceſſa de parler en cet endroit ; après quoi je lui dis pour le conſoler : Seigneur Chevalier, votre honneur ne peut recevoir aucune atteinte de cette diſgrace, qui tournera ſans doute dans la ſuite à votre profit. Quand le Duc de Lerme ſera inſtruit de votre innocence, il ne manquera pas de vous donner un emploi conſidérable pour rétablir la réputation d'un Gentilhomme injuſtement accuſé de trahiſon.



CHAPITRE VII.

Scipion vient trouver Gil Blas à la Tour de Ségovie, & lui aprend bien des nouvelles.

NOTRE converſation fut interrompue par Tordeſillas, qui entra dans la Chambre, & me dit : Seigneur Gil Blas, je viens de parler à un jeune homme qui s'eſt preſenté à la porte de cette Priſon. Il m'a demandé ſi vous n'étiez pas Priſonnier, & ſur le refus que j'ai fait de contenter ſa curioſité : Noble Chêtelain, m'a-t-il dit les larmes aux yeux, ne rejettez pas la très-humble priére que je vous fais de m'aprendre ſi le Seigneur de Santillane eſt ici. Je ſuis ſon premier Domeſtique, & vous ferez une action charitable, ſi vous me permettez de le voir. Vous paſſez dans Ségovie pour un Gentilhomme plein d'humanité ; j'eſpére que vous ne me refuſerez pas la grace d'entretenir un inſtant mon cher Maître, qui eſt plus malheureux que coupable.

Enfin, continua Don André, ce Garçon m'a témoigné tant d'envie de vous parler, que j'ai promis de lui donner ce ſoir cette ſatisfaction.

J'aſſurai Tordeſillas qu'il ne pouvoit me faire un plus grand plaiſir que de m'amener ce jeune homme, qui probablement avoit à me dire des choſes qu'il m'importoit fort de ſçavoir. J'attendis avec impatience le moment qui devoit offrir à mes yeux mon fidèle Scipion, car je ne doutois pas que ce ne fût lui, & je ne me trompois point. On le fit entrer ſur le ſoir dans la Tour, & ſa joïe, que la mienne ſeule pouvoit égaler, éclata par des tranſports extraordinaires lorſqu'il m'aperçut. De mon côté, dans le raviſſement où je me ſentis à ſa vue, je lui tendis les bras, & il me ſerra ſans façon entre les ſiens. Le Maître & le Secrétaire ſe confondirent dans cette embraſſade, tant ils étoient aiſes de ſe revoir.

Quand nous nous fûmes un peu démêlés tous deux, j'interrogeai Scipion ſur l'état où il avoit laiſſé mon Hôtel : Vous n'avez plus d'Hôtel, me répondit-il ; & pour vous épargner la peine de me faire queſtion ſur queſtion, je

vais

vais vous dire en deux mots ce qui s'eſt paſſé chez vous. Vos effets ont été pillés tant par des Archers que par vos propres Domeſtiques, qui vous regardant déja comme un homme entiérement perdu, ont pris à compte ſur leurs gages tout ce qu'ils ont pû emporter. Par bonheur pour vous, j'ai eu l'adreſſe de ſauver de leurs griffes deux grands ſacs de doubles piſtoles que j'ai tirés de votre coffre fort & qui ſont en ſûreté. Salero que j'en ai fait dépoſitaire, vous les remettra quand vous ſerez ſorti de cette Tour, où je ne vous crois pas pour longtems penſionnaire de Sa Majeſté, puiſque vous avez été arrêté ſans la participation du Duc de Lerme.

Je demandai à Scipion comment il ſçavoit que ſon Excellence n'avoit point de part à ma diſgrace : Oh, vraiement, me répondit-il, c'eſt une choſe dont je ſuis bien inſtruit. Un de mes amis qui a la confiance du Duc d'Uzede, m'a conté toutes les circonſtances de votre empriſonnement. Calderone, m'a-t-il dit, ayant découvert par le miniſtére d'un Valet, que la Senora Sirena recevoit ſous un autre nom le Prince d'Eſpagne pendant la nuit, & que c'étoit le

Comte de Lemos qui conduisoit cette intrigue par l'entremise du Seigneur de Santillane, résolut de se venger d'eux & de sa Maîtresse. Pour y réussir, il va trouver secrettement le Duc d'Uzede, & lui découvre tout. Ce Duc ravi d'avoir en main une si belle occasion de perdre son ennemi, ne manque pas d'en profiter. Il informe le Roi de ce qu'on vient de lui aprendre, & lui represente vivement les périls ausquels le Prince a été exposé. Cette nouvelle excite la colére de sa Majesté, qui fait enfermer sur le champ Sirena dans la maison des *Repenties*, exile le Comte de Lemos, & condamne Gil Blas à une Prison perpétuelle.

Voilà, poursuivit Scipion, ce que m'a dit mon ami. Vous voyez par-là que votre malheur est l'ouvrage du Duc d'Uzede, ou pour mieux dire de Calderone.

Je jugeai par ce discours que mes affaires pourroient se rétablir avec le tems; que le Duc de Lerme, piqué de l'exil de son neveu, mettroit tout en œuvre pour faire revenir ce Seigneur à la Cour, & je me flâtai que son Excellence ne m'oublieroit point. La belle

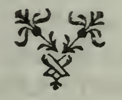
chose que l'espérance ! Elle me consola tout à coup de la perte de mes Effets volés, & me rendit aussi gay que si j'eusse eu sujet de l'être. Loin de regarder ma Prison comme une demeure malheureuse, où je finirois peut-être mes jours, elle me parut plutôt un moyen, dont la Fortune vouloit se servir pour m'élever à quelque grand poste. Car voici de quelle maniére je raisonnois en moi même. Le premier Ministre a pour Partisans Don Fernand de Borgia, le Pere Jerôme de Florence, & sur-tout le Frere Louis d'Aliaga, qui lui est redevable de la place qu'il occupe auprès du Roi. Avec le secours de ces amis puissans, Son Excellence coulera tous ses ennemis à fond, ou bien l'Etat pourra bien-tôt changer de face : Sa Majesté est fort valétudinaire. Dès qu'elle ne sera plus, le Prince son fils commencera par rapeller le Comte de Lemos, qui me tirera aussi-tôt d'ici pour me presenter au nouveau Monarque, qui m'accablera de bienfaits, pour compenser les peines que j'aurai souffertes. Ainsi, déja plein des plaisirs de l'avenir, je ne sentois presque plus les maux presens. Je crois bien que les deux sacs de doublons que

mon Sécretaire disoit avoir mis en dépôt chez l'Orféyre, contribuérent autant que l'espérance au changement subit qui se fit en moi.

J'étois trop content du zéle & de l'intégrité de Scipion, pour ne le lui pas témoigner. Je lui offris la moitié de l'argent qu'il avoit préservé du pillage ; ce qu'il refusa. J'attens de vous, me dit-il, une autre marque de reconnoissance. Aussi étonné de son discours, que de ses refus, je lui demandai ce que je pouvois faire pour lui. Ne nous séparons point, me répondit-il. Souffrez que j'attache ma fortuue à la vôtre. Je me sens pour vous une amitié que je n'ai jamais eûe pour aucun Maître. Et moi, lui dis-je, mon Enfant, je puis t'assurer que tu n'aime pas un ingrat. Du premier moment que tu vins t'offrir à mon service, tu me plus. Il faut que nous soyons nés l'un & l'autre sous la Balance ou sous les Jumeaux, qui sont, à ce qu'on dit, les deux constellations qui unissent les hommes. J'accepte volontiers la société que tu me proposes, & pour la commencer, je vais prier le Seigneur Châtelain de t'enfermer avec moi dans cette Tour. Cela me fera plaisir, s'écria-t-il. Vous me pré-

venez. J'allois vous conjurer de lui demander cette grace. Votre compagnie m'eſt plus chére que la liberté. Je ſortirai ſeulement quelquefois pour aller prendre à Madrid l'air du Bureau, & voir s'il ne ſera point arrivé à la Cour quelque changement qui puiſſe vous être favorable, de ſorte que vous aurez en moi tout enſemble un confident, un courrier & un eſpion.

Ces avantages étoient trop conſidérables pour m'en priver. Je retins donc auprès de moi un homme ſi utile, avec la permiſſion de l'obligeant Châtelain, qui ne voulut pas me refuſer une ſi douce conſolation.



CHAPITRE III.

Du premier voyage que Scipion fit à Madrid ; Quels en furent le motif & le succès. Gil Blas tombe malade. Suite de sa maladie.

SI nous disons ordinairement que nous n'avons pas de plus grands ennemis que nos Domestiques, nous devons dire aussi que ce sont nos meilleurs amis, quand ils nous sont fidèles & bien affectionnés. Après le zèle que Scipion avoit fait paroître, je ne pouvois plus voir en lui qu'un autre moi-même. Ainsi plus de subordination entre Gil Blas & son Sécretaire. Plus de façons entr'eux. Ils chambrérent ensemble, & n'eurent qu'un lit & qu'une table.

Il y avoit dans l'entretien de Scipion beaucoup de gayeté. On auroit pû le surnommer à juste titre le Garçon de bonne humeur. Outre cela, il étoit homme de tête, & je me trouvois bien de ses conseils : Mon ami, lui dis-je un jour, il me semble que je ne se-

rois point mal d'écrire au Duc de Lerme. Cela ne ſauroit produire un mauvais effet. Quelle eſt là-deſſus ta penſée ? Eh mais, répondit-il, les Grands ſont ſi différens d'eux-mêmes d'un moment à un autre, que je ne ſçais pas trop bien comment votre lettre ſeroit reçue. Cependant je ſuis d'avis que vous écriviez toujours à bon compte. Quoique le Miniſtre vous aime, il ne faut pas vous repoſer ſur ſon amitié du ſoin de le faire ſouvenir de vous. Ces ſortes de Protecteurs oublient aiſément les perſonnes dont ils n'entendent plus parler.

Quoique cela ne ſoit que trop vrai, lui repliquai-je, je juge mieux de mon Patron. Sa bonté m'eſt connue. Je ſuis perſuadé qu'il compâtit à mes peines, & qu'elles ſe preſentent ſans ceſſe à ſon eſprit. Il attend aparemment pour me faire ſortir de priſon que la colére du Roi ſoit paſſée. A la bonne heure, reprit-il : Je ſouhaite que vous jugiez ſainement de ſon Exellence. Implorez donc ſon ſecours par une Lettre fort touchante ; je la lui porterài, & je vous promets de la lui remettre en main propre. Je demandai auſſi-tôt du papier &

de l'encre, je composai un morceau d'éloquence que Scipion trouva pathétique, & que Tordesillas mit au-dessus des Homélies même de l'Archevêque de Grenade.

Je me flâtois que le Duc de Lerme seroit émû de compassion en lisant le triste détail que je lui faisois d'un état misérable où je n'étois point; & dans cette confiance, je fis partir mon Courrier, qui ne fut pas si-tôt à Madrid, qu'il alla chez ce Ministre. Il rencontra un Valet de Chambre de mes amis qui lui ménagea l'occasion de parler au Duc: Monseigneur, dit Scipion à son Excellence, en lui presentant le paquet dont il étoit chargé, un de vos plus fidèles Serviteurs, qui est couché sur la paille dans un sombre cachot de la Tour de Ségovie, vous suplie très-humblement de lire cette Lettre, qu'un Guichetier, par pitié, lui a donné le moyen d'écrire. Le Ministre ouvrit la Lettre, & la parcourut des yeux. Mais quoiqu'il y vît un tableau capable d'attendrir l'ame la plus dure, bien loin d'en paroître touché, il éleva la voix, & dit d'un air furieux au Courrier, devant quelques personnes qui pouvoient l'entendre:

tendre : Ami, dites à Santillane que je le trouve bien hardi d'oſer s'adreſſer à moi, après l'indigne action qu'il a faite, & pour laquelle il eſt ſi juſtement châtié. C'eſt un malheureux qui ne doit plus compter ſur mon apui, & que j'abandonne au reſſentiment du Roi.

Scipion, tout effronté qu'il étoit, fut troublé de ce diſcours. Il ne laiſſa pourtant pas malgré ſon trouble, de vouloir intercéder pour moi : Monſeigneur, repliqua-t-il, ce pauvre priſonnier mourra de douleur quand il aprendra la réponſe de votre Excellence. Le Duc ne répartit à mon Interceſſeur, qu'en le regardant de travers, & lui tournant le dos. C'eſt ainſi que ce Miniſtre me traitoit, pour mieux cacher la part qu'il avoit eue à l'amoureuſe intrigue du Prince d'Eſpagne ; & c'eſt à quoi doivent s'attendre tous les petits Agens, dont les Grands Seigneurs ſe ſervent dans leurs ſecrettes & périlleuſes négociations.

Lorſque mon Sécretaire fut de retour à Ségovie, & qu'il m'eût apris le ſuccès de ſa commiſſion, me voilà replongé dans l'abîme affreux où je m'étois trouvé le premier jour de ma priſon.

Je me crus même encore plus malheureux, puisque je n'avois plus la protection du Duc de Lerme. Mon courage s'abattit, & quelque chose qu'on me pût dire pour le relever, je redevins la proïe des plus vifs chagrins, qui me causérent insensiblement une maladie aiguë.

Le Seigneur Châtelain qui s'intéressoit à ma conservation, s'imaginant ne pouvoir mieux faire que d'apeller des Médecins à mon secours, m'en amena deux qui avoient tout l'air d'être de grands serviteurs de la Déesse * Libitine. Seigneur Gil Blas, dit-il en me les présentant, voici deux Hippocrates qui viennent vous voir, & qui vous remettront sur pied en peu de tems. J'étois si prévenu contre tous les Docteurs en Médecine, que j'aurois certainement fort mal reçu ceux-là, pour peu que j'eusse été attaché à la vie; mais je me sentois alors si las de vivre, que je sçus bon gré à Tordesillas de me vouloir mettre entre leurs mains.

Seigneur Cavalier, me dit un de ces

* *C'étoit la Déesse qui présidoit aux funérailles.*

Médecins, il faut, avant toute chose, que vous ayez de la confiance en nous. J'en ai une parfaite, lui répondis-je, avec votre assistance, je suis sur que je serai dans peu de jours guéri de tous mes maux. Oui, Dieu aidant, reprit-il, vous le serez, nous ferons du moins ce qu'il faudra faire pour cela. Effectivement, ces Messieurs s'y prirent à merveilles, & me menérent si bon train, que je m'en allois dans l'autre monde à vue d'œil. Déja Don André désespérant de ma guérison, avoit fait venir un Religieux de Saint François, me disposer à bien mourir. Déja ce bon Pere après s'être acquitté de cet emploi, s'étoit retiré ; & moi-même croyant que je touchois à ma derniere heure, je fis signe à Scipion de s'aprocher de mon lit : Mon cher ami, lui dis-je d'une voix presque éteinte, tant les médecines & les Saignées m'avoient affoibli, je te laisse un des sacs qui sont chez Gabriël, & te conjure de porter l'autre dans les Asturies à mon Pere & à ma Mere, qui doivent en avoir besoin, s'ils sont encore vivans. Mais hélas ! je crains bien qu'ils n'ayent pû tenir contre mon ingratitude ! Le raport

que Muſcada leur aura fait ſans doute de ma dureté, leur a peut-être cauſé la mort. Si le Ciel les a conſervés malgré l'indifférence dont j'ai payé leur tendreſſe, tu leur donneras le ſac de doublons, en les priant de me pardonner ſi je n'en ai pas mieux uſé avec eux; & s'ils ne reſpirent plus, je te charge d'employer cet argent à faire prier le Ciel pour le repos de leurs ames & de la mienne. En diſant cela, je lui tendis une main qu'il mouilla de ſes larmes, ſans pouvoir me répondre un mot, tant le pauvre garçon étoit affligé de ma perte. Ce qui prouve que les pleurs d'un héritier ne ſont pas toujours des ris cachés ſous un Maſque.

Je m'attendois donc à paſſer le pas; néanmoins mon attente fut trompée. Mes docteurs m'ayant abandonné, & laiſſé le champ libre à la nature, me ſauvérent par ce moyen. La fiévre, qui ſelon leur pronoſtic, devoit m'emporter, me quitta comme pour leur en donner le démenti. Je me rétablis peu à peu, par le plus grand bonheur du monde: une parfaite tranquillité d'eſprit devint le fruit de ma maladie. Je n'eus point alors beſoin d'être conſolé,

Je gardai pour les richesses & pour les honneurs tout le mépris que l'opinion d'une mort prochaine m'en avoit fait concevoir ; & rendu à moi-même, je benis mon malheur. J'en remerciai le Ciel comme d'une grace particuliere qu'il m'avoit faite, & je pris une ferme résolution de ne plus retourner à la Cour, quand le Duc de Lerme voudroit m'y rapeller. Je me proposai plutôt, si jamais je sortois de Prison, d'acheter une chaumiere, & d'y aller vivre en Philosophe.

Mon confident aplaudit à mon dessein, & me dit, que pour en hâter l'exécution, il prétendoit retourner à Madrid pour y solliciter mon élargissement. Il me vient une idée, ajoûta-t-il : Je connois une personne qui pourra vous servir, c'est la Suivante favorite de la Nourrisse du Prince ; une fille d'esprit. Je vais la faire agir auprès de sa Maîtresse, je vais tout tenter pour vous tirer de cette Tour, qui n'est toujours qu'une Prison, quelque bon traitement qu'on vous y fasse. Tu as raison, lui répondis-je. Va, mon ami, sans perdre de tems, commencer cette négociation.

Plût au Ciel que nous fussions déja dans notre retraite.

CHAPITRE IX.

Scipion retourne à Madrid. Comment, & à quelles conditions il fit mettre Gil Blas en liberté. Où ils allérent tous deux en sortant de la Tour de Ségovie, & quelle conversation ils eurent ensemble.

SCIPION partit donc encore pour Madrid; & moi en attendant son retour, je m'attachai à la lecture. Tordesillas me fournissoit plus de Livres que je n'en voulois. Il les empruntoit d'un vieux Commandeur qui ne sçavoit pas lire, & qui ne laissoit pas d'avoir une belle Bibliothéque, pour se donner un air de sçavant. J'aimois sur-tout les bons Ouvrages de morale, parce que j'y trouvois à tout moment des passages qui flâtoient mon aversion pour la Cour, & mon goût pour la solitude.

Je passai trois semaines sans entendre

parler de mon Négociateur, qui revint enfin, & me dit d'un air gai : Pour le coup, Seigneur de Santillane, je vous aporte de bonnes nouvelles. Madame la Nourrisse s'intéresse pour vous. Sa Suivante, à ma priere, & pour une centaine de pistoles que j'ai consignées, a eu la bonté de l'engager à prier le Prince d'Espagne de vous faire relâcher; & ce Prince, qui comme je vous l'ai dit souvent, ne peut rien lui refuser, a promis de demander au Roi son pere votre élargissement. Je suis venu au plus vite vous en avertir, & je vais retourner sur mes pas pour mettre la derniere main à mon ouvrage. A ces mots, il me quitta pour reprendre le chemin de la Cour.

Son troisiéme voyage ne fut pas long. Au bout de huit jours, je vis revenir mon homme, qui m'aprit que le Prince avoit, non sans peine, obtenu du Roi ma liberté. Ce qui me fut confirmé dès le même jour par le Seigneur Châtelain, qui vint me dire en m'embrassant : mon cher Gil Blas, graces au Ciel, vous êtes libre. Les portes de cette prison vous sont ouvertes, mais c'est à deux conditions qui vous feront

peut-être beaucoup de peine, & que je me vois à regret obligé de vous faire ſçavoir. Sa Majeſté vous défend de vous montrer à la Cour, & vous ordonne de ſortir des deux Caſtilles dans un mois. Je ſuis très-mortifié qu'on vous interdiſe la Cour. Et moi, j'en ſuis ravi, lui répondis-je; Dieu ſçait ce que j'en penſe. Je n'attendois du Roi qu'une grace, il m'en fait deux.

Etant donc aſſuré que je n'étois plus priſonnier, je fis louer deux Mules, ſur leſquelles nous montâmes le lendemain, mon Confident & moi, après que j'eus dit adieu à Cogollos, & remercié mille fois Tordeſillas de tous les témoignages d'amitié que j'avois reçûs de lui. Nous prîmes gaïement la route de Madrid, pour aller retirer des mains du Seigneur Gabriël nos deux ſacs où il y avoit dans chacun cinq cens doublons. Chemin faiſant, mon aſſocié me dit: Si nous ne ſommes pas aſſez riches pour acheter une Terre magnifique, nous pourrons en avoir du moins une raiſonnable. Quand nous n'aurions qu'une cabane, lui répondis-je, j'y ſerois ſatisfait de mon ſort. Quoique je ſois à peine au milieu de ma carriere, je me

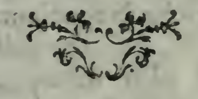
ſens revenu du monde, & je ne prétens plus vivre que pour moi. Outre cela, je te dirai que je me ſuis formé des agrémens de la vie champêtre une idée qui m'enchante, & qui m'en fait jouir par avance. Il me ſemble déja que je vois l'émail des Prairies : que j'entends chanter les Roſſignols & murmurer les ruiſſeaux : Tantôt je crois prendre le divertiſſement de la Chaſſe, & tantôt celui de la Pêche. Imagine-toi, mon ami, tous les différens plaiſirs qui nous attendent dans la ſolitude, & tu en ſeras charmé comme moi. A l'égard de notre nourriture, la plus ſimple ſera la meilleure. Un morceau de pain pourra nous contenter ; quand nous ſerons preſſés de la faim, nous le mangerons avec un apetit qui nous le fera trouver excellent. La volupté n'eſt point dans la bonté des alimens exquis, elle eſt toute en nous ; & cela eſt ſi vrai, que mes repas les plus délicieux ne ſont pas ceux où je vois régner la délicateſſe & l'abondance. La frugalité eſt une ſource de délices merveilleuſe pour la ſanté.

Avec votre permiſſion, Seigneur Gil Blas, interrompit mon Sécretaire, je ne ſuis pas tout-à-fait de votre ſenti-

ment ſur la prétendue frugalité dont vous voulez me faire fête. Pourquoi nous nourrir comme des Diogènes ? Quand nous ne ferons pas ſi mauvaiſe chere, nous ne nous en porterons pas plus mal. Croyez-moi, puiſque nous avons, Dieu merci, de quoi rendre notre retraite agréable, n'en faiſons pas le ſéjour de la faim & de la pauvreté. Si-tôt que nous aurons une Terre, il faudra la munir de bons vins, & de toutes les autres proviſions convenables à des gens d'eſprit, qui ne quittent pas le commerce des hommes pour renoncer aux commodités de la vie, mais plûtôt pour en jouir avec plus de tranquillité. *Ce qu'on a dans ſa maiſon*, dit Heſiode, *ne nuit pas ; au lieu que ce qu'on n'y a point peut nuire. Il vaux mieux*, ajouta-t-il, *poſſeder chez ſoi les choſes néceſſaires, que de ſouhaiter de les avoir.*

Comment diable, Monſieur Scipion, interrompis-je à mon tour, vous connoiſſez les Poëtes Grecs ! Eh, où avez-vous fait connoiſſance avec Héſiode ? Chez un Sçavant, me repondit-il. J'ai ſervi quelque tems à Salamanque un Pédant qui étoit un grand Commentateur. Il vous faiſoit en moins de rien un gros

volume ; il le compoſoit de paſſages Hébreux, Grecs & Latins, qu'il tiroit des Livres de ſa Bibliotéque, & traduiſoit en Caſtillan. Comme j'étois ſon Copiſte, j'ai retenu je ne ſçais combien de Sentences auſſi remarquables que celle que je viens de citer. Cela étant, lui répliquai-je, vous avez la mémoire bien ornée. Mais pour revenir à notre projet, dans quel Royaume d'Eſpagne jugez-vous à propos que nous allions établir notre réſidence Philoſophique ? J'opine pour l'Arragon, repartit mon Confident. Nous y trouverons des endroits charmans, où nous pourrons mener une vie délicieuſe. Hé bien, lui dis-je, ſoit ; arrêtons-nous à l'Arragon, j'y conſens. Puiſſions-nous y déterrer un ſéjour qui me fourniſſe tous les plaiſirs dont ſe repaît mon imagination.



CHAPITRE X.

Ce qu'ils firent en arrivant à Madrid. Quel homme Gil Blas rencontra dans la rue, & de quel événement cette rencontre fut suivie.

LORSQUE nous fûmes arrivés à Madrid, nous allâmes descendre à un petit Hôtel garni, où Scipion avoit logé dans ses voyages ; & la premiere chose que nous fimes, fut de nous rendre chez Salero, pour retirer de ses mains nos doublons. Il nous reçut parfaitement bien, & me témoigna beaucoup de joie de me voir en liberté. Je vous proteste, ajoûta-t-il, que j'ai été si sensible à votre disgrace, qu'elle m'a dégoûté de l'alliance des gens de Cour. Leurs fortunes sont trop en l'air. J'ai marié ma fille Gabriëla à un riche Négociant. Vous avez fort bien fait, lui répondis-je ; outre que cela est plus solide, c'est qu'un Bourgeois qui devient beau-Pere d'un homme de qualité, n'est pas toujours content de Monsieur son gendre.

Puis changeant de discours, & venant au fait : Seigneur Gabriël, poursuivis-je, ayez, s'il vous plaît, la bonté de nous remettre les deux mille pistoles que .... votre argent est tout prêt, interrompit l'Orfévre, qui nous ayant fait passer dans son cabinet, nous montra deux sacs où ces mots étoient écrits sur des étiquettes : *Ces Sacs de doublons apartiennent au Seigneur Gil Blas de Santillane.* Voilà, me dit-il, le dépôt, tel qu'il m'a été confié.

Je rendis graces à Salero du plaisir qu'il m'avoit fait, & fort consolé d'avoir perdu sa fille, nous emportâmes les sacs à notre Hôtel, où nous nous mîmes à visiter nos doubles pistoles. Le compte s'y trouva, à cinquante près qui avoient été emploïées aux frais de mon élargissement. Nous ne songeâmes plus qu'à nous mettre en état de partir pour l'Arragon. Mon Sécretaire se chargea du soin d'acheter une Chaise roulante & deux Mules. De mon côté, je fis provision de linge & d'habits. Pendant que j'allois & venois dans les rues en faisant mes emplettes, je rencontrai le Baron de Steinbach, cet Officier de la Garde

Allemande, chez lequel Don Alphonse avoit été élevé.

Je saluai ce Cavalier Allemand, qui m'ayant aussi reconnu, vint à moi & m'embrassa : Ma joïe est extrême, lui dis-je, de revoir votre Seigneurie dans la meilleure santé du monde, & de trouver en même tems l'occasion d'aprendre des nouvelles de mes chers Seigneurs Don Cesar & Don Alphonse de Leyva. Je puis vous en dire de certaines, me répondit-il, puisqu'ils sont tous deux actuellement à Madrid, & de plus logés dans ma maison. Il y a près de trois mois qu'ils sont venus dans cette Ville, pour remercier le Roi d'un bienfait que Don Alphonse a reçu en reconnoissance des services que ses ayeuls ont rendus à l'Etat ; il a été fait Gouverneur de la Ville de Valence, sans qu'il ait demandé ce poste, ni prié personne de le solliciter pour lui. Rien n'est plus gracieux ; & cela fait voir que notre Monarque aime à récompenser la valeur.

Quoique je sçusse mieux que Steinbach ce qu'il en falloit penser, je ne fis pas semblant d'avoir la moindre connoissance de ce qu'il me contoit.

Je lui témoignai une ſi vive impatience de ſaluer mes anciens Maîtres, que pour la ſatisfaire, il me mena chez lui ſur le champ. J'étois curieux d'éprouver Don Alphonſe, & de juger par la réception qu'il me feroit, s'il lui reſtoit encore quelque affection pour moi. Je le trouvai dans une Sale où il jouoit aux Echecs avec la Baronne de Steinbach. Il quitta le jeu & ſe leva dès qu'il m'aperçût. Il s'avança vers moi avec tranſport, & me preſſant la tête entre ſes bras : Santillane, me dit-il d'un air qui marquoit une véritable joïe, vous m'êtes donc enfin rendu. J'en ſuis charmé. Il n'a pas tenu à moi que nous n'ayons toujours été enſemble. Je vous avois prié, s'il vous en ſouvient, de ne vous pas retirer du Château de Leyva. Vous n'avez point eu d'égard à ma priére. Je ne vous en fais pourtant pas un crime. Je vous ſçais même bon gré du motif de votre retraite. Mais depuis ce temslà vous auriez dû me donner de vos nouvelles, & m'épargner la peine de vous faire chercher inutilement à Grenade, où Don Fernand mon beau-frere m'avoit mandé que vous étiez.

Après ce petit reproche, continua-t-il, aprenez-moi ce que vous faites à Madrid. Vous y avez aparemment quelque emploi. Soyez persuadé que je prens plus de part que jamais à ce qui vous regarde. Seigneur, lui répondis-je, il n'y a pas quatre mois que j'occupois à la Cour un poste assez considérable. J'avois l'honneur d'être Sécretaire & Confident du Duc de Lerme. Seroit-il possible, s'écria Don Alphonse avec un extrême étonnement! Quoi, vous auriez été dans la confidence de ce premier Ministre? J'ai gagné sa faveur, repris-je, & je l'ai perdue de la maniere que je vais vous le dire. Alors je lui racontai toute cette Histoire, & je finis mon récit par la résolution que j'avois prise d'acheter du peu de bien qui me restoit de ma prospérité passée, une Chaumiere pour y aller mener une vie retirée. Le fils de Don César, après m'avoir écouté avec beaucoup d'attention, me répliqua: mon cher Gil Blas, vous sçavez que je vous ai toujours aimé. Vous m'êtes encore plus cher que jamais, & il faut que je vous en donne des marques, puisque le Ciel m'a mis en état d'augmenter vos biens. Vous ne serez

plus

plus le jouet de la Fortune. Je veux vous affranchir de ſon pouvoir, en vous rendant Maître d'un bien qu'elle ne pourra vous ôter. Vous êtes dans le deſſein de vivre à la Campagne ; je vous donne une petite Terre que nous avons auprès de Llirias, à quatre lieues de Valence. Vous la connoiſſez. C'eſt un preſent que nous pouvons vous faire, ſans nous incommoder. J'oſe vous répondre que mon Pere ne me déſavouera point, & que cela ſera un vrai plaiſir à Séraphine.

Je me jettai aux genoux de Don Alphonſe, qui me releva dans le moment. Je lui baiſois la main, & plus charmé de ſon bon cœur que de ſon bienfait : Seigneur, lui dis-je, vos maniéres m'enchantent. Le don que vous me faites m'eſt d'autant plus agréable, qu'il précéde la reconnoiſſance d'un ſervice que je vous ai rendu ! & j'aime mieux le devoir à votre généroſité qu'à votre reconnoiſſance. Mon Gouverneur fut un peu ſurpris de ce diſcours, & ne manqua pas de me demander ce que c'étoit que ce prétendu ſervice. Je le lui apris, & lui fis un détail qui redoubla ſon étonnement. Il étoit bien éloigné

de penſer, auſſi-bien que le Baron de Steinbach, que le Gouvernement de la Ville de Valence lui eût été donné par mon crédit. Néanmoins, n'en pouvant plus douter : Gil Blas, me dit-il, puiſque c'eſt à vous que je dois mon poſte, je ne prétens point m'en tenir à la petite Terre de Llirias. Je vous offre avec cela deux mille ducats de penſion.

Alte-là, Seigneur Don Alphonſe, interrompis-je en cet endroit; ne réveillez pas mon avarice. Les biens ne ſont propres qu'à corrompre mes mœurs. Je ne l'ai que trop éprouvé. J'accepre volontiers votre Terre de Llirias. J'y vivrai commodément avec le bien que j'ai d'ailleurs : mais cela me ſuffit, & loin d'en deſirer davantage, je conſentirai plûtôt de perdre tout ce qu'il y a de ſuperflu dans ce que je poſſéde. Les richeſſes ſont un fardeau dans une retraite où l'on ne cherche que de la tranquillité.

Pendant que nous nous entretenions de cette ſorte, Don Céſar arriva. Il ne fit guéres moins paroître de joye que ſon fils en me voyant, & lorſqu'il fut informé de l'obligation

que ſa famille m'avoit, il me preſſa d'accepter la penſion. Ce que je refuſai de nouveau. Enfin, le Pere & le fils me menérent ſur le champ chez un Notaire, où ils firent dreſſer la donation, qu'ils ſignérent tous deux avec plus de plaiſir qu'ils n'auroient ſigné un acte à leur profit. Quand le contrat fut expédié, ils me le remirent entre les mains, en me diſant que la Terre de Llirias n'étoit plus à eux & que j'en pourrois aller prendre poſſeſſion quand il me plairoit. Ils s'en retournérent enſuite chez le Baron de Steinbach, & moi je volai vers notre Hôtel, où je ravis d'admiration mon Sécrétaire, lorſque je lui annonçai que nous avions une Terre dans le Royaume de Valence, & que je lui contai de quelle maniére je venois de faire cette acquiſition. Combien peut valoir ce petit domaine, me dit-il? Cinq cens ducats de rente, lui répondis-je, & je puis t'aſſurer que c'eſt une aimable ſolitude. Je la connois, pour y avoir été pluſieurs fois en qualité d'Intendant des Seigneurs de Leyva. C'eſt une petite maiſon ſur les bords du Guadalaviar, dans un hameau de

cinq ou six feux, & dans un païs charmant.

Ce qui m'en plaît davantage, s'écria Scipion, c'est que nous aurons-là de bon gibier avec du vin de Benicarlo & d'excellent Muscat. Allons, mon Patron, hâtons-nous de quitter le monde & de gagner notre hermitage. Je n'ai pas moins d'envie d'y être que toi, lui répartis-je; mais il faut auparavant que je fasse un tour aux Asturies. Mon pere & ma mere n'y sont pas dans une heureuse situation. Je prétends les aller chercher, pour les conduire à Llirias, où ils passeront en repos leurs derniers jours. Le Ciel ne m'a peut-être fait trouver cet azile que pour les y recevoir; & il me puniroit si j'y manquois. Scipion loua fort mon dessein. Il m'excita même à l'exécuter. Ne perdons point de tems, me dit-il, je me suis assuré déja d'une chaise roulante. Achetons vîte des mules & prenons le chemin d'Oviedo. Oui, mon ami, lui répondis-je, partons le plûtôt qu'il nous sera possible. Je me fais un devoir indispensable de partager les douceurs de ma retraite avec les Auteurs de ma naiss

ſance. Nous nous verrons bientôt dans notre hameau ; & je veux en y arrivant, écrire ſur la porte de ma maiſon ces deux Vers latins en lettres d'or :

Inveni portum. Spes & Fortuna valete.
Sat me luſiſtis ; ludite nunc alios.

Fin du troiſiéme Tome.



TABLE DES CHAPITRES

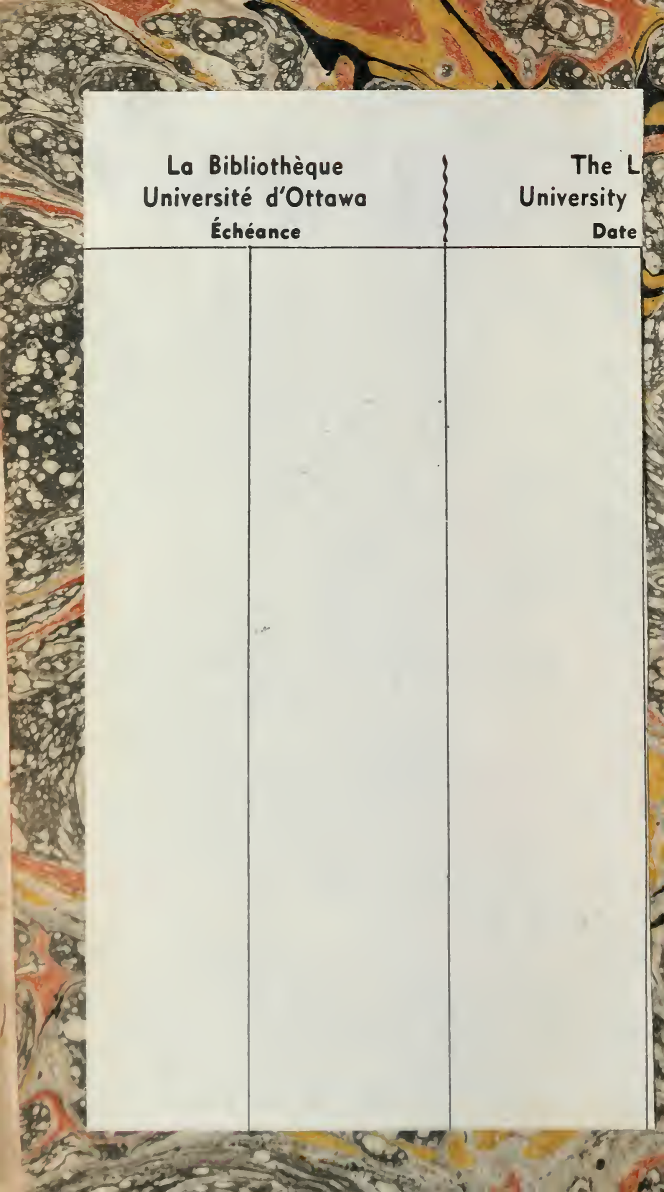
Contenus dans ce troisiéme Volume.

LIVRE SIXIÉME.

LIVRE HUITIÉME.

LIVRE NEUVIEME.

Fin de la Table des Chapitres.



La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance
The L
University
Date

